This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

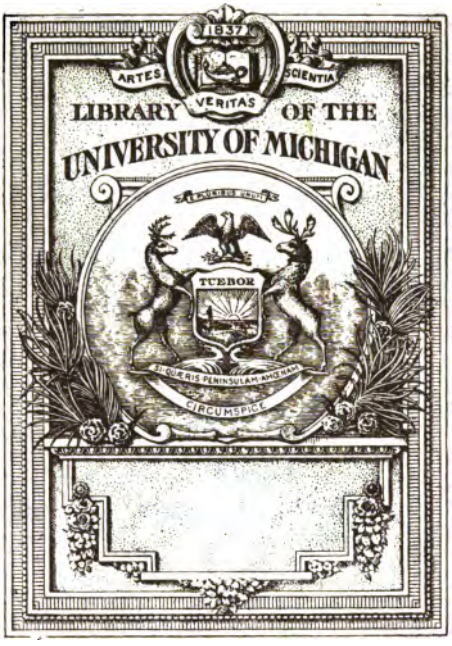
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



THE GIFT OF
J. Herbert Russell

Digitized by Google

DH
180
G36
1868

A. M. D. G.

Prize in Christian Class
Book Intellectual Work
Needlework Essay
Improvement Premium
Loretto

Awarded to

Miss _____,

at the Distribution of Prizes,

July 21st, 1874.

Loretto Abbey,
WELLINGTON PLACE.
TORONTO.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

2e SÉRIE IN-8°

Digitized by Google

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Digitized by Google

Digitized by Google

Marie, violemment renversée, tomba évanouie.

Digitized by Google

MARIE
DE BOURGOGNE

PAR

M^lle A. GERBIER

QUATRIÈME ÉDITION

TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS
M DCCC LXVIII

Digitized by Google

Digitized by Google

MARIE
DE BOURGOGNE

I

Aucune femme n'a tenu dans les événements de son époque une aussi large place que la princesse dont nous allons retracer l'histoire ; aucune n'a exercé sur les destinées de l'Europe une influence aussi marquée ni aussi durable. Quand on réfléchit aux intrigues politiques dont elle a été l'innocent instrument dans la main de deux grands princes, aux rivalités qu'elle a soulevées à son insu, aux ambitions qu'elle a mises en jeu sans le vouloir, enfin à cette lutte acharnée dont son mariage a été le signal, et qui, durant quatre siècles, a ensanglanté plusieurs royaumes, on s'arrête saisi d'effroi devant cette douce figure historique qui nous apparaît si radieuse dans ses premières années, et qui devait plus tard être le prétexte d'orages sanglants. Puis on s'incline sous la main de Dieu, qui s'abat où il lui plaît, et qui sait faire servir les moyens

3. 11. 43 2a 2/3

PARIS

Digitized by Google

les plus fragiles à l'accomplissement des plus vastes desseins.

Marie de Bourgogne naquit à Bruxelles le 13 février 1457.

Si quelque prophète, penché sur son berceau, eût pu sonder les mystères de l'avenir qui l'attendait, il eût certainement reculé d'épouvante, et se fût écrié : « En vérité, celle-ci est née pour la perte de plusieurs ! »

Et cependant tout était joie, espoir et promesse, autour de la noble enfant qui venait d'entrer dans la vie. Sa naissance avait été vivement désirée par la famille ducale et par les États de Bourgogne, jaloux de voir se perpétuer la race de Philippe le Hardi. Tel n'était point, il est vrai, le vœu de la France proprement dite ; car France et Bourgogne étaient deux puissances rivales dont les intérêts se heurtaient presque continuellement. Mais le colossal duché se riait des déplaisirs du royaume auquel il portait ombrage. Il brandissait fièrement sa redoutable épée, en répétant avec orgueil sa légende favorite : « Par elle, la Bourgogne triomphera. »

Quelle était donc l'attitude respective de ces deux États dont l'un acclamait avec enthousiasme sa jeune héritière ?

Lorsque Jean le Bon, voulant récompenser l'héroïsme du dernier de ses fils à la bataille de Poitiers, lui avait concédé, pour lui et ses descendants, le riche héritage de Philippe de Rouvres, il ne se doutait guère qu'il créait un dangereux antagonisme pour ses propres successeurs. En effet, l'importance de ce bel

Digitized by Google

apanage s'était prodigieusement et rapidement accrue. Les richesses de Flandre, que la comtesse Marguerite avait apportées à Philippe le Hardi en lui accordant sa main, permettaient à la cour de Bourgogne un luxe, une splendeur dont celle de nos rois était loin d'approcher. Avec l'or et avec l'épée il est facile de remuer les masses. Dans les troubles déplorables qui agitèrent le règne de Charles VI, le duc Philippe, fier de sa force plus encore que de ses droits, arbora constamment l'étendard de la discorde. Aucun prince ne fut plus funeste à la France, et cependant sa mort fut considérée comme un malheur réel, parce que son fils, le terrible Jean sans Peur, ne lui cédait en rien pour l'ambition et l'esprit d'intrigue, et que son âge et des circonstances personnelles rendaient la rivalité entre lui et le duc d'Orléans, chef du parti soi-disant royal, plus redoutable encore que par le passé. La vie de Jean fut une guerre sans trêve ni merci, non pas contre le roi, puisque la démence de l'infortuné monarque ne lui permettait pas de se mêler aux affaires, mais contre le prince qui prétendait le représenter. Le pouvoir absolu, tel était le but des deux adversaires qui se tinrent longtemps en échec; car l'un avait le droit, l'autre la puissance, et leurs devises exprimaient admirablement leur situation réciproque : celle d'Orléans était, *Je l'envie!* celle de Bourgogne, *Je le tiens!* Des flots de sang coulèrent pour soutenir les prétentions injustes de l'orgueilleux vassal de la couronne de France. Il y eut des traités trompeurs, des réconciliations mensongères entre les chefs des deux partis.

Digitized by Google

Le duc d'Orléans paya de sa vie la confiance qu'il crut pouvoir accorder aux hypocrites promesses de son perfide parent. Sa mort ne fit que redoubler l'acharnement des factieux. Jean de Bourgogne avoua audacieusement son crime, en fit faire l'apologie, marcha tête levée au milieu des partisans de sa victime, et finit par recevoir, sur l'ordre du roi, une accolade solennelle de bonne amitié des fils de Louis d'Orléans. Douze années après, le pont de Montereau faisait justice de la rue Barbette : Jean sans Peur tombait sous des coups aussi perfides que ceux qu'il avait portés. Une trahison seule avait pu le vaincre.

Mais il était écrit que le royaume devrait déplorer la mort de son plus cruel ennemi, chaque fois que cet ennemi serait duc de Bourgogne. La France fut assassinée, pour ainsi dire, avec Jean sans Peur.

Un jour, François Ier, revenant d'Italie, visitait près de Dijon la chartreuse de la Champmol, fondée par Philippe le Hardi pour être la sépulture de sa famille. Il voulut voir les restes de Jean sans Peur. On ouvrit le cercueil où reposait le corps embaumé. Le prieur, à genoux, montra du doigt au monarque la large blessure que la hache de Tanneguy du Châtel avait faite au front du duc. « Sire, dit-il, c'est par ce trou que les Anglais sont entrés en France ! »

Et il avait raison. Philippe de Bourgogne, fils du défunt, exaspéré de la fin tragique de son père, ne respira dès ce moment que guerre et que vengeance. Il saisit la direction du parti bourguignon d'une main plus vigoureuse que n'était depuis longtemps celle du dernier duc ; et, dans l'exaltation de son ressentiment,

Digitized by Google

il ne connut plus d'autre but, d'autre devoir que la punition *des traîtres parjureurs et homicides de Montereau*. Il immola à sa haine famille et patrie. Résolu à tout pour perdre le Dauphin, il entama des négociations avec le roi d'Angleterre, qui venait de remporter la victoire d'Azincourt. De longues conférences se tinrent à Arras entre les plénipotentiaires des deux États. Il y fut décidé que Philippe reconnaîtrait Henri V, roi d'Angleterre, comme héritier de la couronne de France après la mort de Charles VI; qu'Henri épouserait Catherine de France, qu'il recevrait immédiatement l'administration du royaume, en raison de la démence du roi, et que tous les princes et seigneurs, cités, villes et communautés seraient tenus de lui prêter serment.

Ainsi, d'un trait de plume, Philippe de Bourgogne livrait à l'étranger la France tout entière, et déshéritait de leurs droits à la couronne, non-seulement le Dauphin, mais tous les Valois! Les Anglais osaient à peine croire à leur fortune : la criminelle volonté d'un Français les rendait maîtres en un jour de ce que n'avaient pu leur donner tant d'années d'efforts et de victoires!

Restait à soumettre ce pacte sans nom, la plus honteuse page de notre histoire, à la sanction du roi, de la reine et des états généraux. Le pauvre roi Charles, dit Georges Chastellain, était content d'accorder et traiter en toutes choses selon l'opinion de ceux qui étaient près de lui, fût-ce à son préjudice. Tout lui était un et d'un poids. Isabeau de Bavière, femme sans cœur et sans entrailles, ne connaissant aucun de

Digitized by Google

ses devoirs de mère, de reine et de régente, pas plus qu'elle n'avait connu ceux d'épouse, n'hésita point à sacrifier l'héritage de son fils pour s'assurer l'alliance du prince bourguignon, qu'elle redoutait plus qu'homme au monde. Elle fit consentir Charles VI; les états ratifièrent les signatures royales; et, le 21 mai 1220, le fameux traité de Troyes stipulait définitivement la cession de la France à l'Angleterre.

Nous passons sous silence les conséquences lamentables de ce marché scandaleux; mais on comprend qu'entre le Dauphin déshérité et celui qui l'avait dépouillé de son royaume, entre le fils de Jean sans Peur et le prince qu'il considérait comme l'assassin de son père, la haine devait être implacable, éternelle. Le Dauphin en appela à Dieu et à son épée.

Dieu prit en main la bonne cause. Outre les Dunois, les Lahire, les Xaintrailles, il suscita une miraculeuse héroïne pour relever le trône des rois de France. Le 17 juillet 1429, Charles VII était solennellement sacré à Reims, au milieu des applaudissements frénétiques d'une population enthousiasmée. Mais ce n'était pas tout: une grande partie du royaume restait au pouvoir des étrangers. Une circonstance providentielle les en dépossséda. Le duc Philippe, las de l'insolence de ses alliés, qui parlaient de l'envoyer boire de la bière en Angleterre, irrité d'ailleurs de la hardiesse avec laquelle leur régent, le duc de Glocester, avait fait enlever Jacqueline de Hainaut, femme d'un de ses parents, le duc Philippe se réconcilia brusquement avec le roi de France. Peut-être un remords secret lui dicta-t-il cette conduite, peut-être voulut-il essayer

Digitized by Google

de réparer les maux dont il avait été cause : quoi qu'il en soit, un traité fut conclu en 1435 entre Charles VII et Philippe de Bourgogne. Le roi de France désavoua toute participation au meurtre de Jean sans Peur, dont il demanda pardon au duc Philippe. Ce dernier obtint tout ce qu'il voulut : Auxerre, Mâcon, Péronne et toutes les villes de la vallée de la Somme, c'est-à-dire la barrière de la France du côté du nord; et, ce à quoi il tenait encore bien plus, la reconnaissance formelle et absolue de son indépendance féodale, tant pour lui que pour ses vassaux. Charles prit en outre l'engagement solennel de renoncer à toute alliance contre le duc, et de l'aider contre tous ses ennemis.

Cet onéreux traité, qui trouve son excuse dans une nécessité impérieuse, eut du moins le résultat qu'on en attendait. De ce moment le règne des Anglais fut passé; car Philippe combattit loyalement pour la cause du véritable roi de France, et le succès avait coutume de suivre ses traces. En 1452, Henri VI ne possédait plus qu'un point de notre territoire, la seule ville de Calais. Charles VII n'avait personnellement aucun intérêt à se rendre maître de cette place, puisqu'elle se trouvait enclavée dans les provinces cédées au duc Philippe par le traité d'Arras. Les Anglais étaient d'ailleurs, maintenant, bien moins à craindre pour lui que son dangereux auxiliaire. Outre les provinces cédées par le roi, Philippe avait, en moins de quinze ans, réuni à ses États de Bourgogne et de Flandre le Hainaut, le Brabant avec le Limbourg et le marquisat d'Anvers, la Hollande et tout le cercle des Pays-Bas, le Luxembourg et la basse Alsace. Ainsi s'était rapi-

Digitized by Google

dement élevé cet énorme colosse bourguignon dont les deux bras puissants, étendus sur les frontières orientale et septentrionale de la France, la menaçaient d'une redoutable étreinte. Le rival du roi de France n'était plus au couchant et au midi, mais au levant et au nord. Ce n'était plus le roi d'Angleterre, duc de Guyenne et de Normandie, mais le duc de Bourgogne, comte de Flandre et de Vermandois.

Les prospérités intérieures des États du *grand-duc d'Occident* ne le cédaient en rien à sa gloire politique. Olivier de la Marche nous a conservé de précieux documents sur les splendeurs de cette cour éblouissante, qui excitait l'envie de tous les princes contemporains, et dont le détail ressemble aux récits des conteurs orientaux.

L'administration de Philippe était toute bienveillante et paternelle, quoiqu'il ait déployé maintes fois une sévérité rigoureuse contre les révoltés de Flandre. Ses sujets lui ont décerné le surnom de ***Bon***, et il l'avait toujours mérité en Bourgogne. La France elle-même ne désavoua point ce titre : depuis la paix d'Arras, on l'appelait communément *le bon duc Philippe*.

Charles VII eut beaucoup à se louer de l'attitude du prince bourguignon dans les premiers chagrins que lui occasionna le caractère ombrageux de son fils, le Dauphin Louis. Ce jeune prince, qui n'eut point d'adolescence, et connut presque enfant les passions de l'âge mûr, ne tenait en rien de son père ni de son aïeul. Cœur sec, esprit actif et positif, animé d'une ambition inquiète et remuante, méprisant la faiblesse du caractère de Charles, il atteignait à peine sa dix-

Digitized by Google

septième année, que, séduit par les conseils de quelques factieux qui lui promirent leur concours, il déclara hautement qu'il ne voulait plus être sujet comme par le passé, et qu'il se sentait en état *de faire très-bien le profit du royaume*. Une partie de la noblesse poitevine se rangea aussitôt sous sa bannière. Le duc de Bourgogne fut sollicité d'entrer dans l'alliance; son secours aurait été puissant. Au grand déplaisir des rebelles, le bon duc Philippe offrit au Dauphin sa médiation auprès du roi, disant qu'il refusait de participer à une entreprise *déshonorante et dommageable pour le royaume*. Cette réponse déconcerta bon nombre de seigneurs, qui se retirèrent peu à peu, et commencèrent à négocier. La plupart furent reçus à composition par le roi, qui ne demandait pas mieux que de mettre fin à la révolte. Le Dauphin lui-même fit sa paix, moyennant que son père lui cédât le Dauphiné, dont il portait le titre.

L'insuccès de cette rébellion, qui fut appelée *la Praguerie* par allusion aux troubles civils de Prague, fit grand honneur au duc de Bourgogne, qui l'avait fait échouer en refusant d'y prendre part.

Toutefois la réconciliation entre le père et le fils ne fut pas de longue durée. Il ne manquait pas d'officieux à la cour pour attiser le feu et envenimer la discorde. Le Dauphin, à la fois arrogant, violent et dissimulé, avait de nombreux ennemis, dont les insinuations trouvaient auprès du monarque un accès assez facile. L'esprit de Louis s'aigrit de plus en plus: il forma des desseins téméraires et coupables qui furent dénoncés peut-être avec exagération. Le prince se

Digitized by Google

retira en Dauphiné, soit par l'ordre exprès, soit de l'aveu de Charles VII. Le père et le fils ne devaient plus se revoir.

De nouvelles accusations reconnues calomnieuses, et sévèrement repoussées, cette fois inclinèrent Charles VII à l'indulgence. D'ailleurs il aimait son fils, si rebelle qu'il fût, et désirait ardemment son retour. Il fit de nombreuses tentatives pour le rappeler auprès de lui. Le Dauphin, rancunier et défiant, refusa constamment de se rendre aux sollicitations paternelles, disant qu'il n'y aurait sûreté pour sa personne à la cour de France, tant que ses ennemis n'en seraient point chassés. Le roi ne voulut faire aucune concession indigne de la majesté royale, et la frayeur du Dauphin prit des proportions incroyables. Il redoutait de loin les conseillers de son père, s'imaginant que, s'il venait à tomber entre leurs mains, il serait enfermé dans quelque cachot, et peut-être mis à mort. Enfin, lorsqu'il apprit que Charles VII, cédant à des avis plus haineux que sages, était résolu à employer des moyens de rigueur pour le faire rentrer dans le devoir, il ne se crut plus en sûreté dans sa province. Un jour, il quitta sa résidence sous prétexte d'une partie de chasse, monta à cheval avec sept personnes seulement, à l'insu de toute sa maison, se jeta dans les montagnes, traversa une partie des États de Savoie, et gagna Saint-Claude en Franche-Comté, d'où il écrivit au roi qu'il se rendait près de *son oncle de Bourgogne* pour s'entendre avec ce prince au sujet de la guerre contre les Turcs, et aussi afin que le duc Philippe s'employât à lui regagner les bonnes grâces

Digitized by Google

de son père. Il pria ensuite le sire de Blamont, maréchal de Bourgogne, de le conduire auprès du duc, qui était dans ses seigneuries des Pays-Bas.

Louis fut reçu à Bruxelles avec autant d'honneur qu'eût dû en exiger le roi lui-même par la duchesse de Bourgogne et par sa bru, la jeune Isabelle de Bourbon, comtesse de Charolais. Le duc Philippe revint bientôt de Hollande pour saluer le Dauphin, qu'il traita en *fils aîné* du roi de France, se mettant corps et biens à sa disposition. Il lui assigna pour résidence le château de Genappe, à une lieue de Nivelle en Brabant, avec une pension de vingt-cinq mille livres par mois pour son entretien. Philippe déclara à son hôte qu'il ne l'aiderait pas contre le roi, ni contre les gens de son conseil; mais il accepta très-volontiers le rôle de médiateur, et envoya sans tarder vers Charles VII des ambassadeurs chargés de lui remettre les lettres de Louis, et de lui expliquer comment le duc n'avait pu se dispenser d'accueillir le Dauphin, et ne désirait que le bien du père et du fils. Cette ambassade n'aboutit à rien. Une seconde et une troisième du même genre n'eurent pas plus de résultat. Cependant ces négociations, quoique infructueuses, ne diminuèrent nullement les égards dont le Dauphin se voyait entouré.

Tel était l'état des choses, lorsque madame de Charolais mit au monde l'héroïne de notre histoire. Le comte Charles, son époux, vint en grande cérémonie inviter le Dauphin *à être son compère et à tenir l'enfant; ce qu'il accorda bénignement*, assure Olivier de la Marche. Le baptême se fit à Bruxelles avec une

Digitized by Google

grande solennité. Louis jura d'aimer comme sa fille l'héritière de Bourgogne. Elle fut nommée Marie.

Peu de temps après, Louis manda auprès de lui sa jeune femme, Charlotte de Savoie, qui l'année suivante lui donna un fils (1). Le duc Philippe voulut en être le parrain. Il se montra dans cette occasion si généreux et si magnifique, que Louis, malgré la sécheresse de son âme, en fut ému et protesta d'une reconnaissance sans bornes.

« Mon cousin de Bourgogne ne sait ce qu'il fait, dit Charles VII en apprenant ces nouvelles. Il élève un renard qui mangera ses poules. »

Le roi n'eut pas le temps de voir se réaliser cette prédiction. Sa santé, minée par le chagrin que lui causait l'obstination du Dauphin, déclinait rapidement. Il mourut abreuvé d'amertume, refusant de prendre aucune espèce de nourriture dans la crainte d'être empoisonné par quelque émissaire de son fils.

Louis, onzième du nom, fut sacré à Reims le 18 août 1461, par l'archevêque Jean Jouvenel des Ursins, frère du chancelier de France, en présence de la plupart des princes et seigneurs du royaume. Le duc Philippe était venu en grande pompe pour assister à la cérémonie. Toute la noblesse, les gens de guerre et les milices des communes des Pays-Bas et de Picardie s'étaient offerts à lui servir d'escorte. Mais l'ombrageux monarque avait prié le duc *de se déporter de faire si grande armée*, et n'avait invité que les principaux vassaux et seigneurs. Après le sacre, le roi, le

(1) Cet enfant, nommé Joachim, ne vécut que quelques mois.

Digitized by Google

duc de Bourgogne, le comte de Charolais et tout le pompeux cortége se rendirent à Paris.

Le duc fit son entrée un jour avant le roi. Ce joyeux avénement fut des plus splendides; mais la faveur populaire, excitée par d'anciennes traditions, se manifesta plus ouvertement, plus chaleureusement en faveur de Monsieur de Bourgogne que pour Monseigneur le roi. On se souvenait que Philippe le Hardi et Jean sans Peur avaient fraternisé avec la populace. Les rues de Paris retentirent du vieux chant des guerres civiles :

Duc de Bourgogne, Dieu te maintienne en joie!

Le bon duc Philippe fut ravi, et festoya magnifiquement les bourgeois.

Louis XI fit en sorte de congédier *son bien-aimé et très-cher oncle* le plus promptement possible.

Les premières années de son règne furent *rudement embesoignées* d'affaires de différentes natures. Il jetait autour de lui, dans l'ombre, avec une astuce égale à la profondeur de ses vues, ce vaste réseau d'intrigues dans lequel il voulait faire tomber l'une après l'autre toutes les familles féodales, afin de rendre au pouvoir royal l'unité qu'il avait perdue. Lorsque les questions de moindre importance lui laissèrent un peu de loisir, il tourna ses regards vers la plus fameuse des maisons vassales, cette grande seigneurie de Bourgogne qu'il avait étudiée à fond pendant qu'il y recevait une hospitalité si libérale, et qu'il prétendait punir de l'avoir trop magnifiquement assisté.

Voulant profiter de l'affaiblissement du vieux prince

Digitized by Google

depuis une grave maladie qu'il avait faite, Louis XI avait pris sous sa protection les Liégeois, toujours en querelle avec le duc et ses sujets. Il tenta d'introduire la gabelle royale dans les États bourguignons, et d'obliger Philippe à rompre ses trêves particulières avec l'Angleterre. Mais le bon duc ne se laissa point mener. Il envoya au roi Jean de Croy, sire de Chimay, gouverneur des pays de Namur et de Luxembourg, qu'il chargea de repousser énergiquement les prétentions de Louis XI. Duclerq nous rapporte cette entrevue.

« Chimay eut grand'peine à être admis auprès du roi; et, comme il l'abordait au sortir de sa chambre, Louis prit brusquement la parole : « Votre duc de Bourgogne, lui dit-il, est-il donc d'un autre métal que les autres princes du royaume? — Oui, répliqua Chimay, il est d'un autre métal, puisqu'il vous a gardé et soutenu contre votre père, ce que n'eût fait nul autre prince. » Louis rentra dans son appartement sans répondre un seul mot. « Comment osez-vous ainsi parler au roi? demanda le vicomte de Dunois, qui avait assisté à cette scène. — Si j'avais été à cinquante lieues, repartit Chimay, et que j'eusse pensé que le roi me voulût dire de telles choses de monseigneur mon maître, je serais revenu pour lui parler comme j'ai fait. »

Louis, au lieu de témoigner du ressentiment contre le sire de Chimay, lui montra une grande estime pour sa fière réplique, continua de combler de faveurs tous les Croy, et abandonna des prétentions contraires au traité d'Arras. Une trêve d'un an fut conclue avec l'Angleterre.

Digitized by Google

Louis avait prudemment renoncé à des exigences inopportunes pour mener à bien une importante affaire qu'il devait traiter pacifiquement avec le duc de Bourgogne. C'était le recouvrement des villes de la vallée de la Somme, que le traité d'Arras avait stipulées rachetables, moyennant quatre cent mille écus d'or. Le comte de Charolais avait, dit-on, obtenu du roi la promesse de ne point opérer le racbat tant que vivrait le vieux duc; mais Louis, aimant mieux voir son argent entre les mains des favoris de Philippe que dans celles du comte Charles, se hâta, au contraire, de faire des emprunts aux prélats et aux riches marchands, de prendre l'argent des dépôts et consignations, et les fonds destinés à la solde des troupes, afin de rassembler cette grosse somme par tous les moyens imaginables, et de la faire accepter à Philippe pour rentrer en possession de la Picardie. Les Croy lui rendirent des services intéressés en cette circonstance, et le chef de leur maison, Antoine de Croy, joignit le gouvernement des villes de la Somme à celui de Champagne, que le roi lui avait déjà conféré.

Cette habile négociation valut à Louis beaucoup de renommée. Il se fit, par compensation, un implacable et dangereux ennemi; le comte de Charolais, déjà en grande défiance du roi, le prit en haine mortelle, et ne songea plus qu'à lui susciter partout des obstacles et des dangers.

Il commença par un pacte d'alliance avec le duc de Bretagne, ennemi déclaré de Louis XI; puis, de concert avec lui, il organisa contre le souverain cette fameuse ligue dite du *Bien public* dans laquelle en-

Digitized by Google

trèrent volontiers la plupart des princes, effrayés des débuts de ce règne, qui devait porter un coup mortel à la puissance féodale. Le propre frère du roi prit part à la conspiration. Louis fut sérieusement alarmé. Il ne put trouver d'autre alliance que celle de François Sforza, usurpateur de Milan, et chaque jour il apprenait des défections nouvelles. Il parvint cependant à réunir des forces assez considérables pour faire bonne contenance; et, le 16 juillet 1465, une bataille que les deux partis auraient voulu éviter s'engagea à Montlhéry. Cette lutte civile n'inspirait pas une grande ardeur: la victoire resta indécise. De la sorte chacun se l'attribua, ce qui fut fatal au comte de Charolais, dit Commines; car, à dater de ce jour, il méprisa tout conseil, sauf le sien seul, d'où résulta la perte de sa vie et la ruine de sa maison. On entama des négociations, lesquelles aboutirent à un traité qui fut conclu à Conflans entre le roi et les princes. Les conditions en furent écrasantes pour la couronne. Le comte de Charolais y gagna pour sa part, pour lui et son premier héritier, toutes les villes de la vallée de la Somme récemment rachetées, avec faculté, pour le roi et ses héritiers, de les racheter de nouveau au prix de deux cent mille écus d'or, après la mort du comte Charles et de son successeur immédiat. Les châtellenies de Péronne, Roye, Montdidier et le comté de Guines furent exclus de la faculté de rachat. Le comté de Boulogne fut garanti à Charles et à son successeur. Le roi s'obligea d'abandonner les Liégeois. Charles de France, duc de Berry, eut la Normandie, qu'il convoitait depuis longtemps, et que le roi lui avait tou-

Digitized by Google

jours refusée. Les autres seigneurs ne furent pas moins bien traités. On peut lire dans Commines le détail des conventions onéreuses auxquelles le monarque dut se soumettre.

Le comte de Charolais lui tenait parole : quelques mois auparavant, à la suite d'un démêlé orageux, il lui avait fait dire par l'archevêque de Narbonne *qu'il aurait de ses nouvelles avant un an*. Louis dissimula son dépit. Dans une entrevue qu'il eut avec le comte Charles au sujet de la paix, il lui dit un jour en riant et de bonne grâce : « Mon frère, je reconnais que vous êtes gentilhomme, et de la maison de France. — Pourquoi, Monseigneur? — Parce que vous m'avez tenu promesse beaucoup plus tôt que le bout de l'an. Avec de telles gens veux-je avoir à besoigner, qui tiennent ce qu'ils promettent. » Ils devaient, en effet, *besoigner* beaucoup ensemble.

Le 15 juin 1467, le noble duc Philippe mourut à Bruges, après une courte maladie. Il laissait quatre cent mille écus d'or comptants, et soixante-douze mille marcs d'argent en vaisselle, sans les riches tapisseries, les joyaux et sa belle bibliothèque.

« Pour lors avoient les subjects de cette maison de Bourgogne grandes richesses à cause de la longue paix qu'ils avoient euë, pour la bonté du prince soubs qui ils vivoient : lequel peu tailloit ses subjects. Et me semble que pour lors les terres se pouvoient mieux dire terres de promission que nulles autres seigneuries qui fussent sur la terre. Ils étoient comblés de biens et en grand repos, ce qu'ils ne furent oncques puis ; car Dieu leur donna ce duc Charles, qui constam-

Digitized by Google

ment les tint en grande guerre, travail et dépense. » (COMMINES.)

En effet, le règne de Philippe le Bon est resté dans la mémoire de ses peuples comme une ère de bonheur et de magnificence, rendue plus chère à leur souvenir par le contraste des jours désastreux qui vinrent après. Le règne de son fils allait commencer : Charles le Téméraire et Louis XI étaient en présence.

II

Charles, duc de Bourgogne, de Limbourg et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois et de Bourgogne, palatin de Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Namur, marquis du saint-empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines, s'occupa immédiatement de se faire reconnaître par ses nombreux sujets.

Il voulut commencer par la Flandre, à cause du grand amour que les gens de Gand lui avaient constamment témoigné tandis qu'il était comte de Charolais et révolté contre son père. Il leur destinait sa première visite, comptant recevoir d'eux un accueil propre à entraîner les autres villes et à les bien disposer pour lui. C'était pourtant une cité remuante, sur laquelle il ne fallait pas trop compter. Le bon duc Philippe avait coutume de dire : « Les Gantois aiment toujours le fils de leur seigneur; mais leur seigneur, jamais. » Charles ne devait pas tarder à en faire l'épreuve. Sollicité par les riches bourgeois, il pressa son entrée dans sa bonne ville, où il fut reçu avec toute la

Digitized by Google

pompe que permettait la prospérité du commerce flamand. Les rues étaient élégamment ornées et tendues de ces belles tapisseries auxquelles le pays devait une partie de sa célébrité. Des arcs de triomphe étaient dressés en grand nombre. A chaque carrefour s'élevaient des échafauds où l'on représentait des mystères pour le plaisir des gens. Les cloches sonnaient à pleine volée, l'allégresse était à son comble, et les habitants se pressaient en foule, vêtus de leurs costumes de fête, sur le passage du cortége ducal.

Ce n'était pas seulement la présence de Charles le Hardi qui excitait le transport des Gantois. Près de lui, sur une blanche haquenée fière de son doux fardeau, chevauchait Mademoiselle Marie de Bourgogne, alors âgée de dix ans, que son père avait voulu associer à ce premier triomphe. La gracieuse enfant, bien qu'accoutumée à un luxe plus que royal, était éblouie de la magnificence déployée en l'honneur de la solennité. Ces cris d'enthousiasme, ces acclamations cordiales et chaleureuses lui causaient une sorte d'ivresse que nulle pensée chagrine ne venait troubler, grâce à l'heureuse ignorance de son âge. Elle ne savait pas encore que le même peuple qui brûle aujourd'hui de l'encens devant ses souverains, demain peut-être les accablera de sanglants outrages. Aussi, tandis que Charles et les principaux de sa noblesse avaient peine à dissimuler leur préoccupation sous un air de sécurité confiante, elle laissait épanouir son frais visage aux rayonnements d'une joie sincère. Elle souriait à tous; elle remerciait du geste, de la voix, du regard, ces bonnes gens qui l'accueillaient si bien, et qui criaient

Digitized by Google

en même temps : « Vive Monseigneur le duc! Vive Mademoiselle Marie! » Elle regrettait de traverser trop vite la multitude qui encombrait les rues et que les archers avaient peine à retenir dans les limites voulues par le respect, tant chacun aurait voulu s'approcher, toucher la monture ou la robe blanche de *Mademoiselle!*

Marie accompagna le duc à l'abbaye de Saint-Pierre, où il prêta son serment; elle s'assit avec lui au somptueux festin que lui offrait la ville. Charles, qui adorait son unique enfant, se plaisait aux hommages dont il la voyait entourée, à l'admiration qu'excitait sa naïve gentillesse. Elle répondait à tous, malgré sa grande jeunesse, avec une aisance et une dignité que n'eût point désavouées une princesse familiarisée avec le rôle de souveraine. Un air de noblesse et de fierté s'alliait merveilleusement à ses grâces enfantines. Lorsque le duc la ramena le soir en son logis, content de sa journée et rassuré pour l'avenir sur les bonnes dispositions des Gantois, il déposa sur le beau front de sa fille un baiser d'orgueil autant que d'amour paternel.

La ville de Gand entretenait depuis quinze années des regrets amers sur la perte des priviléges que le duc Philippe lui avait enlevés après la bataille de Gavres, et elle attendait avec impatience l'arrivée du nouveau prince pour rentrer dans ses anciennes prérogatives. De plus, le peuple prétendait obtenir l'abolition de la *cueillotte* ou droit d'entrée, impôt établi, après cette même victoire de Gavres, pour payer les frais de la guerre et les dommages imputés aux Gantois. Or Charles n'avait annoncé aucune intention fa-

Digitized by Google

vorable à cet égard ; et même, trompé par les conseils des collecteurs et gens en place, il avait pris la ferme résolution de ne rien accorder, de peur de relever l'orgueil des Gantois en leur accordant de trop grandes faveurs. Le menu peuple fut exaspéré de voir son attente déçue.

Le jour de l'entrée du duc, on célébrait la fête de saint Liévin, l'un des saints les plus vénérés de la ville. Cette fête était pour l'ordinaire une occasion de désordres tels, que, depuis la paix de Gavres, il était défendu de paraître en armes à la procession, et d'y porter un haubergeon de fer. Cette fois, les riches s'occupant exclusivement de bien recevoir leur seigneur, les gens de petit état eurent le champ libre. La populace, excitée par les manœuvres habiles de quelques meneurs et par les boissons enivrantes qui lui furent prodiguées, manifesta bientôt les dispositions les plus hostiles. En peu de temps les ouvriers et les apprentis furent couverts de haubergeons en plomb. « Nous sommes selon l'ordonnance! criaient-ils. Nous ne portons point de haubergeons en fer! Le plomb n'est pas défendu! » La nuit fut une longue orgie. Le lendemain, de grand matin, au défilé de la procession, la lutte s'engagea entre les gens des corporations et les percepteurs de la *cueillotte*, dont le bureau fut démoli en un clin d'œil, parce qu'il gênait, disait-on, le passage du saint. Au même instant, on vit flotter sur la place du marché, théâtre de l'émeute, les bannières de chaque métier, qui avaient disparu par ordre depuis la paix de Gavres. Bientôt tout le peuple de Gand fut sous les armes.

Digitized by Google

Le duc ne se doutait de rien. Il s'éveilla aux cris séditieux de la foule, et vit successivement accourir des différents quartiers de la ville ses serviteurs et ses archers qui venaient l'informer de l'événement, et lui faire un rempart de leurs personnes. Il resta confondu de surprise et de colère. Le danger ne l'effrayait pas pour lui; mais il le redoutait pour sa fille, qu'il aurait souhaité savoir en ce moment à cent lieues de la Flandre. Il voulait courir au milieu des révoltés, et châtier lui-même leur insolence. Ses conseillers n'eurent garde de le permettre, de peur que l'emportement de son caractère n'aggravât le mal au lieu de l'apaiser. L'un d'eux, le sire de la Gruthuse, fut dépêché pour parler aux mécontents. Il le fit avec courtoisie et sagesse, leur remontrant doucement l'inconvenance de leur conduite, et les exhortant à rentrer dans le devoir. Ils protestèrent qu'ils n'en voulaient point au duc, qu'ils le chérissaient même de tout leur cœur, mais qu'ils demandaient justice pour eux, et châtiment pour les larrons qui leur faisaient souffrir des exactions cruelles, à l'insu de leur maître, ils en étaient certains. Ils ajoutèrent qu'ils ne mettraient point bas les armes qu'ils n'eussent obtenu satisfaction.

Charles eut grand'peine à se contenir en écoutant le récit du sire de la Gruthuse. Plein de fureur contre ces forcenés qui, disait-il, après l'avoir appelé dans leur ville où il était venu plein de confiance, menaçaient maintenant sa propre vie et celle de sa fille unique, il s'élança sur son cheval, et courut vers la place du marché. Ses gens tremblaient de ce qui allait avenir.

Il faillit engager une rixe sur sa route, en frappant

Digitized by Google

de son bâton un bourgeois qui ne se rangeait pas assez vite pour lui livrer passage. Il eut beaucoup de difficulté, tant la foule était compacte, à gagner le balcon d'où les comtes de Flandre haranguaient le peuple. Enfin il y parvint; et là, tout frémissant de colère, il prononça en mauvais flamand (car il ne connaissait que fort peu la langue du pays) quelques paroles de paix et quelques promesses évasives. Plusieurs bourgeois se détachèrent alors de la foule, et commencèrent à exposer humblement les griefs des Gantois. Mais, au même instant, un homme du peuple s'avança résolûment vers l'hôtel, se précipita au balcon, prit place à côté même de Charles, et, frappant la galerie de sa main gantelée pour obtenir du silence, fit avec hardiesse, au nom de tous, l'énumération des volontés du peuple. Le duc, stupéfait, dissimula sa rage, et se retira sans rien dire.

Les mutins restèrent en armes sous leurs bannières; les chevaliers et gentilshommes se groupèrent autour de l'hôtel de leur maître, résolus à mourir pour défendre sa vie; les hommes sages de la ville se répandirent dans tous les quartiers pour tâcher d'apaiser la sédition; mais leurs efforts furent stériles. Chacun se demandait avec angoisses quelle serait la fin de ce mouvement.

Le duc était dans une agitation extrême. En rentrant chez lui, il avait reçu dans ses bras sa fille éplorée. La pauvre enfant, laissée aux soins de ses femmes, avait entendu tout le jour des rumeurs confuses, menaçantes, sans savoir ce qui se passait, et sans que personne eût songé à venir la tirer d'inquiétude. Elle craignait que le duc ne revînt plus : sa joie de le revoir

Digitized by Google

se traduisait en sanglots convulsifs. Hélas! elle n'avait pas auprès d'elle une mère attentive, oublieuse d'elle-même pour calmer les douleurs de son enfant, pour lui dire de ces bonnes paroles de confiance qui mentent quelquefois, mais qui font toujours tant de bien! Isabelle de Bourbon était morte depuis deux ans. Marie avait versé ses premières larmes sur le cercueil de sa mère... Depuis elle avait concentré sur le duc toute la tendresse de son cœur d'enfant. Charles idolâtrait sa fille : il ne pouvait souffrir qu'elle fût séparée de lui; mais, en ce moment, il eût donné tout au monde pour l'éloigner de la ville. On envoya reconnaître toutes les issues, afin d'essayer de la faire sortir furtivement pendant la nuit, sous bonne escorte. La tentative fut reconnue impossible. Les joyaux de Charles purent être transportés en lieu sûr; mais on n'osa pas risquer le départ de la princesse.

L'anxiété du duc était au comble; d'un côté le péril de son enfant bien-aimée, de l'autre l'humiliation de céder devant des manants en révolte, lui inspiraient les résolutions les plus contraires. Enfin, après des combats dont son orgueil seul eut le secret, il revêtit de son consentement et de sa signature les demandes qui lui avaient été si outrageusement adressées. Il promit de châtier les gouverneurs de la ville; la *cueillotte* fut abolie; les Gantois furent autorisés à élire leurs magistrats, à rouvrir leurs portes condamnées, à rétablir leurs barrières, à rentrer en possession de leurs châtellenies de la campagne, à porter leurs soixante-douze bannières et leurs chaperons blancs : en un mot, à reprendre toutes leurs anciennes coutumes.

Digitized by Google

Le lendemain, le duc, plein de honte et de colère, quitta cette ville, qui trois jours auparavant l'avait comblé d'hommages, et où il venait de recevoir un affront si cruel. La jeune Marie baissait ses beaux yeux tout humides de larmes; elle ne comprenait pas que les bons Gantois eussent dû changer si vite. Ce début n'était certes pas de nature à lui inspirer de l'attrait pour les ovations populaires. Aussi, soit prudence de la part du duc, soit répugnance du côté de la princesse, voyons-nous rarement Mademoiselle de Bourgogne figurer dans ces solennités fastueuses si chères à Charles le Téméraire; fleur modeste, elle se tint à l'écart autant que le permettait l'éclat de son rang. Le rôle qu'elle devait jouer dans l'histoire fut tout passif pendant quelques années; il n'avait pas pour cela moins d'importance.

L'exemple de Gand porta ses fruits : les autres villes dont les libertés avaient été restreintes sous le règne précédent songèrent à s'émanciper. Le reste de la Flandre ne remua pas; mais Bruxelles, Anvers, Louvain, Malines, s'entendirent. Des émeutes éclatèrent sur plusieurs points à la fois. Charles usa, bien contre son gré, d'une modération à laquelle il dut la soumission du Brabant; mais sa haine s'en accrut contre les Gantois, qui lui suscitaient ces embarras. « Que je vive seulement dix ans, disait-il, et ils verront à qui ils ont affaire. »

Ces troubles réjouissaient fort le roi Louis, qui ne demeurait pas oisif. Tandis qu'il s'occupait activement de l'intérieur de son royaume, et qu'il attisait en Angleterre le feu de la guerre civile, il ne perdait pas de

Digitized by Google

vue cette *grande seigneurie de Bourgogne*, qui était, avec la Bretagne, son plus grave souci. Il faisait de minutieux préparatifs de guerre, sans pourtant paraître empressé de combattre. Fidèle au système de négociations qu'il suivit toute sa vie, il préférait des arrangements, où la ruse pouvait le servir mieux que la force, aux chances toujours incertaines d'un combat. Ainsi les Liégeois étaient en révolte contre le duc, comme cela leur arrivait souvent. Le comte de Dammartin, autrefois ennemi mortel du Dauphin, maintenant conseiller intime de Louis XI, l'engageait à marcher au secours de ses alliés. Le roi se contenta de demander une trêve générale dans laquelle seraient compris les Liégeois. Charles de Bourgogne rejeta avec hauteur les propositions qui lui furent soumises par l'organe de Jean de la Balue et du connétable de Saint-Pol. Louis revint à la charge. Cette fois il offrait d'abandonner les Liégeois, à condition que le duc renoncerait à l'alliance de Charles de France, duc de Normandie, et de François, duc de Bretagne. L'honneur ne permettait pas de consentir à un pareil marché; il fut repoussé comme il devait l'être. « Je pars, dit Charles le Téméraire à Saint-Pol et à la Balue, pour aller faire la guerre aux gens de Liége; et je supplie le roi de ne rien entreprendre contre mon cousin de Bretagne. — Mais, Monseigneur, répliqua le connétable, vous ne choisissez pas, vous prenez tout. Vous faites la guerre à nos amis, et vous voulez que nous nous tenions en repos, sans courir sus à nos ennemis comme vous faites aux vôtres. Cela ne peut être ainsi; le roi ne le saurait souffrir. — Les Liégeois sont assemblés,

Digitized by Google

repartit le duc, et je m'attends à avoir bataille avant trois jours. Si je la perds, je crois bien que vous ferez à votre guise; mais aussi, si je la gagne, vous laisserez en paix les Bretons. » Le connétable insista; Charles tint bon. Il essaya, mais vainement, de séduire le connétable et de le gagner à sa cause. Les ambassadeurs prirent sur eux d'accepter la trêve de six mois, à l'exclusion des gens de Liége, qu'il n'était plus temps de secourir, et que par conséquent on pouvait sacrifier sans regret. Le duc d'Alençon et le duc de Bretagne s'étaient mis eux-mêmes hors de la trêve en levant ouvertement l'étendard de la révolte. Charles ne les abandonnait pas. Ainsi Louis paraissait tout perdre; mais il avait ses moyens pour regagner ce qu'il concédait.

Le succès des troupes bourguignonnes fut brillant et complet. Liége se rendit sans autre condition que de n'être pas détruite. On abattit vingt brasses de murs et on combla le fossé, afin que le duc pût y entrer dans tout l'éclat d'un vrai triomphe. Il entra effectivement en grand appareil de guerre, portant pardessus son armure un manteau couvert de pierreries. Il tenait l'épée nue, et marchait au petit pas. Chaque habitant avait ordre de se tenir devant la porte de sa maison, la tête découverte et une torche à la main.

Cette victoire eut pour effet de redoubler l'orgueil de Charles, et d'assouplir les esprits qui s'étaient montrés rebelles jusque-là. Les Gantois, frappés de terreur, lui offrirent de renoncer aux franchises qu'il leur avait rendues par force quelques mois auparavant.

« Le pouvoir du duc fut désormais absolu dans ses

Digitized by Google

seigneuries, et il disposa sans ménagement et sans mesure de toutes les ressources de ses peuples, pour réaliser les vastes projets que lui suggéra incessamment son insatiable ambition. La cour et les États de Bourgogne changèrent complétement de face : l'ordre le plus vigoureux remplaça la licence des dernières années de Philippe le Bon; mais les sujets payèrent cher ce bon ordre. L'énormité des impôts dépassa toutes les craintes et tous les souvenirs du peuple ; tandis que la noblesse, courbée sous une étiquette sévère, sous un despotisme rigide dont la magnificence n'était plus que du faste, et non de la libéralité, regrettait les mœurs brillantes et faciles du précédent règne (1). »

Pendant que le duc de Bourgogne mettait les Liégeois à merci, les choses s'embrouillaient en Normandie. Le roi n'avait cédé cette province en apanage à son frère qu'avec un extrême regret et sous le coup d'une nécessité pressante. Il comptait bien revendiquer tôt ou tard les droits de la couronne sur ce royal domaine. Or les Bretons venaient de l'envahir au nom de Charles de France, qui leur avait livré les principales places de son duché.

Qui eût dit à Marie de Bourgogne qu'elle était pour quelque chose dans les troubles qui se préparaient à l'ouest de la France, et que son nom servait en quelque sorte de mot d'ordre et de signal de guerre, aurait certes bien surpris l'aimable enfant. Pourtant rien de plus vrai : Charles de France, incapable d'avoir par lui-même un désir ou une volonté, n'était qu'un instrument entre les mains de Charles de Bourgogne;

(1) Henri Martin.

Digitized by Google

et cet instrument, dont on se souciait fort peu, le duc le faisait mouvoir au moyen, non d'une promesse, mais d'une espérance adroitement jetée dans le faible esprit du jeune prince. Mademoiselle de Bourgogne serait un jour une riche héritière, puisque le duc n'avait point de fils : pourquoi n'épouserait-elle pas Monsieur Charles de France? L'amitié qui unissait les deux princes se trouverait ainsi resserrée par les liens les plus sacrés. Et que paraîtrait alors le royaume, comparé aux vastes États de Bourgogne et de Normandie réunis dans la main du gendre de Charles le Hardi? L'ambition trouve prise sur toutes les âmes; cette perspective donnait à Charles de France presque de la résolution, ou tout au moins un désir aveugle de se conformer aux vues du duc de Bourgogne, qu'elles eussent le roi ou tout autre pour objet. Il n'hésita donc pas à prendre l'offensive en ouvrant sa province aux gens de Bretagne.

Louis XI envoya promptement des troupes en Normandie. Lui-même s'avançait à la tête d'une armée pour repousser les envahisseurs, lorsqu'il apprit la défaite de Liége. Cette nouvelle lui fit craindre le secours que les deux princes pourraient attendre de leur allié triomphant; il entra donc en pourparlers, et conclut avec son frère et le duc de Bretagne une trêve de cinq mois, en attendant que les droits de Charles de France fussent nettement établis.

Presque en même temps qu'ils réglaient cette trêve, le duc de Bretagne signait un traité avec Édouard d'York, roi d'Angleterre, et Louis XI convoquait à Tours une assemblée solennelle des états généraux.

Digitized by Google

Cette assemblée se tint dans la grande salle de l'archevêché. Le roi fit en personne l'ouverture des états. Contre l'ordinaire, son costume était splendide : il portait une robe de damas blanc brodée en or et fourrée de martre : son chapeau noir était orné d'une plume en or de Chypre. Presque toute la noblesse du royaume était présente; on y remarquait l'absence des ducs de Bourgogne et de Bretagne. Le chancelier exposa les bienfaits dont le roi n'avait cessé de combler son peuple, la confiance qu'il lui avait toujours témoignée, et son vif désir d'assurer le bonheur de tous. Il représenta ensuite les douleurs de ce bon prince, qui voyait le royaume en proie à la discorde, rejetant toute la faute sur Monsieur Charles de France, à cause de l'obstination qu'il mettait à vouloir la Normandie comme apanage. Le roi désirait, dit le chancelier, avoir là-dessus l'avis des états. Il trouvait si grave de détacher de la couronne cette puissante province, qu'il n'avait pu seul en prendre son parti. Le roi lui-même prononça quelques paroles fort habiles, par lesquelles il protesta de son entier désintéressement, et jura que l'avantage public était la seule chose qui préoccupât sa conscience.

Les états ne restèrent assemblés que huit jours. Tout s'y passa comme le roi le souhaitait. Ils déclarèrent que la Normandie ne pouvait en aucun cas être détachée de la couronne; que le roi devait renouveler la déclaration de Charles V qui réglait que l'apanage des fils de France ne s'élèverait jamais à plus de douze mille livres de rente; que toutefois, puisqu'on avait offert un revenu de soixante mille livres à Monsieur

Digitized by Google

Charles, il convenait de les lui donner sans tirer à conséquence pour l'avenir, car de tels apanages seraient la ruine du royaume; que le duc de Bourgogne serait invité à se conformer à la délibération des états, et à presser Monsieur Charles de s'en contenter. Quant au duc de Bretagne, ils s'exprimèrent plus fortement. Il leur parut que le roi ne devait point souffrir qu'un vassal lui eût ainsi déclaré la guerre, et eût surpris les villes de Normandie; que, s'il était vrai qu'il eût, en outre, fait alliance avec les Anglais, c'était une chose si condamnable, qu'on ne devait rien épargner pour le punir; qu'enfin, si le duc de Bretagne persistait dans ses criminelles alliances, les états étaient résolus à s'employer corps et biens, comme de loyaux sujets, pour porter secours au roi; que si, à l'avenir, Monsieur Charles ou tout autre faisait la guerre au roi, il devait procéder contre ses ennemis sans être obligé d'assembler les états, ce qui ne pouvait se faire qu'avec de notables embarras (1).

Une ambassade conciliatrice fut dépêchée au duc de Bourgogne, pour l'informer des décisions de Tours. Il la reçut avec sa hauteur accoutumée. Il exprima, sans détours ni ménagements, sa malveillance contre le roi, et ne consentit qu'à une courte suspension d'armes entre la France et la Bourgogne. Du reste, il se souciait fort peu de condescendre aux désirs de Louis XI, car précisément alors il s'occupait de conclure une alliance depuis longtemps sollicitée : il allait épouser, en troisièmes noces, Marguerite d'York, sœur du roi d'Angleterre. Or le roi de France soutenait ou-

(1) De Barante.

Digitized by Google

vertement le parti de Lancastre; le mariage de Charles avec la sœur d'Édouard d'York était donc l'acte le plus indépendant et le plus provocateur qu'il pût accomplir, et c'était précisément une des causes qui le lui avaient fait souhaiter avec ardeur.

Madame Marguerite, accompagnée d'une suite nombreuse de dames et de seigneurs anglais, arriva, le 25 juin 1468, au port de l'Écluse. Mademoiselle Marie de Bourgogne l'y attendait. L'entrevue fut affectueuse d'une part, et pleine de respect de l'autre. La princesse anglaise se sentit tout de suite attirée vers cette belle enfant qui lui disait : *ma mère*, avec une voix si douce et des regards tout émus. Elle la serra tendrement sur son cœur, et lui promit une affection vigilante et dévouée. Elle tint parole. Une seconde mère est trop souvent une grande douleur dans la vie d'une jeune fille; mais la duchesse Marguerite devait être l'ange gardien de Marie de Bourgogne. La jeune princesse le comprit tout d'abord, et les nuages que l'arrivée de la nouvelle épouse de son père avait, bien malgré elle, amassés sur son front, se dissipèrent pour toujours.

Le mariage fut célébré au Dam, près de Bruges, avec une pompe extraordinaire. Les fêtes durèrent huit jours, pendant lesquels les richesses de la cour de Bourgogne enfantèrent des prodiges de luxe et de somptuosité.

Pendant ce temps, le roi, fort de l'appui national, faisait de grands préparatifs contre la Bretagne. Il venait de convoquer les milices communales et ses francs-archers, dont il avait doublé le nombre. Il s'établit en

Digitized by Google

Picardie, et disposa une autre armée dans le Maine et dans l'Anjou, pour attendre la fin de la trêve particulière conclue avec le duc de Bretagne. Aussitôt que cette trêve fut expirée, il envahit la Normandie de tous côtés. Il avait eu soin de prolonger de quinze jours la trêve avec le duc de Bourgogne seulement. En moins d'une semaine, toutes les villes qui avaient reçu des garnisons bretonnes furent occupées par les troupes royales. Cette attaque étourdissante, imprévue, déconcerta le duc de Bretagne et Charles de France. C'était bien là-dessus que Louis XI avait compté, connaissant leur caractère faible et pusillanime. Il n'avait pas manqué de leur couper toute communication avec l'Angleterre et la Bourgogne, qui seules pouvaient leur venir en aide. En outre, il avait gagné les conseillers du duc de Bretagne par de secrètes libéralités. Ne recevant aucun secours, et se voyant cernés de toutes parts, les deux princes prirent peur. Les instances de leurs familiers achevèrent de les incliner à la paix. Le duc de Bretagne signa donc d'abord une suspension d'armes de douze jours, et bientôt après un traité par lequel il abjurait toute autre alliance que celle de Monseigneur le roi, soumettant l'apanage de Monsieur Charles à l'arbitrage du duc de Calabre et du connétable, et promettant de servir le roi envers et contre tous, si, dans le délai de deux ans, son frère n'acceptait point l'apanage qui serait réglé. Les villes prises de part et d'autre devaient être mises en dépôt entre les mains du duc de Calabre.

Rien n'était plus loin de la pensée de Charles de Bourgogne qu'une semblable défection de la part de

Digitized by Google

ses alliés. Il était à Péronne, occupé de rassembler des forces pour marcher à leur secours, lorsqu'il vit arriver Bretagne, héraut du duc François, qui lui apportait les lettres de ce prince touchant son accord avec Louis XI. « Menteur et faussaire! » s'écria-t-il en terrifiant le malheureux envoyé d'un de ces regards qui faisaient trembler les Bourgognes, « il n'y a pas un mot de vrai dans tout ceci. La corde va t'apprendre à te jouer de deux grands princes. C'est ce perfide roi qui a fabriqué les lettres; mais, par saint Georges! tu paieras pour lui, en attendant que son tour vienne! » Cependant la même nouvelle arriva bientôt de tous côtés, et il fallut se résoudre à le croire.

Le péril du duc était imminent, obligé qu'il se trouvait maintenant de repousser seul toutes les forces de la couronne. Il n'y songeait seulement pas. Son courroux l'emportait sur toute autre considération, et, bien que son armée ne fût point encore réunie, et que celle du roi fût toute prête; bien que les Liégeois, travaillés par les agents royaux, recommençassent à s'agiter; bien que son impopularité très-notoire rendît tout revers irréparable pour lui, il brûlait d'en venir aux mains, et d'engager un combat dont il pèserait peut-être les conséquences alors qu'il ne serait plus temps.

Mais, si tel était le désir de Charles le Téméraire, tel n'était point le compte de Louis XI. Louis était au comble de ses vœux : non-seulement il avait séparé ses ennemis, mais il avait semé entre eux la discorde et la haine. On pouvait tirer grand parti de l'irritation d'un prince brutal que la passion guidait toujours; il ne fallait pas laisser échapper cette heureuse circonstance.

Digitized by Google

Le connétable et le cardinal la Balue furent encore les agents de ses manœuvres diplomatiques; mais il semblait que le désavantage de la situation de Charles redoublât sa fierté et son obstination. Il rejeta toute proposition tendant à s'écarter du traité de Conflans, quoique le principal intéressé, Charles de France, en eût fait le sacrifice, et que d'ailleurs il n'eût aucune raison de prendre intérêt à ce prince, qui venait de le trahir. « Je mourrais plutôt, moi et tous les miens, dit-il, que de reculer de la longueur de mon pied. Si les autres m'ont abandonné et ont traité sans moi, que m'importe? Avais-je besoin d'eux? Ne suis-je pas assez fort et assez puissant? Ne puis-je pas seul faire tête à tous mes ennemis et à ceux qui se joindraient à eux? Jamais duc de Bourgogne n'a été trouvé manquant de parole ni de courage. Mes prédécesseurs se sont vus en plus dure situation, et ne se sont pas épouvantés. »

Louis, voyant qu'il ne gagnait rien, quoiqu'il eût été jusqu'à offrir à Charles de payer les frais de l'armée qu'il avait mise sur pied, prit une résolution singulièrement hasardeuse. Il écrivit au duc que son intention était d'aller le visiter à Péronne, afin de régler de vive voix tous leurs différends, ce à quoi ne s'entendaient pas beaucoup les gens qu'il en avait chargés. Charles ne s'en souciait guère. Louis était à peine rassuré en risquant cette démarche. Il avait cédé aux sollicitations du cardinal et du connétable, qui, pour des motifs personnels, voulaient la paix à tout prix.

Commines prétend que « grand folie est à deux grands princes qui sont comme esgaux en puissance de s'entrevoir, sinon qu'ils fussent en grande jeunesse,

Digitized by Google

qui est le temps qu'ils n'ont aultres pensées qu'à leurs plaisirs. Mais, depuis le temps que l'envie leur est venuë d'accroistre les ungs sur les aultres, encore qu'il n'y eust nul péril de personnes (ce qui est presque impossible), si accroist leur malveillance et leur envie. Par quoy vaudroit mieux qu'ils pacifiassent leurs différends par sages et bons serviteurs. »

Ni Louis ni Charles ne firent cette réflexion, il paraît; car l'entrevue fut décidée, et le roi se mit en route aussitôt que le duc lui eut envoyé un sauf-conduit écrit de sa main.

L'arrivée de Louis XI à Péronne fut un grand événement. Les gens de la ville qui ne connaissaient pas le roi furent étrangement surpris de voir paraître un homme au teint hâve, au maintien gauche, aux mouvements fébriles, portant un habit râpé de couleur sombre, et un vieux chapeau aux bords repliés, garni d'images de plomb qui toutes représentaient la Madone sous des invocations différentes. La mesquinerie du cortége était égale à celle de son costume, et formait avec l'élégant entourage du duc de Bourgogne un contraste voisin du grotesque. Revêtu de son manteau de cérémonie, la couronne ducale en tête, accompagné de ses grands officiers, des principaux seigneurs et chevaliers de sa cour, qui formaient autour de lui une brillante cavalcade, Charles s'avançait à la rencontre de son royal hôte. Quand il fut proche, il descendit de son coursier, et, posant un genou en terre, il se mit en devoir de tenir l'étrier, tandis que Louis descendait de son petit palefroi.

Les deux souverains firent assaut de dissimulation

Digitized by Google

dans cet abord public. Ils s'embrassèrent. Louis parla de l'affection qu'il avait toujours portée à son cousin de Bourgogne, et de la joie qu'il éprouvait à le revoir après une longue séparation. Charles protesta de son dévouement à son souverain, et de la reconnaissance que lui inspirait l'honneur de cette illustre visite. Le roi s'enquit avec beaucoup de bonne grâce de Mademoiselle Marie, sa gentille filleule. Il avait souvent ouï parler d'elle à la cour de France, dit-il. La renommée la proclamait accomplie de cœur et d'esprit, aussi bien que parfaite en beauté. Il s'estimait heureux d'être le parrain d'une si charmante personne, et se ferait grande fête de l'embrasser. Il rappela que c'était lui qui avait voulu qu'elle portât le nom de Marie, afin que Notre-Dame la Vierge la protégeât tout spécialement. C'était un beau jour que celui où il l'avait tenue sur les fonts du baptême, à la demande de son frère et ami le comte de Charolais!

Charles résistait rarement aux louanges qu'on donnait à sa fille et au plaisir d'entendre parler d'elle. Il reprit franchement toute sa bonne humeur. Le roi et le duc traversèrent ensemble la ville, devisant familièrement, et le roi appuyant sa main, en signe d'amitié, sur l'épaule du duc. Chacun se réjouissait de les voir si bons amis; mais un observateur attentif aurait pu remarquer que Louis jetait à la dérobée des regards méfiants et inquiets; et que Charles avait grand'peine, par moments, à vaincre l'altération de sa voix, la brusquerie de ses mouvements, la contrainte de ses manières, enfin tous les signes non équivoque d'une impatience fougueuse.

Digitized by Google

L'appartement du roi avait été préparé chez le receveur de la ville; « car le logis du chasteau ne valoit rien, et y en avoit peu. » Mais Louis, ne se trouvant pas en sûreté dans une maison bourgeoise, demanda à être logé au château, en quelque état qu'il fût; et le duc y consentit de grand cœur.

Dès le lendemain, les pourparlers commencèrent entre les conseillers des deux princes et en leur présence. Il ne paraissait pas qu'ils fussent en voie de s'accorder, lorsque tout à coup arrivèrent à Péronne de terribles nouvelles qui changèrent singulièrement l'état des affaires.

Le roi avait envoyé à Liége des agents chargés d'exciter cette ville à reprendre les armes en promettant son secours. Par un malencontreux hasard, les négociations avaient été plus actives qu'on ne pouvait le supposer; de sorte que la révolte calculée pour plus tard venait d'éclater juste comme Louis arrivait à Péronne. Les Liégeois, au nombre de deux mille environ, s'étaient jetés sur Tongres, où venait de se réfugier leur évêque. Ils avaient surpris la ville et emmené prisonniers l'évêque, ses chanoines et le sire d'Imbercourt. Des meurtres épouvantables avaient été commis; l'évêque même, disait-on, était assassiné.

Il serait difficile de donner une idée de la colère de Charles en apprenant ces nouvelles. « Ce traître roi, ce maître fourbe, s'écriait-il, n'est donc venu ici que pour me tromper par un semblant de paix, et m'empêcher de me tenir sur mes gardes! Il en sera rudement puni, et aura sujet de s'en repentir! » Aussitôt, sans aucun dessein arrêté, il ordonna que les portes de

Digitized by Google

la ville et du château fussent fermées, et gardées par des archers. Puis, effrayé de cette mesure, et ne sachant comment la motiver, il fit répandre le bruit qu'un écrin renfermant de précieux joyaux venait de lui être enlevé, et qu'il voulait saisir le larron. Il allait de l'un à l'autre, racontant les méfaits des Liégeois et l'abominable trahison du roi. A coup sûr, si on lui eût conseillé quelque parti violent à l'égard de son captif, il eût accueilli cet avis avec transport, et se fût hâté de le mettre à exécution. Mais on ne s'occupa qu'à l'adoucir : chose difficile, car il était *si terriblement ému* qu'on hésitait à l'aborder. Sa fille même, sa chère Marie, n'aurait pas eu le pouvoir de calmer ce volcan en éruption. Il refusa de se mettre au lit, et passa la nuit entière dans de violents accès de fureur, parlant avec une volubilité effrayante, parcourant son appartement à grands pas, proférant de terribles menaces, et prenant tous les saints de la Bourgogne à témoin des vengeances qu'il méditait. Un moment, il eut la pensée d'envoyer chercher Charles de France, et de contraindre Louis XI à lui céder sa couronne. Un messager reçut même l'ordre de partir pour aller trouver Monseigneur de Normandie. Il avait déjà chaussé ses *houzeaux* (bottes), lorsque le duc, revenant de sa résolution, dont on lui fit sentir les terribles conséquences, lui ordonna de rester. On craignit sérieusement que sa raison ne s'altérât. Un second jour et une seconde nuit s'écoulèrent dans ces orageuses dispositions, sans qu'il voulût changer de vêtements ni prendre aucune nourriture.

De son côté, le roi Louis ne se sentait nullement

Digitized by Google

à l'aise, enfermé dans ce château de Péronne où l'un de ses prédécesseurs, Charles le Simple, était mort victime du comte de Vermandois. Craintif et superstitieux, tantôt il congédiait ses deux confidents intimes, Olivier le Daim et Tristan l'Hermite, puis il les rappelait tout à coup; tantôt il joignait les mains dévotement, implorant à grands cris Notre-Dame d'Embrun, Notre-Dame de Cléry, les conjurant de le tirer de ce péril, et leur promettant des offrandes, des pèlerinages et des processions; tantôt il s'accusait d'imprudence, et jurait de se venger des conseillers perfides qui lui avaient mis en tête ce voyage maudit; ou bien il s'en prenait aux Liégeois, qui ne pouvaient rester deux jours en repos, et l'avaient jeté, par leur empressement, dans un danger dont il ne lui serait pas facile de sortir, si toutefois il y échappait, car il se figurait aisément la colère du duc de Bourgogne. Il faisait secrètement distribuer de l'argent aux serviteurs de Charles, afin de se les rendre favorables. Ce qui l'inquiétait au dernier point, c'est qu'il ne recevait aucun message, et qu'ainsi il n'avait aucune occasion de parlementer, de s'expliquer ni de deviner ce qu'il avait à faire.

Les plus sombres suppositions lui roulaient dans l'esprit, et le souvenir de Charles le Simple se présentait plus saisissant que jamais à sa pensée, lorsqu'il vit entrer dans sa prison Charles le Hardi lui-même, tout frémissant de courroux et dans l'attitude de la menace. Le premier sentiment du roi fut la peur. « Mon frère, dit-il fort ému, ne suis-je pas *sûr* dans votre maison et votre pays? — Oui, Monsieur, répon-

Digitized by Google

dit le duc d'une voix âpre et saccadée; vous êtes si *sûr* que si je voyais un trait d'arbalète lancé contre vous, je me mettrais au-devant pour vous garantir. Mais ne voulez-vous point signer le traité que voici, préparé par vos commissaires et les miens? » Le roi pâlit. « Oui, dit-il après avoir lu, j'y consens, et je vous remercie de votre bon vouloir.— Et ne voulez-vous point venir avec moi à Liége, pour m'aider à punir la trahison que m'ont faite ces Liégeois à cause de vous? L'évêque est votre parent. — Oui, Pâques-Dieu, répliqua le roi, et je suis fort émerveillé de leur méchanceté. Mais commençons par jurer le traité, puis je partirai avec autant ou aussi peu de mes gens qu'il vous plaira. »

Charles exigea que le serment fût prêté sur la croix de Saint-Laud d'Angers, relique à laquelle le roi avait une dévotion singulière. Il croyait qu'on ne pouvait manquer aux promesses jurées sur ce bois vénérable sans mourir dans l'année.

Le traité fut signé : il avait pour base les traités d'Arras et de Conflans ; seulement, tout ce qui s'était élevé de difficultés sur leur explication se trouvait résolu au bénéfice de la Bourgogne. Par un traité à part, le duc s'engageait à employer ses bons offices auprès de Monsieur Charles de France pour qu'il se contentât de la Brie et de la Champagne comme apanage. On fit de grandes réjouissances dans la ville quand on sut que tout se terminait ainsi à l'amiable; car l'épouvante avait été au comble. « Pour cause de ce, eurent lieu processions générales, chant dans les églises du *Te Deum laudamus,* et autres belles louanges

Digitized by Google

à Dieu. Les feux furent faicts parmy les rues, et tables dressées donnant à boire à tous venans, et plusieurs aultres grans joyes (1). »

Dès le lendemain, les deux princes partirent pour Liége. Charles s'était engagé à rendre auparavant l'hommage féodal au roi; mais il n'en fit rien, et Louis ne réclama pas. Il se tenait assez heureux d'être hors de Péronne.

Le siége de Liége fut une honte pour Louis XI, malgré le courage et l'intelligence de la guerre qu'il y déploya. Il portait et avait fait prendre à ses gens la croix de Saint-André. Il ne craignait pas de répondre : *Vive Bourgogne !* aux assiégés qui criaient : *Vive France !* Tout lui était égal, pourvu qu'il réussît. Il n'avait pas conscience de la lâcheté politique, ou du moins il s'en souciait peu. « Quand orgueil chemine devant, avait-il coutume de dire, honte et dommage suivent de près. » Il avait tort en certains cas : abjurer l'orgueil, c'était accepter la honte, le pire de tous les dommages pour un cœur français.

La ville, qui n'avait plus ni fossés, ni remparts, et qui voyait contre elle le roi qu'elle avait cru servir, fut prise en quelques jours après une intrépide résistance. La vengeance du duc fut terrible : il fit massacrer impitoyablement tout ce qu'il trouva encore d'habitants; le pillage fut général; les églises mêmes furent profanées. Charles aurait voulu qu'il ne restât rien de Liége, pas même le nom.

Le lendemain de cette victoire, à laquelle il avait contribué bien à contre-cœur, le roi partit pour la

(1) Jean de Troyes.

Digitized by Google

France. Il avait fait tant d'éloges de la vaillance du duc, il l'avait flatté avec tant d'adresse, il lui avait montré tant de courtoisie et d'aménité, que celui-ci en fut charmé et radouci, et qu'il se trouva presque confus d'avoir traité son souverain avec tant de rigueur. Comme ils allaient se quitter, le roi lui dit : « Si d'aventure mon frère qui est en Bretagne ne se contentait pas du partage que je lui baille pour l'amour de vous, que voudriez-vous que je fisse? » Charles répondit étourdiment selon sa coutume : « S'il ne veut pas le prendre, mais que vous fassiez qu'il soit content, je m'en rapporte à vous deux. » Ces paroles ne devaient pas être perdues.

Le duc reconduisit le roi jusqu'à une demi-lieue de la ville : là ils se séparèrent les meilleurs amis du monde en apparence, mais au fond plus cruels ennemis que jamais.

III

Louis XI, qui n'était nullement pressé de se montrer au peuple de Paris, se rapprocha des marches de Bretagne, afin de conduire plus facilement les négociations avec son frère. Il ne voulait certes pas lui abandonner la Champagne et la Brie, qui touchaient aux États de Bourgogne. Son but était de l'isoler autant que possible de son puissant allié ; il lui offrait donc en échange le beau duché de Guienne, qui avait l'avantage de n'être en contact ni avec la Bourgogne, ni avec la Bretagne. De son côté, Charles, comprenant

Digitized by Google

très-bien le parti qu'il pourrait tirer du voisinage du frère du roi, et tenant à garder sous sa main ce faible et mobile jeune homme, lui recommandait instamment de s'en tenir à la Champagne. Le prince, placé entre la crainte d'irriter le roi et celle de ne pas épouser Mademoiselle Marie de Bourgogne, ne savait auquel entendre, ni à quoi se décider.

Les choses durèrent ainsi pendant plusieurs mois. Enfin, grâce à mille secrètes intrigues, Louis l'emporta, Charles de France accepta le duché de Guienne, le plus magnifique apanage que jamais prince eût obtenu. Au moment de conclure, il avait failli céder aux instances de la Bourgogne et s'enfuir en Angleterre; cependant on était parvenu à le retenir et à lui faire jurer sur la croix de Saint-Laud le respect et l'obéissance d'un traité dont Louis XI avait écrit lui-même les conditions. Entre autres choses, on y lisait :

« Je jure sur la vraie croix nommée de Saint-Laud, ici présente, que, tant que je vivrai, je ne traiterai, pourchasserai, ne ferai traiter ni pourchasser le mariage de moi et de la fille de mon beau-frère et cousin le duc de Bourgogne; et n'en tiendrai ni ne ferai tenir parole, ni pratique, et icelui mariage ne consentirai; ne la fiancerai pas, ne l'épouserai pas, ne contracterai mariage, ni promesse ni espérance avec elle ou touchant elle, que ce ne soit l'exprès et spécial congé de Monsieur le roi Louis mon frère, et de son bon gré et plaisir, sans qu'il y soit contraint par quelque contrainte que ce soit; et mondit seigneur le roi étant à son franc et libre arbitre, sans y être induit par doute ou peur de guerre, assemblée de gens d'armes, ré-

Digitized by Google

bellion de sujets, ou pour la grande autorité et puissance que ledit seigneur roi pourrait me voir, et la crainte qu'il pourrait concevoir qu'on voulût attenter à sa personne directement ou indirectement. Et pour obvier à toutes choses qui pourraient être cause de mettre différend entre mondit seigneur le roi et moi, à cause dudit mariage, je promets et jure que jamais je n'en presserai mondit seigneur le roi, ni ne lui en parlerai ou ferai parler, de quelque manière que ce soit, plus d'une fois; auquel cas, s'il me refusait, je promets et jure que je n'en aurai aucun mécontentement ou rancune à l'encontre de lui ou de ses serviteurs; et qu'après ce refus, je ne chercherai aucun moyen d'y parvenir, ni de me venger; et si mondit seigneur était contraint, par aucune des manières susdites, de donner son consentement, je jure par la vraie croix de Saint-Laud de me comporter ni plus ni moins que si je n'avais pas ledit consentement (1). »

C'était la première fois que le roi manifestait ses craintes au sujet du mariage de Mademoiselle Marie de Bourgogne, et qu'on voyait la fille de Charles le Téméraire mentionnée dans un pacte politique. Cette jeune princesse était, en effet, la plus riche héritière de toute l'Europe; son alliance devait naturellement exciter la convoitise de tous les princes, car celui qui obtiendrait sa main deviendrait par là même seigneur des puissants États qui devaient lui revenir un jour. Charles savait parfaitement quel profit tirer de cette brillante espérance, aussi en fit-il constamment un appât pour les souverains qu'il voulait attacher à lui.

(1) De Barante.

Digitized by Google

Il la promit à tout le monde, avec la ferme intention de ne l'accorder à personne; car il ne redoutait rien moins qu'un gendre, et disait quelquefois en riant: « Le jour où je marierai Marie, je me ferai cordelier de l'Observance. » Louis XI avait facilement deviné que la jeune duchesse serait pour son père un précieux moyen d'action. Lui qui avait juré la ruine de la féodalité, et surtout celle de cette puissante maison de Bourgogne, il trouvait dans sa belle parente un obstacle dangereux à l'accomplissement de ses desseins. Empêcher son mariage ou le diriger selon ses vues, devait être le but constant de ses efforts; il lui importait donc beaucoup d'éviter qu'elle épousât le duc de Guienne; car cette union aurait irrévocablement attaché le jeune prince au duc de Bourgogne, et Dieu sait ce qui aurait pu en avenir pour le roi!

Louis ne chercha point à dissimuler sa joie lorsque le serment fut prêté: si Charles y était fidèle, le mariage avec Mademoiselle de Bourgogne devenait impossible; s'il y manquait, la vertu de la croix de Saint-Laud ferait que sa mort suivrait de près son parjure. Ainsi, de toutes manières, le roi se voyait débarrassé d'un grave souci. Dans cette heureuse confiance, il voulut donner à sa réconciliation avec son frère tout l'éclat, toute la publicité possibles. L'entrevue eut lieu sur la rivière de Sèvres, limite des États du roi et de ceux du jeune duc; on y avait construit un pont de bateaux avec une loge en charpente séparée en deux parties par une grille de bois et de fer pour chacun des princes. Ils se firent de grandes protestations de tendresse. Monsieur de Guienne pria

Digitized by Google

son frère d'oublier le passé, de lui pardonner et de lui rendre sa bonne grâce. Il rejetait tout sur ses conseillers, témoignait un vif regret de les avoir crus, et protestait qu'à l'avenir il servirait le roi de tout son pouvoir. Le monarque feignit une grande émotion, et fit quelques remontrances et exhortations au jeune prince; puis ils se tendirent la main à travers les barreaux. Monsieur de Guienne voulut absolument passer de l'autre côté pour embrasser son frère. Les témoins de cette scène en avaient les larmes aux yeux. Le lendemain on détruisit la barrière; les deux princes passèrent une heure ensemble à se donner les témoignages de la plus tendre affection. « N'ayez aucune crainte de l'avenir, disait le roi; vous n'aurez jamais de mal ni de dommage de moi, ni à ma connaissance; bien au contraire, mon plaisir est que vous soyez obéi en tout comme moi, car vous savez que je n'ai point de fils et que vous êtes l'héritier naturel de mon royaume. — Je vous reconnais pour mon roi et mon seul seigneur, répondait son frère; je suis résolu à vous obéir en tout, à vous honorer, à vous respecter tous les jours de ma vie, à vous servir de corps et de biens, envers et contre tous, sans en excepter personne. » Le roi fit cadeau au prince d'une magnifique coupe d'or enrichie de pierreries, qui avait, croyait-on, la vertu d'empêcher l'action du poison. Il ajouta encore à son apanage, et enfin s'offrit à lui faire épouser Madame Jeanne de Castille, qui devait hériter des royaumes de Castille et de Léon. Les jours qui suivirent ne firent que resserrer les liens de leur bon accord.

Digitized by Google

Durant toute cette réconciliation, le duc de Bourgogne avait été retenu en Hollande par de grands projets dont nous parlerons plus tard. Lorsqu'il apprit que le duc de Normandie avait accepté la Guienne, il lui envoya des ambassadeurs pour le complimenter de la prise de possession de ses seigneuries et lui demander s'il en était satisfait, lui proposant, dans le cas contraire, de contraindre le roi à le mieux traiter. En même temps il lui envoyait son ordre de la Toison d'or, et, ce qui valait mieux que tout le reste, il lui faisait offrir sa fille en mariage, cette Marie de Bourgogne que le prince avait si longtemps espérée.

Charles de France, maintenant dévoué corps et âme au roi, n'eut rien de plus pressé que de montrer la lettre du duc aux conseillers restés près de lui; ce furent eux qui dictèrent sa réponse. « Ledit Monseigneur Charles estoit homme qui peu ou rien faisoit de luy, mais en toutes choses estoit manié et conduit par aultres, combien qu'il fust âgé de vingt-cinq ans et plus. » (Comines.) Il répondit donc au duc de Bourgogne qu'il le remerciait de sa bonne volonté pour lui, mais qu'il était pleinement satisfait, ayant demandé lui-même à son frère le duché de Guienne en échange des autres apanages qui lui avaient été proposés, et qu'il ne trouvait pas convenables. Il se sentait pour cette province de Guienne une affection singulière. Il refusait l'ordre de la Toison d'or, parce qu'il venait d'accepter celui de Saint-Michel, nouvellement créé par le roi, lequel interdisait d'en porter aucun autre. Quant à la dernière proposition, il remerciait simplement le duc du projet qu'il avait eu

Digitized by Google

de le marier avec sa fille, sans ajouter autre chose.

Marie de Bourgogne ne ressentit pas l'outrage : elle n'avait point été consultée, et son père ne jugea pas à propos de l'informer de ce qui venait de se passer. Pour lui, il dévora l'affront sans rien dire. Il est vrai qu'il eut une petite consolation : le duc François de Bretagne refusa à son tour l'ordre de Saint-Michel, que Louis lui faisait offrir. Tout allié qu'il était du roi en ce moment, il conservait de grandes méfiances, et puis il y avait parmi les premiers chevaliers des hommes qu'il ne trouvait pas d'assez haut lignage. « Je ne veux pas, disait-il, tirer au même collier que Gilbert de Chabannes, sire de Curson. » Le roi se déclara fort offensé de ce refus; il ne douta pas qu'il n'eût été fait à l'instigation du duc de Bourgogne. Ce dernier affecta de se montrer publiquement à Gand avec les insignes de l'ordre anglais de la Jarretière.

En ce temps-là même de grands événements s'accomplissaient en Angleterre : la guerre civile y avait éclaté, d'abord entre les partisans du roi Édouard et ceux de Warwick, ensuite entre les lancastriens et les yorkistes, auxquels Warwick s'était rallié. Les lancastriens vaincus, Warwick et le duc de Clarence, frère d'Édouard IV, révoltés contre la puissance royale, avaient été obligés de quitter l'Angleterre et de se réfugier en France. Ils avaient d'abord voulu se retirer à Calais, dont Warwick était gouverneur; mais, la garnison les ayant repoussés, ils résolurent de s'abriter dans le port de Harfleur, où bientôt ils furent rejoints par un grand nombre de mécontents que faisait Édouard. Dans le trajet, ils avaient été attaqués

Digitized by Google

par la marine du duc de Bourgogne. Lorsqu'ils se virent en force, ils usèrent de représailles et coururent sus aux navires flamands et hollandais. Plusieurs furent capturés, et leur cargaison vendue publiquement en Normandie. Le duc, n'obtenant point de réparation malgré ses plaintes, ordonna la saisie de toutes les marchandises des commerçants français qui trafiquaient dans ses États. Le roi s'empressa d'offrir au duc, non pas la restitution des vaisseaux, puisqu'ils avaient été brûlés, mais quelques satisfactions acceptables. En même temps, pour éviter une rupture ouverte, il lui envoya une ambassade chargée d'expliquer les griefs que le duc pouvait avoir contre le roi. Charles, irrité de l'hospitalité splendide que Louis XI accordait à Warwick, voulut éblouir les ambassadeurs de tout l'éclat de sa puissance, afin de leur prouver qu'il était en état de ne pas craindre leur maître. Il les reçut assis dans un fauteuil magnifique placé sur une estrade élevée de cinq marches recouvertes de velours noir, et surmontée d'un dais de drap d'or. Les chevaliers de la Toison d'or, les hauts barons de ses États, les prélats et toute sa chevalerie étaient rangés sur cette estrade. Jamais souverain n'avait déployé un appareil plus pompeux.

Les ambassadeurs, une fois introduits, s'agenouillèrent pour saluer le duc. Il leur répondit par une simple inclination de tête, et leur fit signe de se lever et de parler. Sa résolution était prise d'avance : il ne voulait écouter ni justifications ni propositions de la part du roi. « Ce qui avait été fait, disait-il, était irréparable. — Comment ! Monseigneur, répliqua le chef

Digitized by Google

de l'ambassade, nommé Gui Pot, bailli de Vermandois, on fait bien la paix après avoir perdu un royaume, et l'on ne pourrait, pour quelques griefs particuliers, trouver une satisfaction qui dépend de vous seul! Le roi hait la noise et la guerre; il vous offre paix, amitié et réparation; si vous ne voulez point entendre raison, et qu'il en advienne autrement, ce ne sera point de sa faute. » Ce langage hardi mit le duc en fureur. « Chez nous autres Portugais, s'écria-t-il, c'est la coutume que lorsque nos amis se font les amis de nos ennemis, nous les envoyions aux cent mille diables d'enfer! » Et il les congédia.

Les barons de Bourgogne, aussi bien que les ambassadeurs de France, restèrent confondus de tant de brutalité. On trouvait fort malséant qu'il se fût paré de l'origine portugaise qu'il tenait de sa mère, semblant ainsi vouloir renier son noble pays. Le duc était devenu si absolu, il avait pris un si haut vol, il était si rude et si hautain pour ses serviteurs, que beaucoup se dégoûtaient de vivre près d'un tel maître, et passaient à la cour de France, où le roi les attirait par des libéralités habilement répandues.

Peu de temps après cette ambassade, deux grands événements avaient eu lieu : Louis XI avait réconcilié Warwick avec Marguerite d'Anjou, et le Ciel avait accordé un Dauphin à la France.

L'alliance du *faiseur de rois* et de l'intrépide reine lancastrienne devait assurer le triomphe de la rose rouge. En effet, au bout de onze jours, Henri VI était rétabli sur son trône, et Édouard IV n'avait eu que le temps de s'embarquer pour la Hollande. Cette révolu-

Digitized by Google

tion, qui d'abord avait abasourdi le duc de Bourgogne par sa rapidité, ne lui fut pas au fond très-pénible. Non-seulement il était mécontent du peu de cas qu'Édouard avait fait de ses avis, mais il avait en réalité plus de sympathie pour les Lancastre que pour les York : il reconnut donc le roi Henri VI. La naissance du Dauphin servait merveilleusement ses vues; car elle renversait les espérances du duc de Guienne, et par conséquent rejetait ce jeune prince parmi les ennemis du roi.

Précisément à cette époque, « prit vouloir au roy de se venger du duc de Bourgogne, et luy sembla qu'il en estoit heure. » (Commines.) Il se disposa donc activement à la guerre, excité du reste par tous ses capitaines. Il fit convoquer à Tours une assemblée des notables, devant laquelle il exposa ses griefs contre le duc. Il l'accusait d'avoir violé en plusieurs articles le traité de Péronne, ce qui était vrai : de n'avoir pas rendu l'hommage féodal comme il s'y était engagé, et d'avoir publiquement témoigné des sentiments hostiles au roi et à la France.

Les notables déclarèrent tout d'une voix que par ces faits le roi était délié des promesses de Péronne. Il ne voulait pas autre chose : sa conscience lui semblait ainsi en repos. On décida que le duc serait cité à comparaître en personne devant le parlement de Paris. Déclaration lui en fut faite par un huissier, qui alla le trouver en la ville de Gand, et se présenta devant lui comme il allait ouïr la messe. Le duc en fut fort ébahi et mal content, et fit saisir l'huissier, qu'il retint en prison pendant plusieurs jours.

Digitized by Google

Le roi ne soupçonnait pas qu'en ce moment-là même une intrigue formidable était tramée contre lui, en faveur du duc de Bourgogne, par un homme auquel il avait accordé toute la confiance que son esprit cauteleux et rusé laissait à sa disposition. Le comte de Saint-Pol, à la fois connétable de France et grand vassal de Bourgogne, craignait depuis longtemps de voir se réaliser la menace que Charles lui avait faite un jour : à savoir, d'être brisé par le choc des deux puissances, s'il arrivait qu'elles vinssent à se heurter. Il cherchait le moyen de se rendre indépendant, et crut l'avoir trouvé dans le duc de Guienne, qu'il pensait s'attacher irrévocablement s'il parvenait à lui faire épouser Mademoiselle Marie de Bourgogne. Il réussit à lui inspirer un désir très-vif de ce mariage, qui fut proposé à Charles le Téméraire comme la base d'une nouvelle ligue du bien public.

Mais le duc, qui un an auparavant avait offert lui-même Mademoiselle Marie à Monsieur de Guienne, maintenant ne se souciait nullement de la lui donner, quoiqu'il sût, ou plutôt parce qu'il savait que cette alliance était le vœu de plusieurs seigneurs et conseillers de la cour de Bourgogne. Il répondit que sa fille était encore fort jeune; qu'il avait le temps d'attendre et qu'il attendrait. Ce n'était pas ce qu'il disait à tout le monde, puisque alors même il la proposait au marquis de Pont, fils du duc de Calabre, qu'il voulait entraîner dans son parti.

Le connétable, très-sûr qu'on ne ferait qu'affermir Charles dans son refus en faisant des instances, espéra le contraindre par la nécessité. Il pressa donc le roi

Digitized by Google

de déclarer la guerre, et prit lui-même le commandement des troupes. En peu de jours il eut enlevé Saint-Quentin, Roye et Amiens. Le duc, déconcerté, parce que son armée n'était pas réunie, se replia sur Arras. De là il écrivit au connétable, et, en lui rappelant leur ancienne amitié, il le pria de ne point pousser si âprement cette guerre. Saint-Pol répondit qu'il ne voyait qu'un moyen pour y mettre fin, c'était d'accorder Mademoiselle Marie au duc de Guienne, ce qui rallierait infailliblement une foule de seigneurs autour de lui. Pour la seconde fois le royaume et le duché allaient se lever en armes au nom de Marie de Bourgogne. La réponse du connétable expliquait un message que Charles venait de recevoir du duc de Guienne. Un inconnu lui avait remis en grand secret un morceau de cire renfermant un petit papier bien ployé, sur lequel étaient écrits ces mots : « Mettez-vous en peine de contenter vos sujets, et ne vous souciez, car vous trouverez des amis. » Un envoyé du duc de Bretagne lui fit mystérieusement de vive voix des recommandations dans le même sens, ajoutant que le roi s'était fait de nombreux partisans dans les plus grandes villes des États de Bourgogne.

Il était évident, pour le duc, que l'on voulait user de contrainte à son égard, et que c'était le connétable qui conduisait toute cette affaire. Il en conçut contre lui une haine violente. Ses gens d'armes arrivaient de toutes parts : le cœur lui revenait avec eux. Lorsqu'il se vit entouré de plus de trente mille chevaux, de quatre mille lances, d'un nombre prodigieux d'archers, arbalétriers, piquiers, pages et coutiliers, de

Digitized by Google

quatorze cents chariots conduits par cinq mille six cents charretiers et pionniers armés; lorsqu'il vit son grand parc d'artillerie qui venait de Lille, et qu'il eut avis de l'arrivée prochaine de l'arrière-ban des Pays-Bas et de la Bourgogne, il se résolut à prendre l'offensive. La ville de Picquigny fut soudainement attaquée, enlevée et brûlée sans qu'il en restât vestige. De là le duc se jeta sur Amiens. Mais Amiens était défendu par le connétable, le roi était à peu de distance, et des renforts arrivaient continuellement. Charles, au contraire, n'en recevait aucun; bien plus, il apprenait que le midi de la Bourgogne était envahi par les capitaines du roi. Le connétable persistait, les armes à la main, dans ses offres de service, moyennant le mariage du duc de Guienne avec Mademoiselle Marie. Pour rien au monde Charles n'eût fléchi devant un vassal rebelle; il aima mieux, dans cette extrémité, s'humilier devant le roi, son légitime seigneur. Il lui écrivit quelques lignes de regret et d'excuses de s'être laissé entraîner par autrui à lui *courir sus*. Le roi fut enchanté de cette démarche, qui avait dû coûter si cher à l'orgueil du redoutable prince. Il lui répondit avec politesse, et l'on signa une trêve provisoire de trois mois, au grand déplaisir du connétable, qui voyait ses projets renversés, et de tous les capitaines, qui ne respiraient que guerre et pillage.

La trêve fut employée des deux côtés à surveiller les affaires d'outre-Manche, qui pouvaient avoir une grande influence sur celles du continent. En outre, chacun des princes s'occupait secrètement de gagner à sa cause les alliés ou les partisans de son rival. C'est

Digitized by Google

ainsi que le duc détacha du roi le jeune Nicolas de Calabre, en lui promettant la main de Mademoiselle Marie.

Pour en revenir à l'Angleterre, le duc de Bourgogne n'avait pas voulu soutenir ouvertement Édouard d'York; mais il lui avait fourni de l'argent. Avec ce secours, le roi détrôné, aussi actif et entreprenant qu'il s'était montré indolent en d'autres circonstances, avait rassemblé une escadre de navires libres. Débarqué dans le Yorkshire, il s'était trouvé bientôt à la tête de forces considérables qui lui avaient permis de marcher sur Londres. La rose rouge et la rose blanche se rencontrèrent dans les plaines de Barnet. Clarence passa du côté de son frère; Warwick fut tué dans le combat, et le roi Édouard remonta sur son trône. Ce même jour, la reine et le prince de Galles débarquaient en Dorsetshire. L'héroïque Marguerite d'Anjou rallia les débris du parti lancastrien, et voulut tenter encore le sort des armes. Édouard écrasa son dernier espoir à Tewksbury. Le jeune prince de Galles fut égorgé par le duc de Glocester, plus tard Richard III. On jeta Marguerite dans la Tour de Londres; le malheureux Henri VI y fut mis à mort par la main ou par les ordres du meurtrier de son fils. C'en était fait de la maison de Lancastre; elle s'était éteinte sans retour.

Ces nouvelles produisirent en France l'effet qu'on en devait attendre. Les ennemis du roi reprirent confiance en voyant la ruine de ses alliés anglais. Le duc de Guienne ne garda plus aucun ménagement; il sollicita ouvertement la main de Marie de Bourgogne. Il voulait à toute force devenir puissant, et quel plus sûr

Digitized by Google

moyen d'y réussir que d'accomplir ce grand mariage? Charles le Téméraire recommença à flatter ses espérances, dont il se riait tout bas. L'évêque de Montauban fut envoyé à Rome pour demander au pape les dispenses que la parenté rendait nécessaires. L'affaire paraissait sérieuse : Louis XI ne savait plus comment s'y prendre pour empêcher une alliance qu'il redoutait si fort. S'il avait pu deviner que Charles de Bourgogne ne la voulait pas plus que lui, il aurait été tranquille; mais telle est la puissance de la crainte ou du désir, qu'elle change à nos yeux les dispositions les plus avérées : il croyait à la sincérité des paroles du duc. Il se voyait entouré de trahisons de tous côtés. N'osant se fier à personne, il s'adressait directement à son frère, et tâchait d'arriver par la persuasion à le détourner de ce projet. Quel péril n'encourait pas Monsieur de Guienne, s'il venait à manquer au serment juré sur la croix de Saint-Laud? Le roi aurait donc la douleur de pleurer ce frère aussitôt ce mariage accompli? Et puis, où était l'avantage pour Charles de France de s'assurer l'appui d'un vassal, si grand qu'il fût, alors qu'il avait l'amitié du roi son frère, lequel lui avait fait don du plus magnifique apanage qui eût jamais été octroyé à un fils de souverain? Cette maison de Bourgogne avait toujours montré une grande haine pour les rois de France, et leur avait été fort nuisible : c'était elle qui avait déshérité Charles VII de son royaume; elle n'avait de cœur que pour les Anglais. N'étaient-ce pas là des motifs suffisants pour que le roi repoussât l'alliance de son frère avec une telle famille? D'ailleurs, quel bien y trouverait-il? Le

Digitized by Google

duc de Bourgogne était jeune et nouvellement marié; il pouvait lui naître un fils. Que reviendrait-il alors à Monsieur de Guienne? Les filles de cette maison étaient généralement sujettes à de grandes maladies : celle-là était déjà d'une santé chancelante; elle ne tarderait peut-être pas à mourir.— Or Marie de Bourgogne était alors, comme elle fut toujours, rayonnante de fraîcheur et de force.

La perspective de son mariage avec Monsieur de Guienne n'alarmait pas seulement le roi; un autre prince en ressentait de mortelles angoisses, qu'il renfermait dans son cœur. C'était Nicolas de Calabre, qui venait d'abandonner ostensiblement Louis XI pour épouser Marie, et qui commençait à s'apercevoir que Charles le Hardi se jouait de ses serments.

Le duc de Guienne resta insensible aux remontrances de son frère. Les intrigues s'étaient renouées plus actives que jamais entre lui, le duc de Bretagne et le duc de Bourgogne. Il fit jurer à ses vassaux de le servir envers et contre tous, *même contre le roi*. La ligue des princes était réorganisée sans aucun mystère, et bien plus terrible que la première fois. Louis XI était dans une anxiété mortelle. Il redoublait ses moyens de défense, recourait à ses piéges ordinaires pour semer la discorde parmi ses ennemis, multipliait les vœux et les offrandes à toutes les chapelles de la Vierge ayant quelque renommée. Il ordonna de grandes processions dans toutes les églises du royaume, et voulut que dorénavant, lorsque sonnerait l'heure de midi, chacun fléchît un genou en terre en disant: *Ave, Maria*. Ce fut l'origine de l'*Angelus*. Il fit alliance

Digitized by Google

avec le roi d'Écosse, à qui il offrit le duché de Bretagne pour prix des services qu'il lui rendrait. Le duc François, furieux de ce marché, et inquiet du renfort qu'il promettait à Louis XI, voulut absolument que le duc de Bourgogne demandât des troupes à son beau-frère et allié le roi d'Angleterre. Édouard d'York ne refusa pas; mais il mit une condition: Marie de Bourgogne. Édouard ne voulait pas qu'elle épousât le duc de Guienne; il aurait plutôt servi le roi de France, qu'il détestait de tout son cœur, que de favoriser un pareil mariage. Il pouvait fort bien arriver que le Dauphin mourût, et que le royaume revînt au frère du roi; en ce cas, la couronne de France et celle de Bourgogne, réunies sur une seule tête, seraient trop redoutables pour l'Angleterre. D'ailleurs Édouard élevait quelques prétentions à la main de Mademoiselle Marie pour son beau-frère, lord Rivers, et le duc de Bourgogne avait laissé à entendre que la chose ne serait pas impossible.

Charles n'aurait certes pas mieux demandé que de s'engager à refuser sa fille; mais il ne pouvait le faire publiquement: c'eût été rompre la ligue des princes. Du reste, il ne paraissait pas s'inquiéter le moins du monde de la situation des affaires. Il s'occupait surtout de former de belles compagnies d'ordonnance pour agir quand il en serait temps; mais il ne se hâtait pas. Son orgueil se complaisait à recevoir, au milieu de magnificences inouïes, les nombreux ambassadeurs qui venaient implorer son alliance. Un jour que le sire d'Urfé devisait avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre, au nom du duc de Bretagne, Charles appela

Digitized by Google

tout à coup son confident Commines, et lui dit en riant : « Voici le seigneur d'Urfé qui me presse d'augmenter mon armée tant que je pourrai, et me dit que nous ferons le grand bien du royaume. Vous semble-t-il que, si j'y entre avec la compagnie que j'y mènerai, j'y fasse guère de bien? — Non, Monseigneur, assurément, répondit Commines. — Ah! continua Charles, j'aime beaucoup plus le bien du royaume qu'on ne pense; car, au lieu d'un roi qu'il y a, j'en voudrais six! »

Louis XI voyait le danger s'accroître tous les jours; les princes restaient fidèles à leur alliance, et ne voulaient entendre à aucune de ses paroles, auxquelles ils ne croyaient plus. Il entra en négociations avec le duc de Bourgogne, qui était l'âme de la ligue. Il offrait de lui restituer Amiens, Saint-Quentin et tout ce qui avait été conquis en Picardie, et de lui abandonner les comtés de Nevers et de Saint-Pol, qu'il convoitait depuis longtemps, et qu'il n'avait jamais pu obtenir même lorsqu'il tenait le roi captif à Péronne. En retour, Louis exigeait que Charles abandonnât les ducs de Bretagne et de Guienne, et comme le mariage de Marie de Bourgogne était la question capitale, il proposait pour la princesse un époux de son choix; il demandait qu'elle fût fiancée à son propre fils, le petit Dauphin, qui n'avait pas deux ans! Ces avances furent assez bien accueillies, et devinrent même la base d'un projet de traité qui fut signé au Crotoy, le 3 octobre 1461. Comme il n'y avait de bonne foi ni d'une part ni de l'autre, et que chacun comptait bien se dédire dès qu'il aurait obtenu ce qu'il

Digitized by Google

désirait, le roi ne voulut pas évacuer les villes picardes avant de tenir le pacte d'alliance, et le duc refusa de remettre le pacte avant d'avoir reçu les villes. Six mois s'écoulèrent dans ces tergiversations. Enfin Charles prit son parti. Il remit les lettres de paix signées de son sceau à son échanson Simon de Quincey, qui devait recevoir le serment du roi. Louis différa de quelques jours la réception de l'ambassadeur; puis, sans donner aucun motif, il le congédia avant d'avoir rien conclu. « Quand le gibier est pris, dit-il, il n'y a plus de serment à garder. »

Cette étrange conduite fut bientôt expliquée. Le roi venait d'apprendre une nouvelle attendue avec impatience et qui le comblait de joie : son frère, Monsieur de Guienne, était mort à Bordeaux, à la suite d'une maladie de langueur dont il était atteint depuis plusieurs mois. Les progrès de cette maladie avaient été suivis avec tant d'intérêt, les conséquences en avaient été si bien prévues, toutes les mesures avaient été prises à l'avance avec un si merveilleux à-propos, qu'il courut d'étranges bruits sur cette mort, arrivée d'une façon si opportune. Durant sa longue maladie, et malgré les horribles souffrances qui l'avaient torturé, le duc de Guienne n'avait témoigné de soupçon contre personne; mais il resta avéré dans l'esprit du peuple que le roi avait fait mourir son frère *par gentille industrie,* ainsi qu'il lui arriva souvent d'agir.

Marie de Bourgogne n'avait rien su des négociations, des intrigues, des crimes auxquels son nom venait d'être mêlé. Elle pria de toute la ferveur de son innocence pour l'âme du prince qui avait sollicité

Digitized by Google

l'honneur d'être son époux, mais elle ne lui accorda pas un regret; ce qu'elle savait, en effet, n'avait pas été de nature à lui inspirer le désir de devenir duchesse de Guienne.

La mort de Charles de France fut une cruelle déception pour le duc de Bourgogne; il croyait avoir joué au fin avec le roi, et s'apprêtait à le rendre victime d'une tromperie habilement calculée. En fait de dissimulation ils se valaient; seulement Charles le Téméraire est resté plus célèbre par son emportement, et la mauvaise foi de Louis XI a laissé dans l'ombre celle de son fougueux adversaire. On oublie les grandes réformes opérées par le monarque, pour n'envisager que les turpitudes de l'homme : ce n'est pas là de la justice historique. Le duc comptait, lorsqu'il serait en possession des villes picardes, réclamer hautement l'exécution des traités de Conflans et de Péronne, sans se mettre en peine des nouveaux engagements qu'il venait de prendre. Tout semblait favoriser ce projet perfide : il avait à sa disposition une magnifique armée; tous les princes le reconnaissaient pour chef de la ligue qui devait accabler le roi; Louis XI venait de voir sa fille aînée, Madame Anne de France, qu'il avait offerte au duc de Calabre, dédaignée pour Mademoiselle Marie de Bourgogne; le roi d'Angleterre promettait de puissants secours; il y avait tout lieu de croire que la rivalité des deux princes allait se terminer par la ruine du royaume, lorsque la mort de Monsieur de Guienne, que le duc de Bourgogne ne savait pas même malade, vint ébranler dans leur base tous ses projets.

Digitized by Google

La rage de Charles fut inexprimable. Dans son besoin de vengeance il ne put pas attendre l'expiration de la trêve. Il franchit impétueusement la Somme, et pénétra en Picardie, jurant de tout saccager, et de ne pas laisser pierre sur pierre dans le royaume.

Nesle fut la première ville que sa colère écrasa. On raconte qu'au plus fort du carnage il entra à cheval dans l'église, où le sang coulait à un demi-pied de hauteur, et qu'il s'écria avec une joie féroce, tout en faisant le signe de la croix : « Je vois moult belles choses! et j'ai moult bons bouchers! » A partir de ce moment, on l'appela Charles *le Terrible*.

De Nesle il se porta sur Roye : il n'eut pas la peine de combattre. La ville, effrayée du sort de Nesle, se rendit sans condition dès qu'elle aperçut les bannières bourguignonnes. Animé par ces premiers succès, Charles fit répandre en tous lieux des manifestes contre le roi, qu'il accusait d'avoir enfreint ses serments et d'avoir fait empoisonner le duc de Guienne. Mais les gens des villes et des campagnes restaient indifférents à la haine que le duc tâchait d'exciter contre le monarque. Ce n'était pas qu'ils aimassent Louis XI, loin de là; seulement ils détestaient encore plus Charles le Téméraire. L'ancienne popularité de la maison de Bourgogne était complétement oubliée; chacun commençait à s'occuper de soi, sans se mettre en souci de l'honneur des princes.

Le plan de campagne de Charles était d'envahir la Normandie, d'y prendre position et de s'y réunir au duc de Bretagne. Il arriva devant Beauvais, qu'il n'avait pas d'abord dessein d'assiéger; mais la ville, qui

Digitized by Google

n'en savait rien, avait pris la résolution de se défendre avec opiniâtreté, et ses prétentions à la résistance lui attirèrent l'attention du duc. Quoiqu'elle n'eût aucune garnison, il y fut décidé qu'on ne se livrerait pas à la cruauté bourguignonne. On refusa même de parlementer. L'avant-garde, commandée par Philippe de Crèvecœur, sire d'Esquerdes, s'était emparée des faubourgs avant que le gros de l'armée fût en vue de Beauvais. Les gens du duc avaient auguré de là qu'il leur serait facile de prendre cette place dépourvue de ressources. Ils avaient compté sans l'héroïsme du désespoir. Comme par enchantement, armes et combattants surgirent tout à coup dans l'enceinte de Beauvais. Les femmes se mirent à l'œuvre. On les voyait sur les remparts apporter des pierres pour charger les coulevrines, des traits pour les arquebusiers; verser de l'eau chaude, de la graisse fondue et de l'huile bouillante sur les assiégeants, sans se laisser intimider par les archers de Bourgogne, lesquels tombaient en si grand nombre, que la muraille en était couverte. Une jeune fille, Jeanne Laîné, se distingua entre toutes les autres. Un Bourguignon allait planter son étendard sur les créneaux; elle s'élança, saisit sa bannière, la mit en pièces, et le rejeta lui-même dans le fossé. Cette héroïque action lui valut le surnom de *Hachette,* à cause d'une petite hache qu'elle tenait à la main en cet instant. Le duc fut indigné de voir ses hommes d'armes tenus en échec par une résistance féminine : avec son irréflexion et son impétuosité accoutumées, il voulut forcer une des portes, sans s'occuper de faire garder les routes par où les renforts

Digitized by Google

pourraient arriver. Mal lui en prit; car toutes les villes voisines se hâtèrent d'envoyer du secours. Il en vint de Paris, il en vint du Poitou. Bientôt Beauvais regorgea de guerriers : on n'y voyait que visages épanouis, on n'y entendait que chants d'allégresse. Ce n'était plus maintenant un simple assaut à donner; c'était un siége en règle qu'il fallait faire. Durant toute une semaine, les Bourguignons battirent la muraille pour y pratiquer une brèche : et lorsqu'ils eurent fait une ouverture suffisante pour livrer passage, aucun capitaine ne trouva raisonnable de s'y exposer, tant la garnison était nombreuse. Charles fut seul de son avis; mais cet avis valait mieux, à son sens, que tous les conseils des prud'hommes. Comme toujours, sa volonté l'emporta sur la raison; l'attaque fut commandée pour le jour suivant. Il était devenu si rempli de son propre vouloir, dit un écrivain fort judicieux, qu'il lui semblait qu'en refusant de croire la vérité quand elle était contre son gré, il devait tourner les choses à sa fantaisie. Le lendemain l'assaut commença; il fut repoussé. Le duc y perdit beaucoup de monde et des personnages de marque; il n'abandonna pas pour cela la partie. La France entière semblait entrer en mouvement pour secourir Beauvais; les obstacles ne faisaient qu'irriter la fureur de Charles. Non pas qu'il se souciât de cette ville, dont la possession n'avait pour lui qu'une très-médiocre importance; mais, semblable au sanglier, animal auquel on le comparait souvent, il ne voulait pas se détourner de sa route. Il passa encore sept à huit jours sous les murs de Beauvais sans pouvoir se résoudre à renoncer à son

Digitized by Google

entreprise. Il essaya de tous les moyens : il recourut à la ruse, à la perfidie; ni sots ni traîtres ne se trouvèrent parmi les défenseurs de la ville. Enfin, après vingt-quatre jours de siége, voyant que les vivres commençaient à lui manquer, il fit déloger son armée en bel ordre, par une profonde nuit qui voila du moins son humiliation. Il prit pour prétexte de sa retraite des messages du duc de Bretagne qui l'appelaient en Normandie, et qui ne lui permettaient pas *d'enclore plus longtemps cette ville de Beauvais, et de la réduire à merci, ce qui lui eût été facile par des moyens qu'il avait conçus.*

Aussitôt il se mit en devoir de saccager la Normandie, qu'il couvrit de ruines sur son passage. Les mêmes dévastations eurent lieu, par ordre du roi, dans les États de Bourgogne, qu'il fit envahir. Le duc de Calabre accompagnait partout Charles le Téméraire; celui-ci le traitait comme son gendre. Il l'envoya passer un mois à Mons auprès de Mademoiselle de Bourgogne. Pendant cette entrevue, le prince et la princesse apprirent à se connaître, et s'attachèrent sérieusément l'un à l'autre. Au moment de se séparer, ils échangèrent, par ordre du duc, les promesses suivantes :

« Puisque c'est le plaisir de mon très-redouté sei-
« gneur et père, moyennant les traités passés et scel-
« lés entre lui et vous, mon cousin, lesquels vous ac-
« complirez entièrement; puisque vous allez en per-
« sonne retourner vers lui, et demeurerez avec lui
« sans le quitter ni sortir de ses pays autrement que

Digitized by Google

« contre son gré et consentement; puisque, sous quel-
« que couleur et occasion que ce puisse être, vous ne
« prendrez jamais pour votre personne, vos sujets, vos
« pays et vos seigneuries ou celles qui pourraient vous
« advenir, aucune trêve, accord, paix ni abstinence de
« guerre, sans le congé et consentement exprès de
« mondit seigneur et père; puisque, sans nulle
« fraude ni tromperie, vous vous mettrez en guerre
« avec toute votre puissance, et le ferez et le conti-
« nuerez affectueusement pour lui; puisque vous lui
« serez vrai, bon, loyal et obéissant, et ne lui ferez
« dommage ou déplaisir, ni ne permettrez qu'ils lui
« soient faits; qu'au contraire, vous l'avertirez en
« toute diligence de tout ce qui pourrait lui être con-
« traire; mon cousin, je vous promets que, vous vi-
« vant, jamais n'aurai autre mari que vous, et pré-
« sentement je vous prends et promets de vous pren-
« dre, en tant que, selon le plaisir de Dieu, je le puis
« faire.

« A Mons, le 13 juin 1472.

« MARIE DE BOURGOGNE. »

« Ma cousine, je vous accorde les conditions et
« choses par vous touchées et ci-dessus écrites; et de
« ma part, avec plaisir et l'aide de Notre-Seigneur, je
« les accomplirai et entretiendrai entièrement et loya-
« lement. Comme je vous l'ai promis et promets en-
« core, vous vivante, je n'aurai jamais d'autre épouse
« ou femme; et présentement, je vous prends et pro-

Digitized by Google

« mets de vous prendre, en tant que, selon le plaisir « de Dieu, je le puis faire.

« NICOLAS. »

Le duc de Calabre, heureux au delà de toute expression, se prêta avec une ardeur nouvelle aux projets dévastateurs du duc de Bourgogne. Rien ne présageait la fin de cette guerre déplorable; car les haines s'envenimaient de jour en jour. Jusqu'à l'entrée de l'hiver, on n'entendit parmi le populaire que plaintes et lamentations; il semblait que la fin du monde fût proche. Enfin une trêve, devenue bien nécessaire aux deux partis, fut signée pour cinq mois, à partir du 3 novembre 1472. Depuis sa mésaventure de Beauvais, le duc avait pris en dégoût les affaires de France. Ses vues se tournaient d'un autre côté. Il avait ailleurs de grandes pensées.

IV

Trois ans auparavant, Charles de Bourgogne avait fait une acquisition dont il était loin alors de soupçonner l'importance, et qui devait influencer bien gravement ses destinées. L'archiduc Sigismond d'Autriche, incapable de protéger ses États contre les Suisses, irréconciliables ennemis de sa maison, lui avait engagé, moyennant une somme considérable, le landgraviat d'Alsace, le comté de Férette, le Brisgaw, le Sundgaw, et les quatre villes forestières de Waldshutt,

Digitized by Google

Straubingen, Lauffenburg et Rheinfelden. Charles avait par là mis le pied dans la Haute-Allemagne, lui déjà si puissant dans la basse. Cette acquisition ouvrait un champ très-vaste à son ambition dévorante; il comptait d'abord ériger la Bourgogne en royaume, selon les vues de Philippe le Bon; puis il ne voyait rien d'impossible à se faire couronner roi des Romains, et à saisir la couronne impériale après la mort du vieil empereur Frédéric d'Autriche : George Podiebrad, roi de Bohême, l'un des électeurs, lui avait déjà promis sa voix. Les difficultés n'arrêtaient jamais le duc; au contraire, ses désirs et ses espérances s'activaient au feu des obstacles. Son imagination enfantait sans cesse les projets les plus hardis, sans se mettre en peine des moyens de les exécuter. La moitié de l'Europe ne l'aurait su contenter, dit Commines. Une vie d'homme n'est pas assez longue pour tout ce qu'il rêvait.

Les ligues suisses étaient depuis longtemps déjà un objet de terreur pour la maison d'Autriche, à qui elles n'avaient jamais pardonné la tyrannie du prince Albert. Elles avaient secoué le joug de l'oppression sans abjurer leurs ressentiments bien légitimes. On s'était ri d'abord de la résistance de ces montagnards; on avait marché contre eux avec mépris : mais lorsqu'ils eurent battu les ducs d'Autriche à Morgarten, à Sempach et à Nœfels, qu'ils eurent remporté sur le Dauphin depuis Louis XI la fameuse victoire de Saint-Jacques, et que l'archiduc Sigismond, cousin de l'empereur d'Autriche, eut perdu contre eux les batailles de Mulhausen et de Waldshutt, leurs voisins commen-

Digitized by Google

cèrent à les compter parmi les puissances redoutables, et songèrent aux moyens de se préserver de leurs attaques. C'était le motif qui avait engagé les conseillers de l'archiduc Sigismond à mettre leurs seigneuries sous la dépendance du duc de Bourgogne. « C'est un « puissant prince, disaient-ils, plus que nul autre en « état de nous défendre. Les bords du Rhin vivront en « paix tant qu'il les gouvernera; et il est tellement « hautain, que, si les Suisses s'avisent de toucher à « un seul de ses paysans, il voudra conquérir tout le « pays plutôt que de laisser le moindre affront sans « vengeance. »

Le traité qui fut conclu à Saint-Omer, le 9 mai 1469, entre le duc de Bourgogne et l'archiduc d'Autriche, fut fort agréable à Louis XI. L'habile monarque se réjouissait de voir l'attention de Charles le Hardi se diriger vers l'Allemagne; il pensait que la France ne pourrait qu'y gagner. Et puis il connaissait les Suisses; il prévoyait les embarras qu'ils susciteraient à son orgueilleux rival. C'étaient des gens qu'il valait mieux avoir pour amis que pour ennemis; aussi, dès l'année suivante, il formait avec eux un pacte d'alliance où se trouvait cette prudente précaution : « Au cas où Mon- « seigneur le roi voudrait faire la guerre au duc de « Bourgogne, ou le duc de Bourgogne au roi, nous « et nos chers confédérés de la haute Allemagne, nous « ne devrons ni par nous ni par les nôtres porter, « prêter ni accorder secours, faveur ou conseil audit « duc de Bourgogne. Pareillement, si Monseigneur « de Bourgogne voulait faire la guerre contre nos « confédérés les seigneurs de la ligue, ou nous à lui,

Digitized by Google

« le roi ne devrait prêter, porter ni accorder secours,
« faveur ou conseil, au duc de Bourgogne. »

L'orgueil de Charles ne lui avait pas permis de prêter la moindre attention à un traité si gros d'orages.

L'Allemagne était donc devenue le but des rêves insensés de Charles le Téméraire. Depuis plusieurs années, il cherchait seulement à se mettre en sûreté du côté du roi, afin de pouvoir commencer sans crainte ses grandes entreprises. C'était fort utile; car Louis XI, aussi avisé que son adversaire était imprudent, loin de traverser ses desseins, les eût volontiers servis, afin d'accélérer sa perte.

Le premier usage que le duc fit de la trêve conclue avec le roi fut de s'assurer le duché de Gueldre. Une guerre impie divisait ce duché entre le vieux duc Arnould et son fils, le prince Adolphe, impatient de régner en souverain sur les seigneuries qui devaient lui revenir un jour. Charles de Bourgogne, indigné des odieux traitements dont le vieillard avait été victime, s'était hautement déclaré pour lui, après avoir soutenu d'abord les prétentions du fils. Le duc Arnould, en reconnaissance, signa, le 7 décembre 1472, un traité en vertu duquel il transmettait au duc de Bourgogne tous ses droits sur les duchés de Gueldre et de Zutphen, moyennant trois cent mille florins. Il mourut trois mois après, en déshéritant son fils, et reconnaissant Charles de Bourgogne pour son unique héritier. Afin de prévenir les réclamations du duc Adolphe, Charles fit convoquer son chapitre de la Toison d'or, dont le jeune prince était membre, pour que les chevaliers eussent à statuer sur ses droits. L'assem-

Digitized by Google

blée fut des plus solennelles : on y prouva que la vente des duchés de Gueldre et de Zutphen, ainsi que le testament du duc Arnould, était en bonne forme, et qu'ainsi le duc de Bourgogne pourrait en prendre possession quand bon lui semblerait. A l'égard du duc Adolphe, il fut décidé qu'il achèverait ses jours en prison, à cause de sa cruelle impiété envers son propre père. Fort de ces garanties, Charles s'avança dans le duché de Gueldre. Quelques villes seulement, Vanloo et Nimègue entre autres, lui firent résistance. Bientôt le pays tout entier se soumit sans nulle contestation, et la Gueldre vint s'ajouter aux vastes seigneuries de Bourgogne.

C'était le cas de faire d'actives démarches pour obtenir ce titre royal que Charles convoitait si ardemment. Il tenait sur toutes choses à être élu roi des Romains et vicaire impérial. Depuis longtemps il cherchait à se concilier la bonne volonté de la maison d'Autriche, en promettant qu'il envahirait le pays des ligues suisses, aussitôt que ses affaires de France lui en laisseraient le loisir. Mais, voulant frapper un grand coup, il joignit à cet engagement le puissant appât qu'il tenait en réserve pour les cas très-graves : il offrit la main de sa fille pour Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric.

Les avantages d'un mariage avec Mademoiselle de Bourgogne étaient faciles à saisir pour la famille impériale. L'immense succession des ducs de Bourgogne, assurée au jeune Maximilien dans le cas où Charles le Téméraire n'aurait point d'enfant mâle, lui permettrait de triompher aisément des difficultés qui surgis-

Digitized by Google

saient à l'élection de chaque nouvel empereur, et assurait à sa postérité la dignité souveraine que tant de prétendants se disputaient avec fureur.

Préalablement, Charles posait sur son front la couronne de Charlemagne, qui fascinait ses regards au point de l'entraîner, sans qu'il s'en aperçût, dans les plus périlleux hasards. Il était bien quelque peu gêné de la promesse qu'il avait fait signer par Mademoiselle de Bourgogne au duc de Calabre ; mais, comme les hommes de bonne foi sont faciles à tromper, Nicolas se laissa persuader de rendre l'engagement écrit, de se fier à la parole de Charles. Ce dernier l'assura que cette mesure n'avait pour but que de tromper les Autrichiens, et de rendre plus facile l'exécution du mariage convenu, en prévenant les entraves que le vieil empereur pourrait y apporter. La promesse fut donc déclarée nulle.

Peu de temps après, Nicolas d'Anjou, duc de Calabre et de Lorraine, mourut subitement à Nancy, à l'âge de vingt-cinq ans. Cette mort fut-elle naturelle? ou bien les ennemis du roi de France eurent-ils raison de la lui imputer? Il est plus sage de s'abstenir de suppositions malveillantes : la mémoire de Louis XI est assez lourde d'accusations bien méritées pour qu'on repousse celles qui ne reposent pas sur des preuves certaines. A la vérité, il ne témoigna aucun regret de la perte d'un prince qui était devenu son ennemi après avoir été son allié. Charles le Téméraire ne s'en affligea pas davantage, parce que cet événement le délivrait d'une gêne réelle et d'une sorte de remords. La maison d'Autriche se réjouit tout haut de garder le

Digitized by Google

champ libre. Bien des intérêts différents se trouvèrent ménagés par la mort du prince; et pourtant le duc de Calabre fut amèrement et religieusement pleuré. Sa fiancée, Marie de Bourgogne, avait conçu pour lui une profonde estime et une affection solide; elle commençait à ressentir de vagues, d'indéfinissables craintes, que la fougue et l'emportement de son père ne rendaient que trop bien fondées. Sans comprendre au juste pourquoi, elle devinait le besoin d'un protecteur pour des jours difficiles dont elle avait une sorte d'instinct. Ce protecteur, elle l'avait trouvé dans le duc de Calabre. Le beau caractère du jeune prince était bien de nature à inspirer la confiance que Marie lui accordait. Elle s'était accoutumée à le considérer comme l'appui que le Ciel destinait à sa vie; cette mort l'atteignit au cœur. Et puis, quelle étrange fatalité s'attachait à ceux qui souhaitaient de l'avoir pour épouse! Dans la même année, deux nobles seigneurs avaient payé de leurs jours ce séduisant espoir. Dieu l'avait-il donc marquée d'un sceau réprobateur? Devait-elle permettre que d'autres destinées vinssent se briser contre sa fortune? ou n'aurait-elle pas plutôt mille fois raison d'aller ensevelir au fond de quelque cloître une si fatale grandeur? Mais une voix pleine d'autorité et de tendresse, celle de sa seconde mère, de Madame Marguerite d'York, lui rappelait avec douceur qu'une fille du sang des rois ne doit point s'abandonner aux découragements vulgaires. Elle lui disait que la grande maison de Bourgogne appuyait sur elle son unique espérance; que les décrets de Dieu sont impénétrables, et que souvent il fait naître du mal même

Digitized by Google

notre plus grand bien. La jeune fille ouvrait son âme candide à ces paroles consolatrices, et ses larmes coulaient avec moins d'amertume sur le sein de la noble amie qui lui restait.

Nicolas de Calabre était le dernier descendant du roi René. Sa tante, Yolande d'Anjou, et son neveu, René de Vaudemont, réclamaient son héritage.

Mais Charles le Téméraire avait imaginé qu'avec l'appui de l'Empereur il lui serait facile de s'emparer de la Lorraine. Cette province servait précisément de lien entre les deux moitiés de ses États; il lui semblait indispensable de réunir par ce moyen les Pays-Bas aux deux Bourgognes. Louis XI, qui s'en doutait bien, avait pris ses mesures en conséquence. Il avait fait cerner la Lorraine de troupes prêtes à la défendre si le duc venait l'attaquer. Charles débuta par un acte inique : par ses ordres, le jeune René de Vaudemont fut traîtreusement saisi et retenu prisonnier. Le roi s'empressa, en apprenant cette nouvelle, de faire arrêter un neveu de l'Empereur qui faisait ses études dans les écoles de Paris. Une fois l'héritier légitime hors d'état de l'embarrasser, le duc fit demander aux habitants de Metz de lui livrer l'entrée de leur ville, qu'il avait choisie pour une entrevue avec l'Empereur. Metz, ville impériale et libre, objet d'envie pour ses voisins par ses richesses et ses priviléges, avait l'habitude de la méfiance. Elle craignit, non sans raison, qu'une fois entrées dans ses murs les troupes bourguignonnes n'en sortissent plus. Quelques instances que fît le duc, quelques menaces qu'il employât, la fière cité ne voulut consentir à recevoir que Charles et les serviteurs

Digitized by Google

de sa maison. En revanche, elle lui envoya de riches présents pour la réception magnifique qu'il voulait faire à l'Empereur.

Au refus de Metz, Trèves fut désignée pour les conférences. Le duc y fit faire des préparatifs immenses de vivres et de provisions pour défrayer la multitude de seigneurs et de gens d'armes qu'il attendait. Il y étala toutes les splendeurs de sa cour, au grand ébahissement des Allemands, qui n'avaient jamais rien vu de semblable. Sa chapelle surtout les éblouissait. Émerveillés de tant de richesses, ils traitaient le duc comme ils eussent fait l'Empereur lui-même, ce qui le flattait à l'excès.

L'Empereur arriva à Trèves le 30 septembre 1473.

« Le duc était à Luxembourg. Dès qu'il sut l'arrivée de l'Empereur, il se mit en route pour le venir trouver. L'Empereur sortit de la ville afin d'y faire son entrée solennelle avec le duc de Bourgogne. Il était entouré d'une suite nombreuse de princes d'Allemagne. Près de lui, on voyait son fils, le jeune duc Maximilien; Adolphe de Nassau, archevêque de Mayence; Georges de Bade, évêque de Metz; Louis et Albert, ducs de Bavière; Charles, margrave de Bade; Éverard, comte de Wurtemberg; le comte de Vernembourg, le comte Catzenellebohen, seigneur de Darmstadt, puissant sur les bords du Rhin. Mais, parmi ceux qui l'entouraient, le plus remarqué, peut-être, était un frère de Mahomet, empereur des Turcs, qui avait été fait prisonnier par les chrétiens. Le pape Calixte III l'avait converti à la foi catholique, et baptisé

Digitized by Google

sous son nom, de sorte qu'on le nommait le prince Calixte Othoman.

« La suite du duc de Bourgogne était bien plus nombreuse et brillante. Devant lui marchait une troupe de hérauts d'armes, chacun vêtu des armoiries d'une de ses seigneuries. Près de sa personne étaient Louis de Bourbon, évêque de Liége; David, évêque d'Utrecht; Jean, duc de Clèves; Louis de Château-Guyon, de la maison d'Orange; le comte de Nassau, le comte de Marle, fils du connétable; Antoine de la Roche; Guy, sire d'Imbercourt, et beaucoup d'autres. La moitié de son armée lui servait d'escorte, et occupait tous les villages dans un espace de plus de deux lieues à droite et à gauche.

« Le duc était entièrement armé, mais par-dessus ses armes il portait un manteau chargé d'or et de diamants pour plus de deux cent mille ducats. L'Empereur était vêtu d'une robe longue de drap d'or, aux manches ouvertes, et brodée de perles. Son fils avait une robe de pourpre brodée d'argent. Lorsque les deux princes se rencontrèrent, le duc de Bourgogne descendit de cheval, salua l'Empereur en mettant un genou en terre. L'Empereur était descendu de même; il releva aussitôt le duc, et l'embrassa. Ils remontèrent à cheval, et cheminèrent ensemble vers la ville. Jean de Bade, archevêque de Trèves, et son frère le margrave Christophe, étaient venus hors des portes recevoir les princes. Leur cortége était aussi magnifique. Six cents hommes d'armes, tous vêtus de rouge, se joignirent à l'escorte du duc de Bourgogne et de l'Empereur. On admirait surtout cent jeunes hommes de

Digitized by Google

la plus belle figure, parés avec autant de soin que des femmes, et dont les cheveux blonds et frisés flottaient sur les épaules; ils ouvraient la marche.

« Une multitude immense venue de tous les pays voisins se pressait pour regarder une si belle cérémonie. Jamais on n'avait vu un tel étalage de richesse et de luxe. Les gens de la suite de l'Empereur avaient fait tous leurs efforts pour n'être point vaincus en magnificence par les Bourguignons. Aussi les vieux Allemands disaient-ils que cette vaine imitation d'un luxe étranger ne pouvait être que funeste à la vraie et solide gloire de la patrie germanique. Malgré toutes leurs dépenses, ils étaient loin d'égaler la splendeur des seigneurs de Bourgogne, et il en résultait, non alliance et amitié, mais pure jalousie. Quant aux hommes sages, et qui jugeaient à leur valeur toutes les pompes et les vanités des princes, ils gémissaient de tant de dépenses, lorsque les peuples étaient chaque jour accablés des plus lourds impôts. « Pour que quel-« ques-uns soient vêtus si richement, il faut avoir fait « bien des pauvres, » disaient-ils.

« L'Empereur et le duc traversèrent la ville de Trèves, chevauchant l'un près de l'autre, et montrant à la multitude toute l'apparence d'une amicale familiarité. Lorsqu'ils eurent fait leurs prières à la cathédrale, il s'éleva entre eux un combat de courtoisie, chacun voulant reconduire l'autre jusqu'à son logis. Enfin ils se quittèrent. L'Empereur logeait à l'archevêché, le duc hors de la ville, au couvent de Saint-Maximin.

« Après une première visite rendue à l'Empereur, qui le reconduisit jusque dans la cour, le duc en fit

Digitized by Google

encore une seconde, et cette fois l'Empereur le ramena jusqu'à Saint-Maximin. Là on commença à traiter des grandes affaires. L'archevêque de Mayence fit d'abord en latin un long discours au nom de l'Empereur, où, tout en accordant au duc les plus grandes louanges, il s'affligea de ce que les guerres perpétuelles qu'il soutenait contre le roi de France troublaient le repos de la chrétienté et empêchaient les princes de s'unir contre le Turc, dont les conquêtes étaient si menaçantes depuis quelques années.

« Le duc demanda que la réponse qui allait être faite en son nom fût solennelle et entendue par l'assistance la plus nombreuse qu'on pourrait rassembler. Pour lors on passa dans le vaste réfectoire de l'abbaye, que le duc avait fait orner de ses plus belles tapisseries, qui représentaient les exploits d'Alexandre. Un trône avait été dressé pour l'Empereur sur une haute estrade; il fit quelque difficulté de s'y asseoir. Son fils et les princes de l'Empire prirent place auprès de lui à sa droite; le duc et tous les seigneurs bourguignons se placèrent à gauche. Ensuite messire Guillaume Hugonnet, son chancelier, vêtu d'une simarre violette et d'hermine comme le chancelier de France, prit la parole, et répondit en latin au discours de l'archevêque de Mayence. Il rappela toute l'histoire des différends de la Bourgogne et de la France, l'ingratitude du roi, ses promesses violées, l'empoisonnement du duc de Guienne, et n'oublia aucune imputation odieuse contre lui, protestant que, sans ses mauvais desseins et entreprises contre le duc, ce prince aurait eu plus d'empressement que nul autre à venger la chrétienté des

Digitized by Google

cruelles et récentes victoires des infidèles. Après cette conférence, qui paraissait plutôt une cérémonie vaine qu'un pourparler sincère et sérieux, le duc reconduisit respectueusement l'Empereur (1). »

Au reste, tout cela n'était que pour le public; les véritables motifs de l'entrevue se traitaient, avec beaucoup moins d'appareil et beaucoup plus d'intérêt, dans des entretiens particuliers. Les prétentions étaient grandes de part et d'autre : le duc exigeait que le titre de roi et l'office de vicaire général de l'Empire lui fussent immédiatement accordés; l'Empereur ne voulait qu'une chose : le mariage de son fils Maximilien avec Mademoiselle Marie de Bourgogne.

Rien ne paraissait s'opposer à cette union. Le duc en parlait comme d'une chose certaine, mais il ne se pressait nullement de la conclure, quelques instances qu'on lui fît à ce sujet. Le titre de roi lui paraissait acheté bien cher au prix de la main de sa fille; il espérait l'obtenir sans être obligé de se soumettre à cette dure nécessité. Par un sentiment de convenance que la mort récente du duc de Calabre expliquait assez, il avait consenti à ce que Marie n'assistât point à l'entrevue. Il eût été choquant, en effet, que la jeune fille fût présente aux débats qui traitaient de son mariage, tandis qu'elle portait le deuil de Nicolas de Calabre. L'Empereur et Maximilien surtout en furent contrariés. Charles, qui s'en aperçut, autorisa le jeune duc à écrire à Mademoiselle Marie. Il ordonna à sa fille de répondre au prince de manière à flatter ses espé-

(1) M. de Barante.

Digitized by Google

rances, et même il lui enjoignit d'envoyer, en gage de promesse, un anneau orné d'un magnifique diamant. On savait la valeur des promesses du duc de Bourgogne; néanmoins celle-là fut précieusement conservée pour servir en temps et lieu.

Le roi de France ne négligeait rien pour exciter et entretenir la méfiance de l'Empereur. Il tâchait de piquer sa jalousie, éveillée déjà par le contraste des deux cours. Il lui faisait représenter l'inconvénient de favoriser l'ambition et l'orgueil d'un prince insatiable, qui mettrait l'Allemagne en feu pour s'en rendre maître, et n'attendrait pas la mort de Frédéric pour jeter la pourpre impériale sur ses propres épaules. L'Empereur accueillait favorablement ces insinuations adroites. Les Allemands d'ailleurs ne vivaient pas en très-bonne intelligence avec les Bourguignons. Cependant on continuait les négociations, ainsi que les tournois, les festins, les fêtes de toutes sortes. Les préparatifs se multipliaient pour ce couronnement que le duc avait tant rêvé, et auquel il touchait enfin. Charles avait reçu de l'Empereur l'investiture du duché de Gueldre; il lui avait fait hommage de toutes ses seigneuries relevant de l'Empire. Tous les joyaux de la cour de Bourgogne resplendissaient dans l'église Notre-Dame de Trèves, disposée pour la cérémonie. La couronne, le sceptre, la bannière et les habits royaux étaient tout prêts. On voyait dressé le trône de l'Empereur, et un peu au-dessous, celui du nouveau roi. Rien ne manquait plus pour la solennité, lorsque, le matin de ce jour si impatiemment attendu, le duc apprit que la veille au soir l'Empereur s'était embar-

Digitized by Google

qué furtivement sur la Moselle pour se rendre à Cologne, le quittant ainsi sans prendre congé de lui, et se jouant de ses espérances et de ses pompeux apprêts.

La colère de Charles n'eut d'égale que sa surprise. Il refusait d'en croire son propre témoignage, lorsqu'il vit l'archevêché désert, et qu'il ne trouva plus un seul Autrichien dans la ville. Cet événement ne changea en rien ses vues sur l'Allemagne; seulement il résolut de s'en emparer par la force, au lieu de l'obtenir par suffrage. Dans ce but, il fit alliance avec le duc René de Vaudemont, qu'il avait remis en liberté pendant les conférences moyennant que les troupes bourguignonnes auraient libre passage à travers la Lorraine; puis il prorogea sa trêve avec le roi, ce qui n'empêcha nullement les deux rivaux d'intriguer l'un contre l'autre, soit dans leurs États, soit à l'étranger.

Louis XI voyait avec une joie extrême le duc de Bourgogne s'attirer chaque jour de nouveaux embarras et de nouveaux ennemis. « Il semblait que Charles, par une conséquence logique de sa rupture avec l'Empereur, dût se rattacher les adversaires de la maison d'Autriche, les villes libres de la haute Allemagne, et surtout ces valeureux Suisses dont un guerrier tel que lui était fait pour apprécier l'alliance. Ce fut tout le contraire. Charles avait confié le gouvernement des cantons d'Alsace et de Souabe, que lui avait engagés Sigismond d'Autriche, à un *landvogt*, ou bailli, nommé Pierre de Hagenbach, confident et instrument de ses projets sur l'Allemagne. Hagenbach s'y prit de façon à rendre la domination bourguignonne un objet d'hor-

Digitized by Google

reur pour toutes les populations du Rhin. Cet homme était le type du tyran féodal dans toute sa brutalité; le meurtre était son plus doux passe-temps. Foulant aux pieds le droit des gens autant que l'humanité, il étendit ses exactions et ses violences sur les citoyens des villes libres, et sur les sujets des prélats et des barons de l'Empire, aussi bien que sur les malheureux habitants des domaines engagés. Il n'avait pas même l'esprit de caste, et traitait la noblesse avec autant d'insolence que les bourgeois et les paysans. Les Suisses commencèrent à s'émouvoir de ses entreprises contre leurs alliés des communes d'Alsace; il se railla de leur colère, et dit qu'il *écorcherait l'ours de Berne pour s'en faire une fourrure.* Les Bourguignons apprirent bientôt à leurs dépens que l'ours savait défendre sa peau (1). »

Une grande partie des pays occupés par les ligues suisses avait été autrefois comprise dans l'ancien royaume de Bourgogne, que Charles projetait de rétablir. L'alarme était donc grande parmi les paysans, qui craignaient de se voir soumis au plus absolu et au plus violent de tous les princes. Ces terreurs redoublèrent lorsqu'ils virent le duc traverser la Lorraine et se diriger vers l'Alsace en compagnie du terrible Pierre de Hagenbach, à la tête de huit mille hommes. Charles, cependant, n'avait, pour le moment du moins, que des intentions pacifiques: il se rendait à Dijon, car il n'avait point encore visité les deux Bourgognes depuis la mort de son père, et il lui tardait de faire

(1) M. Henri Martin.

Digitized by Google

une entrée solennelle dans la capitale de son duché. Sur sa route il recueillit les plaintes des mécontents, auxquels il donna de belles paroles d'espérance. Il fit même rendre justice à quelques-uns, et ne parut pas trop offensé du refus que fit Colmar de lui accorder l'hospitalité s'il amenait plus de deux cents chevaux. Encouragées par tant de douceur, les ligues suisses se hasardèrent à lui envoyer à Tham, où il s'était arrêté, des ambassadeurs qui lui remirent à genoux la supplique suivante :

« Très-haut et très-redouté seigneur,

« La ville de Berne et les villes et territoires ses con-
« fédérés, accoutumés de tout temps à l'alliance et à
« l'amitié de vos illustres pères, ont vu avec joie votre
« arrivée en ce pays comme l'unique moyen de vous
« exposer leurs plaintes et d'en obtenir réparation.
« Bilgeri d'Howdorf, votre serviteur et de votre hôtel,
« a renouvelé ses violences et commis des actes de
« guerre. Le landvogt Hagenbach a dépouillé les gens
« de Mulhausen de leurs impôts, de leurs redevances,
« de la liberté, de leur commerce, puis a exigé par
« voie de contrainte le paiement de certaines dettes
« qu'ils avaient. Assurés que nos remontrances ont
« été présentées à Monseigneur le duc sous un aspect
« défavorable, nous recommandons à ses bontés une
« ville qui est notre alliée, et que protége aussi le
« comte palatin. Nous demandons seulement quelque
« délai pour qu'elle paie ses dettes; enfin nous vous

Digitized by Google

« conjurons d'interdire à votre landvogt ses outrages « et ses menaces contre les Suisses. »

Le duc était un homme dont les dispositions variaient tous les quarts d'heure. Lui qui, peu de jours auparavant, avait ordonné à Pierre de Hagenbach d'aller en personne donner satisfaction aux gens de Brisach, répondit froidement aux envoyés de Berne : « Je pars pour Dijon ; suivez-moi, vous aurez ma réponse. »

Charles fit à Dijon une entrée d'un faste inouï. La ville avait fait des préparatifs dignes de son antique renommée et de l'hôte illustre qu'elle devait recevoir. Partout s'élevaient des échafauds représentant des allégories louangeuses. Le lion y figurait sous toutes les formes, portant au cou le blason de la province, et tenant entre ses griffes des légendes conformes aux goûts belliqueux du prince. Charles fut reçu à la porte de Dijon par le clergé de Saint-Bénigne, dont le vieil abbé pouvait à peine se soutenir, mais qui voulut lui passer lui-même au doigt l'anneau, signe de mariage entre le duc et ses sujets. Les priviléges de la ville furent confirmés, et le duc tint dès le lendemain les états de Bourgogne. Une messe solennelle fut célébrée à Saint-Bénigne. Il y assista du haut d'une estrade élevée, surmontée d'un dais de drap d'or. Après la messe, il donna aux gens des états un festin où l'on admira cette splendide vaisselle d'or et d'argent destinée à éblouir les yeux de tant de princes, et à exciter tant de convoitises.

Dans l'une des vastes salles du palais ducal, encore

Digitized by Google

si majestueux aujourd'hui, trois longues tables étaient disposées bout à bout. Devant chaque couvert se trouvaient une coupe d'or et un flacon de vermeil. Un immense buffet s'élevait en amphithéâtre jusqu'au plafond, étalant ces riches pièces d'orfévrerie, dont le détail nous a été conservé. On y voyait :

Trente-trois grands vases d'or et d'argent ;

Soixante-dix flacons des mêmes métaux et de diverses grandeurs ;

Cent patères d'or, garnies de perles et de pierres précieuses ;

Quarante douzaines de grandes coupes d'argent ;

Six nefs de dimension colossale, admirablement ciselées, dont deux étaient en or massif ;

Douze bassins en argent avec leurs aiguières ;

Six grandes carafes d'argent, contenant chacune vingt-quatre bouteilles ;

Six cornes de *narval* montées en or et hautes de trois aunes ;

Douze tonneaux en vermeil ;

Enfin trois mille pièces d'argenterie pour le service de la table.

Charles entretint les états de la grandeur de l'ancien royaume de Bourgogne, injustement réduit en duché par la jalousie des rois de France. Il parla de vastes desseins dont lui seul avait le secret, disait-il, mais que l'avenir ferait connaître. Tout le monde, au contraire, savait fort bien qu'il voulait réunir l'antique royaume de Lorraine à celui de Bourgogne, y comprendre la Savoie, la Suisse et le Dauphiné, sans compter la Provence, que le vieux roi René d'Anjou

Digitized by Google

ne refusait pas positivement de lui céder. Si ces projets eussent abouti, Charles aurait touché l'océan Germanique d'un côté, la Méditerranée de l'autre; ses vaisseaux auraient tenu les deux mers, et la France eût été prise par lui comme dans un filet. Mais Louis XI ne dormait pas. Entre les deux champions, dont chacun voulait étouffer l'autre afin de dominer l'Occident, c'était un duel à mort; seulement ils ne combattaient pas avec les mêmes armes. Le duc se précipitait aveuglément, au hasard, en vrai téméraire, dans les voies qu'il croyait avantageuses pour lui ou fatales à la France; le roi préférait les manœuvres ténébreuses. Il avait l'astuce de la plus infernale diplomatie. Ses coups les plus sûrs étaient toujours portés dans l'ombre; il semblait qu'il craignît de voir briller ses armes.

Par son intermédiaire, les princes autrichiens se rapprochèrent des républiques de l'Helvétie, indignées de l'accueil reçu par leurs ambassadeurs, que le duc avait renvoyés sans leur répondre. Le ressentiment d'un commun outrage réconcilia ces mortels ennemis. Pendant que Charles refusait d'entendre leurs plaintes, ils écoutaient les propositions de Louis XI. Le 25 mai 1474, un pacte de défense mutuelle fut signé à Constance entre le duc Sigismond d'Autriche, les évêques de Bâle et de Strasbourg, le margrave de Bade, les villes de Bâle, Strasbourg, Colmar, Haguenau, Schelestadt et Mulhausen, d'une part; et de l'autre, *les honorables communes confédérées* des villes et cantons de Zurich, Lucerne, Berne, Uri, Schwitz, Unterwalden, Zug et Glaris. Ce traité fut ratifié et garanti par le roi de France.

Digitized by Google

Immédiatement Sigismond d'Autriche, à qui le traité concédait la somme nécessaire pour racheter ses domaines, signifia au duc de Bourgogne qu'il était prêt à solder sa dette, et réclama en conséquence la Souabe et l'Alsace.

A cette nouvelle, les Alsaciens, transportés de joie, ne jugèrent pas à propos d'attendre la réponse de Charles pour faire justice de Pierre de Hagenbach. Le cruel gouverneur fut aussitôt saisi et jeté en prison. Son procès, dont l'issue était certaine, devint bientôt l'affaire essentielle, l'affaire unique des villes qu'il avait opprimées. De toutes parts on accourait pour être témoin de ce grand événement. Les rumeurs de la foule arrivaient jusqu'à l'accusé, menaçantes, grosses de colère. « Qui sont ceux-là qui se pressent si furieux autour de la prison? demandait-il. — Ce sont des étrangers, répondait le geôlier. Je ne les connais pas. — Ne sont-ce pas, reprenait le captif, des gens assez mal vêtus, de haute taille, de forte apparence, montés sur des chevaux aux courtes oreilles? » Et si le geôlier répondait : « Oui. — Ah! ce sont les Suisses, s'écriait Hagenbach : mon Dieu, ayez pitié de moi! » Les débats furent longs et orageux. Pierre de Hagenbach répondit à toutes les accusations portées contre lui, qu'il n'avait agi que sur les commandements exprès de Monseigneur le duc de Bourgogne; qu'il n'avait aucun droit de contester les ordres de son maître, et que son devoir était d'obéir. Ce fut là sa seule défense. Elle nuisit beaucoup au duc, sans être utile à l'accusé. La séance dura douze heures; l'arrêt, qui fut prononcé aux flambeaux, le condamna à mort. Il

Digitized by Google

fut exécuté, après avoir été dégradé de l'ordre de la chevalerie.

Pendant ce temps Charles de Bourgogne, qui ne soupçonnait rien du sort de son favori, se flattait de ramener les Suisses à son amitié. Il leur avait envoyé une ambassade chargée de rappeler les bons rapports qui avaient toujours existé entre eux et la maison de Bourgogne, et de protester de son bon vouloir à leur endroit. Mais lorsqu'il eut appris la mort du sire de Hagenbach, son serviteur de prédilection, il se livra à une colère aveugle et insensée. Il jura de le venger, ne songea plus à la paix avec les Suisses, et donna des ordres pour commencer immédiatement la guerre en en Alsace.

V

Le duc fut contraint, en ce qui concernait sa propre personne, de différer l'exécution de ce projet, à cause des grands desseins qu'il méditait contre Louis XI, de concert avec le roi d'Angleterre.

Il s'agissait de remettre les Anglais en possession de leurs anciennes provinces de France. Édouard gardait rancune au monarque français du secours que celui-ci avait prêté à Warwick et à la reine Marguerite. Il n'oubliait pas comment il avait été renversé de son trône et chassé d'Angleterre ; et puis le duc de Bourgogne présentait cette entreprise comme facile et d'un succès as-

Digitized by Google

suré. Louis ne s'effrayait point des grands préparatifs qu'il voyait faire à Charles ; il ne lui venait point en pensée qu'ils fussent dirigés contre lui. Les vues ambitieuses du duc sur la haute Alsace, sur l'archevêché de Cologne, sur l'Allemagne, étaient des motifs suffisants pour expliquer cet armement colossal. Le roi s'ingéniait à hérisser d'obstacles la route de son adversaire. Dans ce but, il resserrait de plus en plus ses alliances avec les Suisses, et celle des Suisses avec l'archiduc Sigismond. Il alarmait René de Lorraine en lui faisant représenter, avec tous les artifices possibles, le danger que courait sa province convoitée par le duc, et les avantages qu'il trouverait dans l'appui du roi de France contre son dangereux voisin. Il se réconciliait secrètement avec le connétable, tandis qu'un traité conclu avec le duc de Bourgogne déclarait le comte de Saint-Pol criminel envers les deux princes, et autorisait le premier qui mettrait la main sur lui à le faire mourir dans les huit jours. Il s'emparait par trahison du duché d'Anjou, que le bon vieux roi René n'avait plus l'énergie de lui disputer. « Je n'offenserai jamais « le roi de France, dit simplement le vieux prince, « et il ne me devait point faire un tel tour ; mais que « la volonté de Dieu soit faite ! Il m'a tout donné, et « peut tout m'ôter à son plaisir. » Puis il se remit à peindre cette perdrix grise, devenue célèbre.

Le duc crut qu'avant que les Anglais fussent prêts à débarquer en France il aurait le temps de terminer une affaire qui lui tenait fort au cœur. Il s'agissait de rétablir sur le siége épiscopal de Cologne l'archevêque Robert, que l'Empereur avait dépossédé. Cette affaire

Digitized by Google

ne concernait Charles en aucune façon; mais, dans son désir de contrecarrer l'Empereur, il avait accepté avec empressement d'être le défenseur de l'archevêque. Après avoir prolongé sa trêve avec le roi de France, et conclu un traité offensif avec le roi d'Angleterre, il entra dans l'électorat de Cologne. Il avait depuis peu dans son armée une troupe de cavaliers italiens, commandée par un certain comte de Campo-Basso et par un autre officier, appelé Galeotto, qui avaient entièrement captivé son affection et sa confiance, tout en faisant chèrement payer leurs services.

Charles alla mettre le siége devant Neuss, petite mais forte ville où s'était renfermé le nouvel archevêque avec dix-huit cents hommes d'armes. Ses troupes étaient les plus belles qu'on eût jamais vues; il se flattait d'emporter la place en peu de jours, d'y rétablir Robert de Bavière, et d'y mettre garnison pour son propre compte. Mais, à sa grande surprise, un premier assaut fut vivement repoussé par la cavalerie allemande. Il fallut commencer un siége régulier, entreprise difficile à cause de la situation de Neuss au confluent de l'Erft et de la Kruse, ce qui la mettait en position de recevoir des secours de tous côtés. En effet, les renforts y arrivaient en nombre. Cologne et les villes voisines avaient promptement réuni seize mille hommes d'armes, qu'elles envoyaient pour protéger Neuss. Cologne seule s'était engagée à fournir cent mille florins d'or par mois pour les frais de la guerre, tant était grande *la crainte qu'on avait de ce duc de Bourgogne.* L'Empereur et les princes électeurs

Digitized by Google

s'assemblèrent pour délibérer sur les mesures à prendre en faveur de la ville assiégée. Le roi de France se joignit à eux par ambassadeurs, et leur promit vingt mille hommes, *dès qu'ils seraient aux champs*. L'armée westphalienne grossissait sans cesse sur la rive droite du Rhin, en face de celle de Charles. Bientôt tout l'Empire s'ébranla pour repousser l'agression du duc de Bourgogne; il était évident que l'Allemagne entière allait se mettre en armes. Cette perspective menaçante, que le duc n'avait pas prévue, fut loin de ralentir son ardeur. Au contraire, plus on attachait de prix à la défense de Neuss, plus il lui importait de s'en emparer, s'il ne voulait pas détruire le prestige de terreur qui environnait son nom. Il creusa des retranchements, éleva des remparts, se fortifia de toutes manières, et s'occupa de faire détourner le cours de la rivière de l'Erft, afin de priver la ville de son meilleur moyen de communication. L'obstination bien connue de Charles indiquait assez qu'on était là pour longtemps. Le camp devint bientôt une espèce de ville où se voyaient des ouvriers de toutes sortes en nombre prodigieux. Des boutiques, des tavernes, des maisons de jeu s'y établissaient tous les jours.

Pendant ce temps, la guerre d'Alsace, que le duc avait confiée à ses lieutenants, prenait un caractère beaucoup plus grave que ses commencements n'avaient semblé le promettre. Étienne de Hagenbach, frère du landvogt décapité, et le comte de Blamont, avaient mis à feu et à sang les riches campagnes du landgraviat d'Alsace et du comté de Férette. Plus de

Digitized by Google

cinquante villages furent saccagés ou brûlés, les habitants massacrés, les églises profanées, les saintes hosties même foulées aux pieds. Ils avaient trouvé peu de résistance à cause de l'effroi qu'inspiraient leur nom et celui de leur terrible maître; mais lorsque le bruit de ces cruautés et de ces dévastations parvint en Suisse, rien ne fut capable de retenir les montagnards. La ligue avec le roi de France et les seigneurs allemands fut confirmée; tous les cantons envoyèrent leurs députés à Lucerne : on y décida la guerre entre le duc de Bourgogne et ses alliés. Louis XI s'était donné beaucoup de peine pour obtenir ce résultat : car les Suisses étaient des peuples doux, amis de la paix et difficiles à émouvoir, surtout contre un voisin aussi puissant que Charles le Hardi. Par exemple, une fois leur colère allumée, c'était un feu terrible qui dévorait tout ce qu'il avait touché. Louis avait donc habilement répandu ses munificences, ses insinuations et ses promesses pour ébranler les lignes helvétiques; aussi sa joie fut-elle grande lorsqu'il eut connaissance des lettres de défi envoyées de Lucerne au comte de Blamont et au duc de Bourgogne. Celle du comte était ainsi conçue :

« Nous, bourgmestres, avoyers, landammans, con-
« seillers et communes des ligues de la haute Alle-
« magne, assemblés en cette ville de Lucerne sur
« l'avertissement que nous en a donné notre illustre,
« invincible et sérénissime seigneur Frédéric, à qui,
« comme membres du saint empire, nous devons
« obéissance, et aussi le sérénissime seigneur Sigis-

Digitized by Google

« mond, duc d'Autriche, ainsi que d'autres princes,
« seigneurs et villes nos voisins, qui ont souffert les
« plus grands dommages par les furieuses entreprises
« de vos gens, nous déclarons à Votre Sérénissime
« Seigneurie et à tous les vôtres, pour nous et pour
« tous les nôtres, une honorable et ouverte guerre,
« voulant par ce moyen préserver nous et notre hon-
« neur de la mort, de la rapine, de l'incendie et de
« toutes sortes de méfaits de jour et de nuit.

« Donné sous le sceau de la ville de Berne. »

Le duc de Bourgogne reçut son défi au camp devant Neuss. Gaspard Hurter, héraut de l'Empire, se plaça sur son passage. Charles ne put pas répondre; la colère lui ôta la parole. Les mots : « Berne! Berne! » sortirent seuls de sa bouche avec un courroux étouffé; puis il tourna le dos à Gaspard Hurter.

Peu de jours après, dix-huit mille combattants suisses, souabes et alsaciens se réunirent sur les frontières de la Franche-Comté et de l'Alsace. Tous portaient, en signe d'union, la croix blanche sur leurs armes. Vingt-cinq mille hommes les attendaient près de la forteresse d'Héricourt, sous le commandement du comte de Romont et du maréchal de Bourgogne. Un combat terrible s'engagea. Les compagnies bourguignonnes, picardes, belges et lombardes, étaient certes expérimentées et vaillantes; néanmoins le furieux élan des Suisses les déconcerta. Rien ne put tenir contre le redoutable choc des montagnards, contre leurs longues hallebardes et leurs énormes sabres. La déroute fut sanglante et complète. Les Suisses ne sa-

Digitized by Google

vaient ce que c'était que mettre à rançon; ils n'accordaient merci à personne. On estime qu'il n'échappa guère plus d'un homme sur dix. La forteresse d'Héricourt fut contrainte de se rendre; on y mit une garnison autrichienne. L'Alsace ainsi délivrée par le désastre des Bourguignons, les alliés se retirèrent chacun chez eux.

Ni l'insuccès du duc devant Neuss, ni l'échec de ses troupes en Franche-Comté, ni la nécessité de se joindre au roi d'Angleterre, qui annonçait sa prochaine descente en France, ni l'intervention du roi Christiern de Danemark, ni les instances du pape qui offrait sa médiation, ne purent ébranler Charles le Téméraire dans sa résolution de replacer sur le trône de Cologne l'archevêque banni. Son orgueil le flattait de l'espoir qu'il emporterait Neuss et occuperait l'électorat de Cologne sous les yeux de l'Empereur et de ses cent mille Allemands, et qu'ensuite il pourrait tourner ses forces triomphantes contre Louis XI, et assaillir la France de de toutes parts. ***Dieu lui avait troublé le sens et l'entendement.*** Un traité secret partageait d'avance entre le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne la dépouille du roi de France; le royaume des lis devait être effacé de la liste des puissances européennes. Charles comptait pour cela sur le concours d'Édouard IV, du duc de Bretagne, des princes de la maison d'Anjou, de don Juan, roi d'Aragon; de Ferdinand le Catholique, héritier de Castille; de René de Vaudemont, duc de Lorraine; d'Yolande de France, régente de Savoie, et même de Galéas Sforza, duc de Milan. Or cette ligue n'existait en réalité que dans l'imagination du fou-

Digitized by Google

gueux prince. La bonne volonté du vieux roi René venait de lui coûter son duché d'Anjou ; le roi d'Aragon, absorbé par les affaires intérieures de l'Espagne, s'était estimé fort heureux de signer avec le roi de France une suspension d'armes que celui-ci avait eu soin de lui rendre nécessaire ; le duc de Bretagne, véritable jouet de ses conseillers, flottait entre les deux partis, tout en prenant une part active à ce qui se préparait ; les cours de Savoie et de Milan étaient gagnées par l'or royal. Le duc de Lorraine, cédant aux instigations de Louis XI, se ressouvint de ses affronts, et envoya, en signe de guerre, un gantelet sanglant au prince qui avait voulu le dépouiller de son héritage. Enfin une déception bien plus complète était réservée au duc de Bourgogne, qui du reste l'avait parfaitement méritée.

Le roi d'Angleterre continuait ses préparatifs contre la France. Dès le mois d'octobre, il avait envoyé Jarretière, son héraut, au roi Louis, pour lui signifier d'avoir à lui rendre ses duchés de Guienne et de Normandie ; que sinon lui, Édouard, descendrait en France avec toute son armée afin de le guerroyer. Louis s'était contenté de répondre au héraut : « Dites à votre maître que je lui conseille de n'en rien faire. » Puis il avait chargé Jarretière d'offrir de sa part au prince anglais le plus beau coursier de ses écuries. Mais, non content de ce présent, « il luy envoya encore par Jean de Laislier, mareschal de ses logis, ung asne, ung loup et ung sanglier (1), » désignant de la sorte ses trois

(1) Jean de Troyes.

Digitized by Google

ennemis principaux : le duc de Bretagne, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne.

Il était urgent d'empêcher les trois alliés de joindre leurs forces; c'est à quoi Louis XI avait pourvu avec son astuce ordinaire. Il était parvenu à intimider le duc de Bretagne, et à enfoncer de plus en plus le duc de Bourgogne dans ses affaires d'Allemagne, en l'acharnant au siége de Neuss par tous les raffinements de l'amour-propre le plus extravagant. Il semblait que Charles eût pris à tâche de pousser la déraison jusqu'à ses dernières limites. « J'ai là les clefs des villes de guerre, » disait-il en montrant ses canons. A quoi son fou *le Glorieux* répondit un jour : « Où sont donc celles de Beauvais? Je ne les vois pas. » Lord Scales, beau-frère du roi Édouard, le pressait en vain de quitter ce malheureux et inutile siége; les affaires de France paraissaient au Téméraire presque insignifiantes comparées à celles de Neuss. Cependant l'armée impériale et l'armée bourguignonne restaient en présence sans se combattre; tout se bornait à de simples escarmouches. Louis XI demandait à prolonger la trêve; le duc refusa. L'Empereur proposait un accommodement dans l'espoir secret de renouer le mariage de son fils avec Mademoiselle Marie; Charles ne voulut rien entendre. Enfin le roi se décida à déclarer la guerre, quelque regret qu'il en eût. Après avoir ordonné des prières et des processions par tout le royaume, il se mit en campagne. La forteresse du Tronquoi, en Picardie, Corbie, Roye et Montdidier furent prises et rasées en peu de temps malgré leurs capitulations. Le roi se montra cruel, dans l'espoir de

Digitized by Google

contraindre le duc à conclure une trêve avant l'arrivée des Anglais. Le connétable jouait à l'égard des deux princes un rôle extrêmement perfide. Sachant que l'un et l'autre avaient juré sa perte, et qu'ils ne s'entendaient que sur ce point, il continuait à les trahir sans profit pour personne.

La situation du duc devenait embarrassante : il y avait près d'un an qu'il était devant Neuss sans aboutir à rien. Le plaisir de tenir en échec toute l'armée de l'Empire commençait à le lasser. Le roi de France, les Suisses et le duc de Lorraine ravageaient ses États à l'envi; les Anglais étaient aux portes du royaume : il fallait bien prendre un parti. Avant d'entamer des négociations, ce qui lui coûtait fort, Charles voulut tenter un dernier essai; il attaqua l'armée impériale sur les bords de l'Erft, et lui livra une grande bataille qui n'eut aucun résultat décisif, mais qui mit les Allemands en déroute et satisfit l'orgueil bourguignon. Ce combat ne fit qu'augmenter le désir que l'Empereur avait de faire la paix. Au fond, c'était bien malgré lui qu'il avait entrepris cette guerre. Frédéric était un homme vulgaire, dont le cœur était au-dessous de son rang. Il lui importait assez peu que Cologne eût tel ou tel archevêque, et la honte de ramener son armée sans avoir eu raison de son vassal ne le touchait pas beaucoup. Avec cela le duc de Bourgogne le leurrait encore du secret espoir de ce mariage avec Mademoiselle Marie qui l'aurait consolé de tout le reste. De son côté, Charles montrait maintenant un désir de partir aussi vif que son obstination à rester avait été grande jusque-là. Précisément au moment

Digitized by Google

de recueillir le fruit de tant d'efforts, car la ville allait être obligée de se rendre par la famine, il conclut avec Frédéric une trêve de neuf mois. Le sort de l'archevêque de Cologne fut remis à la décision du pape, et la ville de Neuss placée en dépôt entre les mains du légat.

Le 27 juin, après onze mois entiers de séjour devant Neuss, le duc de Bourgogne quitta ce camp qu'il aurait pu considérer comme le tombeau de sa fortune. Son orgueil lui fit exiger une satisfaction bien vaine : il voulut que l'Empereur se retirât le premier, afin de ne pas paraître contraint de lever le siége. Frédéric y consentit sans peine ; cette vanité puérile ne lui arracha qu'un sourire. Il ne lui coûtait pas d'ailleurs de montrer un peu de condescendance pour le futur beau-père de Maximilien.

Un vide effrayant s'était fait autour de Charles le Téméraire. Ses alliés l'avaient successivement abandonné ou trahi. Son trésor était épuisé ; sa belle armée ruinée et détruite, à tel point qu'il ne voulait pas la montrer aux Anglais dans un état aussi pitoyable. Son esprit s'en aigrit, et il n'en devint que plus déraisonnable. Sa colère se tourna soudainement contre le duc de Lorraine. C'était René de Vaudemont qu'il accusait de toutes ses infortunes ; c'était la conquête de la Lorraine qu'il rêvait maintenant, tandis que les Anglais débarquaient en France pour seconder ses entreprises contre le roi Louis.

Édouard IV descendit à Calais le 5 juillet 1475, accompagné de quinze cents hommes d'armes et de quinze mille archers à cheval. Il avait, en outre, beau-

Digitized by Google

coup de gens de pied, ouvriers et artisans, pour le service de l'artillerie et la conduite des chariots. On n'y voyait ni pages, ni gens inutiles. Il fallut plusieurs jours pour que l'armée traversât le détroit. Le héraut Jarretière fut de nouveau envoyé vers Louis XI pour lui remettre la lettre de défi. Cette lettre portait sommation de rendre à Édouard d'Angleterre son royaume de France, qui lui appartenait légitimement, afin qu'il pût rétablir l'Église, les nobles et le peuple en leurs libertés anciennes, et les délivrer des grandes charges et travaux dont les accablait son adversaire Louis. Louis accueillit fort bien le héraut; il lui dit qu'il reconnaissait que le roi Édouard n'avait point entrepris ce voyage de son chef, mais seulement à la requête du duc de Bourgogne; qu'il lui arriverait mal de compter sur ce prince, lequel ne pourrait l'aider à rien, tout déconfit qu'il était depuis le siége de Neuss; que le connétable et le duc de Bretagne n'étaient pas des alliés plus sûrs; que le roi d'Angleterre ferait beaucoup mieux de s'appointer avec le roi de France, qui désirait la paix de tout son cœur, parce qu'elle est agréable à Dieu; et qu'enfin les serviteurs dudit roi d'Angleterre ne pouvaient que gagner à un accommodement. Sur cela, il lui fit un présent de trois cents écus d'or, et de trente aunes de velours cramoisi. Jarretière s'en alla ravi des manières engageantes du monarque français.

Édouard, en débarquant en France, s'attendait à trouver une forte armée bourguignonne, bien approvisionnée de vivres et de munitions, et toute disposée à entamer la guerre avec lui. A sa grande surprise,

Digitized by Google

personne ne l'attendait. La duchesse de Bourgogne, il est vrai, se hâta de venir à la rencontre de son frère ; mais le duc n'arriva que neuf jours après, et et encore vint-il seul de sa personne, sans troupes ni gens d'armes. Édouard ne dissimula point son mécontentement. Ce fut bien pis encore lorsque Charles, suivant ses projets sur la Lorraine, lui proposa non point de joindre leurs armées, mais de faire la guerre séparément. Chacun devait entrer en campagne de son côté : Charles par la Lorraine, Édouard par le Laonnais et le Soissonnais. Ils se réuniraient ensuite devant Reims, où Édouard serait sacré roi de France. Il alléguait pour motif la difficulté de se procurer des vivres dans un pays dévasté par les troupes royales. Ce projet ne sourit nullement aux Anglais, qui en prirent une grande méfiance. Ils ne cessaient de s'étonner de ce que le duc de Bourgogne, qui depuis si longtemps les pressait de venir combattre avec lui, parlait de s'en retourner aussitôt après les avoir vus, et n'avait à leur offrir aucune ressource pour la guerre. Charles essaya d'apaiser leurs murmures en les assurant qu'ils trouveraient un secours précieux dans le connétable de Saint-Pol, lequel était oncle de leur reine par alliance, et se montrait fort mal disposé pour le roi. A la vérité, le connétable, voyant que la neutralité n'était plus possible, avait écrit au duc de Bourgogne qu'il servirait lui et ses alliés envers et contre tous ; mais en même temps il négociait avec le roi, et lui faisait les mêmes protestations de dévouement. Charles et le roi d'Angleterre eurent bientôt une preuve de sa perfidie. Ils se présentèrent devant

Digitized by Google

Saint-Quentin, où se tenait le connétable. Croyant y entrer en amis, les Anglais marchaient sans appareil de guerre. Ils furent repoussés à coups de canon. Furieux, ils se répandirent en invectives contre le connétable et le duc de Bourgogne. Pour mettre le comble à leurs déplaisirs et à leurs soupçons, ce dernier les laissa dans cet embarras, et partit pour la Lorraine.

A peine s'était-il éloigné, qu'un héraut vint trouver le roi d'Angleterre de la part du roi de France.

Louis faisait représenter à son bon frère et ami combien étaient faibles ses chances d'en venir à ses fins avec un homme d'aussi peu de foi que Monseigneur de Bourgogne, qui le délaissait après l'avoir appelé, tandis que Louis ne souhaitait rien tant que de vivre en bonne amitié avec le prince anglais, et l'indemniserait volontiers de ses dépenses pour éviter la guerre.

Le découragement était grand dans l'armée d'Édouard ; l'indignation contre le duc n'était pas moindre. On commençait à manquer de vivres ; les passages de la Somme étaient bien gardés, et les villes françaises solidement fortifiées. Le roi d'Angleterre assembla son conseil pour délibérer sur les propositions de Louis XI. La plupart des conseillers étaient gagnés par l'argent du roi de France : ils trouvèrent que *ses ouvertures étaient très-bonnes*, et l'on convint d'entrer en pourparlers. Les ambassadeurs des deux rois s'abouchèrent dans un village voisin d'Amiens. Après de vaines réclamations touchant la couronne de France, la Normandie et la Guienne, les Anglais demandèrent soixante mille écus comptants, et le mariage du Dauphin avec la fille aînée du roi d'Angleterre, qui recevrait une pen-

Digitized by Google

sion de soixante mille écus. Les Anglais étaient forts pour les conditions monétaires. Ils réclamaient, en outre; quelques priviléges pour leur commerce; moyennant quoi ils consentaient à une trêve de sept années.

Louis s'empressa d'accepter. Quelques-uns trouvaient que les conditions étaient dures, que le roi s'humiliait trop. Il n'y prenait pas garde. « Je vais à Pa-« ris, en toute diligence, chercher de l'argent, dit-il. « Il faudra bien que chacun m'en prête et vienne à « mon aide. Rien ne doit nous coûter pour mettre « les Anglais hors du royaume. Pour peu qu'ils y « fassent séjour, comme au temps du roi mon père, « le dommage serait bien plus grand. Il ne leur faut « rien refuser pour qu'ils s'en aillent; sauf que jamais « de mon vivant je ne leur cèderai ni une ville, ni un « arpent de terre. Plutôt que de le souffrir, je met-« trai toutes choses en hasard et en péril. Pour de « l'argent, on en retrouve. »

En apprenant ces nouvelles, le connétable fut fort inquiet. Il se hâta d'envoyer une ambassade au roi de France. Autant en faisait-il pour le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre; mais Louis, qui n'en doutait pas, eut l'idée de faire cacher derrière un paravent un serviteur du duc de Bourgogne, pendant qu'il recevait l'envoyé du connétable. Celui-ci se moqua du duc de la belle façon, sans se douter que chacune de ses paroles serait rapportée. Il imitait d'une manière fort risible les plaisanteries et les emportements de Charles. Le roi se divertissait au delà de toute expression, et l'on peut supposer la colère du duc au récit qui lui

Digitized by Google

fut fait d'une scène si compromettante pour sa dignité.

Le roi de France et le roi d'Angleterre prirent jour pour une entrevue afin de signer la trêve; ils s'en réjouissaient également.

Un matin, Édouard, préoccupé de son départ, et ne songeant plus à autre chose, vit entrer précipitamment en son logis le duc de Bourgogne, que l'on croyait en Belgique. Charles avait l'air courroucé. « Quel motif vous amène, mon frère, demanda le roi?

— Je viens pour vous parler, répondit le duc.

— Est-ce en public ou en particulier? demanda tranquillement le souverain d'Angleterre.

— Est-il vrai que vous ayez fait la paix?

— Oui, mon frère, j'ai conclu une trêve de sept années, dans laquelle vous et le duc de Bretagne serez compris, si tel est votre bon plaisir.

— Ah! par saint Georges! par Notre-Dame! par Notre-Seigneur et Créateur! s'écria le duc, vous avez pu signer votre propre honte! Vous repasserez la mer sans avoir rompu une lance! sans avoir tué une mouche! Vous vous laisserez prendre aux piéges du roi de France, et accepterez une paix qui ne vous rendra pas une cosse de pois! Avez-vous donc oublié la vaillante conduite de vos ancêtres? C'est votre honneur, votre renommée, votre profit, que je vous remontre. Pour moi, que m'importe? Est-ce pour mon intérêt que je vous ai conseillé de venir en ce royaume? qu'avais-je besoin de votre secours? Je savais bien, à moi tout seul, soutenir ma querelle, et je l'avais assez fait voir. Je ne veux point de ces trêves où vous m'avez compris sans mon assentiment, et je jure de n'en-

Digitized by Google

tendre à aucun traité avec le roi de France, tant que vous n'aurez pas quitté le pays depuis au moins trois mois. »

Le duc dit encore d'autres paroles fanfaronnes et insensées; puis il se leva brusquement et jeta sa chaise par terre.

Le roi, qui l'avait écouté avec beaucoup de patience, lui répondit fort doucement, mais d'un ton ferme et digne. Sans mêler d'amertume aux reproches que méritait si bien le duc de Bourgogne, il allégua les motifs qui l'avaient déterminé à la paix, et conclut en disant que rien ne l'empêcherait désormais de chercher l'avantage de son royaume dans une bonne et solide trêve; qu'il était prêt à la signer, et qu'il l'observerait, Dieu aidant.

Charles sortit furieux; et les deux princes se séparèrent complétement brouillés.

Les deux rois s'émurent peu des emportements du duc de Bourgogne. L'entrevue eut lieu peu après à Picquigny-sur-Somme, avec toutes les précautions nécessaires dans ce siècle de déloyauté. Les seigneurs déployèrent un grand luxe de part et d'autre, pour se faire honneur. Les deux rois s'embrassèrent, et la trêve fut signée. Louis combla son nouvel allié, et les barons de sa suite, de toutes sortes de présents, qui lui firent de nombreux amis; puis Édouard reprit le chemin de Calais. Il lui tardait d'être de retour en Angleterre; car il craignait que le duc de Bourgogne n'eût la folie de venir l'attaquer dans sa retraite, comme il en avait manifesté l'intention.

Ainsi se termina, grâce à l'inconséquence de Charles

Digitized by Google

le Téméraire, cette expédition qui pouvait devenir si fatale au royaume de France. Il en courut, comme on le pense bien, des quolibets et des railleries; entre autres, ce huitain :

J'ai vu roi d'Angleterre
Amener son grand ost (1)
Pour la françoise terre
Conquester bref et tost.
Le roi, voyant l'affaire,
Si bon vin lui donna
Que l'autre sans rien faire
Content s'en retourna (2).

Qui fut le plus marri du départ des Anglais? Ce fut le connétable, qui avait fait mille bassesses pour les retenir, et qui tremblait que le duc de Bourgogne ne fît à son tour sa paix avec le roi, et ne demandât sa vie comme prix du marché. Sous l'empire de cette crainte, il avait écrit au roi Édouard pour lui reprocher de s'être déshonoré en traitant avec le roi de France.

Il est certain que Louis et Charles avaient un égal et très-vif désir de se venger enfin de tant de complots et de mensonges du connétable. C'était maintenant leur principale pensée. D'ailleurs, malgré ses bravades, le duc était fort enclin à la paix, dont il avait besoin pour se venger sur le duc de Lorraine de ses derniers déplaisirs. Il s'empressa donc, aussitôt son premier courroux calmé, d'accepter la trêve qu'il avait repoussée. Elle fut signée au château de Soleure, pour neuf

(1) Armée.
(2) Chastellain.

Digitized by Google

ans. Cette trêve était commune aux alliés des deux partis ; l'Empereur n'y fut pas nommé. La perte du connétable en était la condition principale ; la dépouille de ce riche seigneur était abandonnée au duc de Bourgogne. Charles avait tout l'avantage des concessions territoriales ; il le reconnut en abandonnant le roi d'Aragon.

Restait à mettre la main sur le comte de Saint-Pol, ce qui n'était pas chose facile, attendu qu'il devait se tenir sur ses gardes. Dès les premiers bruits de négociations, il avait écrit au roi pour se justifier. Louis lui avait répondu d'être tranquille, et de venir le trouver ; *qu'il était empêché en beaucoup de grandes affaires, et qu'il avait grand besoin d'une bonne tête comme la sienne.* « Vous entendez bien, dit le roi à lord Howard et au sire de Contai, devant qui se dictait la lettre ; vous entendez bien que je n'ai pas besoin de son corps ; la tête me suffit. » Ce propos sanglant ne fut pas répété au connétable ; mais il comprit néanmoins ce que l'équivoque avait de sinistre, et il se garda bien de se mettre à la merci du roi. Il lui sembla plus sûr de se confier au duc de Bourgogne, dont il avait été le protecteur et le guide dans ses querelles avec son père, et qui l'avait toujours aimé, si toutefois Charles aimait quelqu'un. D'ailleurs il espérait le séduire par la perspective de l'occupation de Saint-Quentin que lui connétable tenait encore, et que le duc pouvait espérer recevoir de sa main. Mais cet espoir ne lui dura pas longtemps ; car le lendemain même de la signature de la trêve, le roi de France en personne entra dans Saint-Quentin, qui n'osa pas résister, et il somma

Digitized by Google

le duc de Bourgogne de tenir sa parole en lui livrant le comte de Saint-Pol.

Charles avait juré au roi de lui livrer le connétable; il avait juré au connétable de le défendre contre le roi. Quelque parti qu'il prît, il fallait qu'il devînt parjure; il choisit le plus profitable, et résolut de livrer Saint-Pol. « Dites-lui qu'il a perdu son papier et son espérance, » répondit-il brutalement à un gentilhomme qui lui remettait une lettre pleine de supplications dans laquelle le connétable rappelait au duc leur ancienne amitié. Charles essayait de s'étourdir lui-même sur l'indignité de l'action qu'il allait commettre. Enfin, au bout de six semaines de pourparlers et d'incertitude, le connétable fut remis aux mains du chancelier de Bourgogne et du sire d'Imbercourt pour être conduit au roi. Trois heures après un contre-ordre arriva de la part du duc : il était trop tard; le malheureux Saint-Pol était écroué à la Bastille.

L'interrogatoire, le procès et les propres aveux du prisonnier révélèrent ses félonies, ses intrigues, ses secrètes et perfides pratiques pour perdre tantôt le duc, tantôt le roi. On prouva qu'il s'était engagé à faire mourir Louis XI. Il protesta que cette promesse n'avait jamais été sincère; mais elle fut d'un grand poids dans l'esprit des juges. Son arrêt fut prononcé le 19 décembre en pleine cour du parlement. Il était condamné à avoir la tête tranchée, et fut exécuté le jour même en place de Grève.

Le peuple se réjouit de cette mort, car le connétable était considéré depuis longtemps comme le principal fauteur des guerres civiles; mais il en rejaillit une

Digitized by Google

grande défaveur sur le duc de Bourgogne. Son honneur et sa renommée y perdirent beaucoup ; on ne put lui pardonner d'avoir livré ce vieil ami de sa jeunesse. Lui qui se donnait pour le plus loyal des princes, il avait manqué au plus saint des devoirs en trahissant ce noble serviteur de sa maison, à qui il avait promis asile, et cela pour s'approprier ses grands trésors. C'était, disait-on, une preuve qu'il était abandonné de Dieu et marchait dans une voie de perdition.

Charles ne tarda pas à recueillir le prix du sang. Louis XI, pour obtenir le connétable, avait promis d'abandonner le duc René. La Lorraine, secourue seulement par quelques troupes suisses et alsaciennes, ne put résister aux armes bourguignonnes. Toutes les villes du duché succombèrent les unes après les autres, et, le 21 novembre, le duc de Bourgogne entra triomphalement dans Nancy. Il jura de conserver les priviléges de la ville. Il promit aux Lorrains de leur être bon prince, de gouverner en toute justice, de faire de leur capitale celle de tous ses États, ajoutant qu'il espérait bien y finir ses jours (souhait qui ne devait être que trop justifié). Enfin il leur dit toutes sortes de bonnes paroles pour gagner leur affection. Sa joie était au comble; c'était la plus belle conquête qu'il pût faire, et surtout la plus utile. Il venait dorénavant de Hollande jusqu'auprès de Lyon toujours sur sa terre. Son rêve de royauté était bien près d'être accompli. Son étoile semblait renaître. Il venait de se réconcilier avec l'Empereur. Le bon roi René n'était pas éloigné de lui abandonner l'héritage de la Provence, au détriment de René de Lorraine et de Charles du Maine. La

Digitized by Google

duchesse régente de Savoie s'était ralliée à lui dans l'espoir d'obtenir pour son fils Philibert la main de Mademoiselle Marie de Bourgogne.

Cette pauvre Marie de Bourgogne, que nous semblons oublier pour ne nous occuper que des folies de son père, elle venait encore de servir d'appât pour attirer à la cause ducale le prince de Tarente, fils du roi de Sicile. Charles l'avait promise avec autant d'irréflexion que de mauvaise foi. Le duc de Milan, entraîné par tant d'exemples, recrutait pour l'armée bourguignonne une foule d'aventuriers lombards et italiens. Il était possible encore de relever cette grande maison de Bourgogne, et de la rendre même plus puissante que jamais, avec un peu de prudence et de repos.

Mais prudence et repos étaient également incompatibles avec l'humeur de Charles le Téméraire. A peine avait-il terminé ses affaires de Lorraine, qu'il convoqua son armée afin de satisfaire le ressentiment furieux qu'il avait contre les Suisses. Il est juste de reconnaître qu'il avait de véritables griefs : depuis leur victoire dans la haute Alsace, les Suisses avaient cruellement ravagé les marches de la comté de Bourgogne. Plusieurs forteresses étaient tombées en leur pouvoir, et ils mettaient le pays en tel désordre, que le prince de Tarente, qui venait d'Italie croyant épouser Mademoiselle de Bourgogne, n'avait pu s'y frayer un passage, et avait été contraint de changer de route. Enfin ils venaient d'envahir les États de Jacques de Savoie, comte de Romont. Le prétexte qu'ils alléguaient n'avait pas grande importance : c'était la saisie d'un cha-

Digitized by Google

riot de peaux de moutons appartenant à des marchands de Lucerne. Le comte de Romont, attaqué à l'improviste, se retira précipitamment dans la comté de Bourgogne. En moins de trois semaines il perdit tous ses États, et Genève, principale ville du comté de Savoie, se vit obligé de payer une rançon de vingt-six mille florins.

Ces choses se passaient tandis que le duc assiégeait Nancy. Il n'eut rien de plus pressé que de se tourner contre les Suisses, pensant avoir bon marché d'un peuple si pauvre et si simple. Le roi de France faisait tous ses efforts pour le détourner de cette guerre; car il craignait de se trouver dans l'embarras s'il lui fallait intervenir, étant allié des deux partis. C'était donc très-sincèrement qu'il le priait de laisser en repos ces pauvres gens de Suisse, après qu'il avait lui-même excité ces derniers contre le duc. Mais Charles, accoutumé aux perfidies de Louis XI, prenait précisément au rebours tout ce qui lui venait de sa part. Ainsi le roi n'aurait pu trouver un plus sûr moyen de le précipiter dans cette guerre que de lui en représenter les inconvénients. « Je veux montrer à ces paysans ce que c'est que la guerre! » telle était l'unique réponse du duc. Les Suisses, de leur côté, s'indignaient de ce que le roi ne se déclarait point pour eux, et de ce que même il leur offrait sa médiation. Ils parlaient de s'appointer avec le duc de Bourgogne contre ce roi qui les trahissait. Heureusement pour Louis, Charles ne voulut écouter aucune proposition des Suisses. Il reçut fort mal leurs envoyés, et leur énuméra avec beaucoup d'aigreur les sujets de plaintes qu'il avait contre eux :

Digitized by Google

la conquête du pays de Férette, la mort du sire de Hagenbach, le ravage de la comté de Bourgogne, l'envahissement des terres du comte de Romont et les menaces faites à la ville de Genève. Les députés répondirent que le comté de Férette appartenait à leur allié l'archiduc Sigismond, qui avait payé la somme nécessaire pour en reprendre jouissance; que la duchesse de Savoie leur avait manqué de foi en livrant passage aux guerriers d'Italie qui allaient renforcer les troupes bourguignonnes; et que le comte de Romont avait attaqué le premier leurs gens. « Cette guerre vous profitera peu, seigneur duc, ajoutèrent-ils; vous n'avez rien à gagner contre nous; notre pays est pauvre et stérile; nos prisonniers n'ont pas de quoi payer de riches rançons. Il y a plus d'or et d'argent dans vos éperons et les brides de vos chevaux que vous n'en trouverez dans toute la Suisse. »

Les états de Flandre se plaignirent des taxes imposées pour cette guerre. Ils firent d'humbles remontrances au duc. « Dorénavant, répondit Charles, je ne proposerai plus de demandes à mes sujets; je me contenterai de leur faire connaître mes volontés. J'ai le droit, quand bon me semble, de requérir leurs services et de mettre tels impôts qu'il me plaît. » Or il lui avait plu, depuis son avénement, de doubler à peu près les taxes levées par le bon duc Philippe.

Sa résolution était prise; la guerre était inévitable. Il n'eut pas la patience d'attendre le printemps pour attaquer ses rudes adversaires. Le 11 janvier 1476, il quitta Nancy pour aller se mettre à la tête de son ar-

Digitized by Google

mée. Cette armée se composait de trente mille combattants et de la plus belle artillerie de l'Europe; elle était suivie d'un grand nombre de chariots chargés de la magnifique chapelle du duc, de sa vaisselle d'or et d'argent, et de cet immense trésor de vases précieux, de pierreries, d'ameublements incomparables dont il ne se séparait presque jamais, et au moyen desquels il voulait éblouir les ambassadeurs italiens qu'il attendait en Suisse.

Louis XI, tout en refusant de se déclarer ouvertement pour les Helvétiens, avait bien le projet de les seconder de tout son pouvoir. Il leur envoyait de l'argent et des encouragements par des hommes travestis; car les communications étaient devenues difficiles, à cause de l'armée du duc, qui se tenait aux alentours. En même temps il intéressait en leur faveur l'archiduc Sigismond, le margrave de Bade et les villes du Rhin. Pour être à même de surveiller de plus près les événements qui allaient s'accomplir, il résolut d'aller passer quelque temps à Lyon. Le but de son voyage était un soi-disant pèlerinage à Notre-Dame du Puy-en-Velay, pour laquelle le roi avait une grande dévotion.

VI

Cependant Charles s'avançait par la Franche-Comté. Les gens du comte de Romont, ceux de Piémont et du Milanais étaient venus se joindre à ses troupes. Les

Digitized by Google

costumes des Bourguignons resplendissaient d'or et de soie; ce luxe plaisait au duc, qui croyait donner ainsi une idée de sa grandeur. Plusieurs princes marchaient à la suite du fier duc de Bourgogne. Cette armée rappelait ce que les historiens anciens rapportent de celles des rois de Perse. Le comte de Romont commandait l'avant-garde.

La première ville qu'on attaqua fut Yverdun. Les Suisses renfermés dans le château firent une vigoureuse résistance. Le comte de Romont, à qui cette place avait été enlevée, fut blessé par les assiégés, qui firent une sortie au milieu des flammes dont on les avait entourés. La ville fut brûlée, et la garnison se retira dans la forteresse de Granson avec son artillerie.

Ce fut devant cette place qu'arriva toute l'armée du duc de Bourgogne, commandée par Charles lui-même. Il fit immédiatement donner un assaut, qui lui coûta deux cents hommes. Un second fut tenté sans plus de succès. La garnison comptait huit cents hommes environ : ce n'était pas assez pour défendre le château. Deux Suisses traversèrent, au péril de leur vie, le camp des Bourguignons pour aller exposer à Berne la situation désespérée de Granson. Les confédérés, qui ne voulaient courir aucun risque avant d'avoir réuni toutes leurs forces, n'envoyèrent qu'un léger secours; et encore la garnison ne put-elle rien recevoir, parce que Granson était bloqué. Accablés par le découragement, séduits par les fausses espérances que leur donnèrent quelques chefs allemands de l'armée de Bourgogne, les malheureux assiégés se décidèrent enfin à se mettre à la merci du duc. Lorsque ce prince cruel

Digitized by Google

les eut à sa disposition, il les fit attacher par dix, par quinze, par vingt, les mains derrière le dos; puis il les exposa ainsi aux railleries de toute l'armée. Ensuite on en pendit une partie, et on jeta les autres dans le lac.

Charles s'applaudissait de ce premier triomphe remporté sur quelques hommes; mais les gens de Berne, avertis de sa marche, avaient écrit à tous leurs alliés et confédérés pour les appeler aux armes. L'orage s'amassait sourdement, pour éclater avec une violence d'autant plus grande qu'elle aurait été contenue plus longtemps. Le duc se moquait des mouvements de ses ennemis; que lui importait que les ligues s'ébranlassent, que les communes missent leurs cavaliers en marche, que les paysans descendissent des montagnes, que les seigneurs allemands envoyassent leurs troupes? N'avait-il pas sous ses ordres la plus belle armée du monde? ses hommes redoutaient-ils quoi que ce fût? N'était-il pas, lui, ce grand duc de Bourgogne, accoutumé à voir les rois et les princes trembler devant lui? Ne se sentait-il pas cette volonté toute-puissante qui ne connaît point d'obstacles? Et puis son orgueil ne lui soufflait-il pas les plus menteuses illusions? « Marchons contre ces vilains, disait-il, encore que ce ne soient pas gens dignes de nous. » C'est ainsi qu'il allait exposer de gaieté de cœur l'avenir de sa maison, l'héritage de sa fille unique, et qu'il creusait, en se jouant, sous les pas de Marie de Bourgogne, un abîme où la jeune princesse pouvait se perdre sans retour.

Les Suisses étaient environ vingt mille; Charles ne les croyait pas si nombreux. Ils résolurent de marcher

Digitized by Google

droit à l'ennemi, et de venger leurs frères sans attendre leurs alliés de Souabe et d'Autriche. Le duc occupait une excellente position entre le lac de Neuchâtel et les hauteurs de Vaux-Marcus; mais quelques conseils qu'on pût lui donner de conserver cet avantage, il voulut courir sus à ces *vilains*, pour ne pas leur laisser l'honneur d'attaquer les premiers. Ce n'était pas qu'il ne fût habile homme de guerre, dit Commines; mais à force de se fier à sa fortune, de se livrer à son orgueil, de repousser les bons avis qui ne lui plaisaient pas, il en était venu à agir contre ce que son intérêt requérait le plus évidemment, contre ce que, dix ans plus tôt, il savait et entendait mieux que tout autre. Il quitta donc ses retranchements, et se mit à côtoyer le lac, conduisant lui-même l'avant-garde, composée, contre la coutume, de l'élite des hommes d'armes. Il était impossible à la cavalerie de se déployer dans un chemin étroit, resserré entre le lac et les montagnes; le terrain ne pouvait être plus mal choisi pour un champ de bataille; mais le duc semblait avoir oublié les éléments de l'art de la guerre, tant la colère et l'entêtement exaltaient son cerveau.

Les Suisses descendirent des hauteurs d'un pas ferme et en belle ordonnance. Ils commencèrent par une ardente invocation au Ciel. « Ils ont peur! s'écrièrent les Bourguignons en les voyant à genoux et tête découverte. Ils demandent merci! » Mais bientôt les montagnards, s'avançant en bataillons carrés, tout hérissés de piques et de hallebardes, montrèrent ce qu'on peut attendre d'hommes de cœur. Sans se laisser entamer une seule fois, malgré les attaques multi-

Digitized by Google

pliées de l'ennemi, ils écrasèrent ceux qui leur barraient le passage, et, dédaignant de s'arrêter, repoussèrent l'armée ducale et Charles lui-même jusque dans leur camp.

Le duc, irrité de ce premier succès des Suisses, qui lui avaient tué beaucoup de monde, se prépara aussitôt à prendre une revanche éclatante en lançant sur eux toutes ses troupes à la fois. Il croyait enfermer sans peine, avec ses nombreuses compagnies, ces quelques hommes qui venaient de se montrer si terribles. Mais tout à coup, jetant les yeux sur les hauteurs, il les vit couvertes d'une foule de paysans qui accouraient avec un bruit effroyable. Ceux qu'il avait vus jusque-là n'étaient que l'avant-garde. Charles frémit. On entendait dans le lointain le son de deux énormes trompes appelées *le taureau d'Uri* et *la vache d'Unterwalden*. Ces cornes redoutées, dans lesquelles deux hommes robustes soufflaient à perte d'haleine, servaient depuis des siècles à rallier les Suisses dans les combats. Un pâle soleil d'hiver saluait l'arrivée des sauvages défenseurs de la liberté helvétique. « C'est fait de nous! » s'écria le duc. Cependant il ne se laissa point déconcerter. Précédé de la grande bannière de Bourgogne, il courait partout, relevant les courages, excitant l'ardeur près de s'éteindre de ses guerriers. Ce fut inutile. Lorsque les Bourguignons virent les gens de la montagne courir sur eux tête baissée, poussant de grands cris et faisant retentir leurs trompes, une terreur panique s'empara des troupes; en un instant elles se débandèrent. Les Italiens d'abord, puis bientôt tous les combattants prirent la fuite en désordre, mal-

Digitized by Google

gré les injures, les menaces, la colère de Charles. Enfin le duc lui-même, accablé de fatigue, de rage et de douleur, fut obligé de suivre leur exemple. Resté presque le dernier sur le champ de bataille, il se sauva au hasard, suivi seulement de cinq de ses serviteurs, et courut six grandes lieues sans s'arrêter.

Les Suisses n'eurent pas l'idée de poursuivre les fuyards. Le camp restait abandonné; ils se précipitèrent sur le butin que la victoire leur livrait. Les pauvres et simples montagnards étaient loin de soupçonner la valeur des richesses qui venaient de tomber entre leurs mains. Ils admiraient tout sans rien apprécier. La vaisselle d'or et de vermeil ne leur semblait pas plus précieuse que les vases d'étain dont ils avaient coutume de se servir. Le plus gros diamant du duc fut jeté sur le chemin comme un objet incommode et inutile. Les riches tapis, les magnifiques dentelles, les draps d'or et de soie se distribuèrent à l'aune comme des étoffes grossières. La chapelle du duc alla s'ensevelir par débris dans quelques obscurs recoins des montagnes. Les retables de cette chapelle, retrouvés et réparés par les soins d'un homme dévoué au culte des arts et des souvenirs (1), ornent aujourd'hui le musée de Dijon. Les Suisses trouvèrent, outre ces objets de luxe, des choses dont ils firent plus de cas : des vivres en abondance, une superbe artillerie, des armes de toutes sortes, et un nombre prodigieux de pennons et de bannières qui, placés dans les églises

(1) M. de Saint-Mémin.

Digitized by Google

de chaque village, attestèrent partout la défaite des Bourguignons.

« Et voicy la première male adventure et fortune que ce prince avoit jamais eue en toute sa vie. De toutes ses aultres entreprises, il en avoit eu l'honneur ou le profict. Quel dommage lui advint ce jour pour user de sa teste et mespriser conseil ! quel dommage en receut sa maison ! Et pour quelle querelle commença cette guerre ? Pour un chariot de peaux de moutons que Monseigneur de Romont prit à un Suisse en passant par sa terre ! Si Dieu n'eust délaissé ledict duc, il n'est pas apparent qu'il se fust mis en péril pour si peu de chose (1). »

Louis XI apprit la défaite de Charles le Téméraire le lendemain même de la bataille de Granson. On peut juger de sa joie. Il prévoyait que ce désastre allait détacher du duc la plupart de ses alliés, ce qui ne manqua pas. Le roi René, menacé de la confiscation de ses seigneuries, jura sur la croix de Saint-Laud de renoncer à toute intelligence avec le duc de Bourgogne ; puis il vint trouver Louis à Lyon, et se réconcilia pleinement avec lui. Le duc de Milan s'empressa de retourner à l'alliance du roi de France, et montra une extrême joie de la défaite du duc. La duchesse de Savoie fut plus circonspecte : en vraie sœur de Louis XI, elle voulut se ménager pour l'événement, quel qu'il fût. Charles pouvait se relever de sa ruine ; la main de Mademoiselle de Bourgogne paierait peut-être un jour les bons offices de la maison de Savoie.

(1) Commines.

Digitized by Google

Elle envoya donc à Charles, aussitôt après sa déroute, de riches étoffes pour se vêtir, lui et ses gens; puis elle alla le voir à Lausanne, afin de lui offrir elle-même des consolations et des espérances. Elle avait eu soin de s'excuser secrètement auprès du roi de s'être alliée à son adversaire, et de lui exprimer le désir d'une réconciliation.

L'orgueilleux Charles sentit lui-même qu'il fallait fléchir devant son rival. Il éprouvait un profond chagrin, qui lui troublait le sens et qu'il ne pouvait dévorer. Toutes ses pensées se portaient à recommencer la guerre; car, après tout, la journée de Granson avait été plutôt une déroute qu'une bataille, et il n'avait pas péri mille hommes. Il envoya donc au roi le sire de Contai, « avec humbles et gracieuses paroles, qui estoit contre sa coustume et nature, » pour le prier de « luy vouloir loyaument tenir la trêve »; s'excusant de n'avoir pas répondu encore à la proposition qui lui avait été faite d'avoir une entrevue à Auxerre, et promettant de s'y rendre bientôt, si tel était le bon plaisir du roi. Louis reçut fort bien le sire de Contai; il accorda ce que demandait le duc, et cela d'autant plus volontiers qu'il voyait Charles courir de lui-même à sa perte, sans qu'il lui parût nécessaire d'y contribuer directement. Il cacha même la satisfaction qu'il ressentait du malheur de la Bourgogne; mais le peuple n'en fit pas autant, et le bon seigneur de Contai eut le cœur serré d'entendre les railleries qui couraient par la ville, et les chansons qui se disaient à la louange des vainqueurs.

Le duc s'occupa immédiatement de rassembler les

Digitized by Google

débris de son armée. Il recueillait les hommes de tous côtés; de sorte qu'au bout de trois semaines il s'en trouva un plus grand nombre que le jour de la bataille. Il avait établi son camp près de Lausanne, et se disposait à se remettre en campagne. Mais ses forces avaient été minées par de si violentes émotions : le désespoir et l'abattement le saisirent. Il tomba malade de douleur. Sa raison était presque égarée; il ne prenait plus aucun soin de sa personne, ne voulait voir qui que ce fût, et laissait croître sa barbe. Sa constitution même en était atteinte : lui qui ne buvait jamais de vin, et qui, pour rafraîchir l'ardeur excessive de son sang, mangeait tous les matins de la conserve de roses et buvait de la tisane, maintenant il se sentait tout glacé, et il essayait de se ranimer en buvant du vin avec abondance. Un médecin italien nommé Angelo Catto, homme de ressource, s'efforça de relever son courage. Il lui appliqua des ventouses afin de rappeler le sang au cœur, et lui rendit la santé, sinon la joie. Avec les forces lui revinrent le désir et l'espoir de la vengeance, une excitation fébrile remplaça l'atonie dans laquelle il avait été plongé. Jamais on ne l'avait vu si rude ni si terrible; ses serviteurs ne l'abordaient qu'en tremblant. Il reprit ses préparatifs de guerre avec une activité furieuse, et dès les premiers jours de juin, trois mois seulement après sa défaite, il se dirigea sur Morat, petite mais forte ville que les Bernois avaient enlevée à la maison de Savoie, et qui était comme le boulevard du pays de Berne, sur lequel Charles voulait décharger sa colère.

Les gens de Berne et de Fribourg n'avaient rien ou-

Digitized by Google

blié pour se mettre en défense. Adrien de Bubenberg, ancien chef du parti bourguignon, fut choisi pour capitaine de Morat. Les villes d'Allemagne étaient mieux disposées que jamais pour les Suisses. Le roi de France excitait de son mieux tous leurs alliés, sans toutefois se déclarer personnellement : c'était sa tactique. Il flattait beaucoup, en ce moment, le duc de Bourgogne, de peur qu'il ne se détournât de son projet. Le ban de guerre avait été publié dans toutes les villes et campagnes de la confédération helvétique. Les mesures d'ordre ne manquaient pas. D'après les règlements d'une assemblée fédérale tenue à Lucerne, les vagabonds ne seraient plus soufferts à l'armée. Chacun, tant qu'on serait en campagne, serait obligé de porter son harnais de guerre, tant la nuit que le jour. Les jeux, les jurements, les querelles, les rixes, étaient sévèrement interdits. Chaque homme devait rester à son rang en silence, adresser au commencement du combat une prière à Dieu, puis avoir l'œil fixé devant lui, ne pas laisser à son bras un moment de repos avant d'avoir brisé les rangs de l'ennemi. On ne devait faire aucun prisonnier. Tout homme qui s'enfuirait devant la bataille devait être sur-le-champ mis à mort par son voisin. Il était interdit de faire aucun mal aux femmes, aux enfants, aux vieillards. Il ne fallait jamais oublier d'honorer Dieu en respectant les églises et en vénérant les prêtres. Il y avait défense de brûler ou de détruire aucun moulin, de mettre le feu dans un lieu où les troupes venant par derrière pourraient trouver encore des provisions; de toucher au butin avant que le partage s'en fît avec toute justice.

Digitized by Google

L'armée était rassemblée sur la ligne droite de la Sane, du côté de Berne. C'était là qu'arrivaient chaque jour de nouveaux renforts.

Le duc brûlait d'impatience d'en venir aux mains avec les Suisses. Il s'indignait qu'ils ne l'eussent point encore provoqué. « Or çà, ces chiens ont donc perdu courage ! disait-il. Attaquons-les ! »

Le siége de Morat fut entamé avec vigueur après quelques sommations menaçantes de Charles. Un premier assaut abattit un large pan de mur. Les Bourguignons, croyant la ville gagnée, coururent à la brèche ; mais ils y trouvèrent les Suisses, qui les repoussèrent après huit heures de combat sur la muraille et dans les fossés. Les assiégeants avaient perdu sept cents hommes.

La résistance héroïque et prolongée d'Adrien de Bubenberg donna aux alliés le temps de joindre les Suisses. Il en vint un sur lequel on n'avait pas compté : le duc René de Lorraine, qui, chassé de ses États par le duc de Bourgogne, et ne trouvant aucun secours dans le roi de France, venait confier sa fortune aux Suisses et s'unir à eux pour combattre son plus mortel ennemi.

Au même moment Charles le Téméraire perdait un de ses auxiliaires : le prince de Tarente, las d'attendre depuis un an la main de Mademoiselle Marie, et voyant que le duc la promettait également au duc de Savoie et au fils de l'Empereur, alla retrouver Louis XI, avec qui son père venait de se réconcilier. Charles en eut un grand déplaisir.

Le 20 juin, l'armée des Suisses, renforcée des gens

Digitized by Google

de Zurich, qu'on attendait depuis longtemps, passa enfin la rivière de Sane. Le duc en fut bien joyeux; il voulait marcher sans retard à leur rencontre, mais la pluie l'en empêcha, il fallut remettre au lendemain. Les confédérés se disposèrent en trois corps : l'avant-garde fut confiée au Bernois Hans de Hallewyl; le centre, à Henri Waldermann, de Zurich, et à Guillaume Herter, de Strasbourg; l'arrière-garde, à Gaspard Herteinstein, de Lucerne. Le duc de Lorraine et le comte de Thierstein commandaient la cavalerie. A la tête de l'*ost* de Bourgogne étaient Antoine de la Roche, le sire de Ravenstein, Hugues de Château-Guyon et Philippe de Crèvecœur, sire d'Esquerdes. Le duc, monté sur un grand cheval gris, commandait à tous avec beaucoup d'ardeur et d'autorité.

La pluie tombait toujours avec abondance. Les Suisses ne paraissaient point vouloir accepter le combat : les Bourguignons, harassés de fatigue et trempés jusqu'aux os, rentrèrent dans leur camp. « Il est temps ! » dit alors le chef de l'avant-garde helvétique. Aussitôt les Suisses se jetèrent à genoux, et joignirent les mains. Soudain le ciel s'éclaircit, et le soleil apparut radieux au-dessus de Berne. « Braves gens ! s'é-« cria Hallewyl en tirant son épée, Dieu nous envoie « la clarté de son soleil ! Allons ! pensez à vos femmes « et à vos enfants; et vous, jeunes gens, à vos fian-« cées ! « Les montagnards répondirent par les cris frénétiques de « Granson ! Granson ! » et, descendant avec impétuosité des hauteurs, ils se ruèrent sur les Bourguignons.

L'attaque et la défense furent dignes l'une de

Digitized by Google

l'autre. La puissante artillerie du duc repoussa vigoureusement deux assauts simultanés des Suisses, qui prirent l'ennemi de front et de gauche. Les valeureux paysans tombaient en foule. Le duc accourut lui-même; sa cavalerie fit des prodiges. Il avait compté que les Suisses persévèreraient tout le jour à refuser le combat, et il ne pouvait croire à leur attaque inopinée. Voyant le champ de bataille en un instant jonché de leurs cadavres, il se félicita de leur hardiesse, et crut à la *recouvrance de son honneur et de sa fortune*. Mais il était écrit que cette journée lui serait aussi fatale que celle de Granson. Tout à coup un grand tumulte s'éleva au sein du camp même. C'était Hans de Hallewyl qui venait avec son avant-garde d'envahir les quartiers du duc. Il s'était glissé derrière les retranchements et les avait tournés sans bruit. Bientôt le désordre fut complet. L'artillerie tomba aux mains des Suisses, qui s'en servirent, sans plus tarder, contre les Bourguignons. Le reste des confédérés était revenu à la charge. L'héroïsme des capitaines de l'armée ducale fut inutile : un grand nombre succombèrent, parmi lesquels on compta le duc de Somerset, le comte de Marle, les sires de Grimberghes, de Rosembos, de Mailli, de Montaigu, de Bournonville, et beaucoup d'autres du même rang. La bannière de Charles, défendue avec une bravoure désespérée, tomba au pouvoir des vainqueurs. Ce fut le signal de l'anéantissement de l'armée. Le massacre devint effroyable. Les Suisses, fidèles à leur serment, ne faisaient point de quartier. Le malheureux duc, réduit au désespoir, dut songer à la fuite. Il s'ouvrit un passage à la tête de trois mille chevaux,

Digitized by Google

qui furent dispersés en quelques heures, et ce fut à grand'peine que, suivi seulement de douze de ses serviteurs, il put, après une course de douze lieues, gagner Morges, où il s'arrêta.

Les exécutions des vainqueurs ne cessèrent point avec la bataille : ils poursuivaient les fuyards de tous côtés. Huit à dix mille hommes étaient morts en combattant ; et on estime que plus de la moitié de l'armée fut massacrée après la victoire. Pendant longtemps on connut ce dicton populaire : « cruel comme à Morat. » Le butin ne fut pas aussi considérable qu'à Granson, car les richesses du duc étaient bien diminuées ; cependant il y eut encore de quoi satisfaire les montagnards et leurs alliés. L'artillerie, qui était magnifique, fut partagée entre ces derniers. Le duc René de Lorraine eut une grande satisfaction de reprendre ses canons qui lui avaient été enlevés.

« Après trois jours passés sur le champ de bataille afin de maintenir contre tout venant, selon les anciennes coutumes, que la victoire était bien gagnée, les Suisses s'occupèrent d'enterrer les morts. On creusa auprès de Morat une immense fosse ; on y jeta les cadavres en les recouvrant de chaux vive. Quatre années après ; lorsque ces corps furent consumés, une chapelle fut construite où l'on entassa les ossements retirés de la fosse. Elle se nommait communément l'Ossuaire des Bourguignons ; on y lisait l'inscription suivante :

Digitized by Google

DEO OPTIMO MAXIMO.
INCLYTI ET FORTISSIMI BURGUNDIÆ DUCIS EXERCITUS,
MORATUM OBSIDIENS, AB HELVETIIS CÆSUS,
HOC SUI MONUMENTUM RELIQUIT.

A Dieu très-grand et très-bon. L'armée du célèbre et très-vaillant duc de Bourgogne assiégeant Morat, défaite par les Suisses, a laissé ici ce monument.

« Pendant plus de trois siècles cet Ossuaire a été conservé comme un glorieux souvenir de la vaillance des Suisses. Les habitants du pays montraient avec orgueil ce trophée aux voyageurs, et leur faisaient remarquer sur ces ossements blanchis la trace des grands coups d'épée dont leurs pères avaient frappé les soldats du duc Charles (1). »

Charles avait besoin de décharger sa colère sur quelqu'un. La duchesse de Savoie paya pour tout le monde, parce qu'elle se trouva à sa portée. Il s'imagina qu'elle était cause de tous ses maux, qu'elle l'avait trahi, et qu'elle allait maintenant traiter avec le roi pour achever sa ruine. Cette pensée l'exaspéra. La duchesse était venue le réconforter, comme après la défaite de Granson. Il lui offrit, pour la mettre à l'épreuve, de l'emmener avec lui dans ses États, afin de la protéger contre les poursuites des Suisses. Elle refusa : ce refus confirma les soupçons du duc, qui la fit traîtreusement arrêter par son chambellan Olivier

(1) M. de Barante,

Digitized by Google

de la Marche, lequel nous assure avoir accompli cet ordre fort à contre-cœur. La duchesse fut conduite au château de Rouvres, près de Dijon, avec ses deux filles et le plus jeune de ses fils. L'aîné, celui à qui la main de Marie de Bourgogne avait été promise, fut habilement sauvé par son gouverneur. A la nouvelle de cette arrestation, les États de Savoie se mirent sous la protection du roi de France, et lui confièrent leur jeune duc Philibert.

Louis XI venait d'achever à Notre-Dame du Puy une neuvaine d'actions de grâces pour la bataille de Morat. Il accueillit avec empressement, comme on le pense bien, les envoyés de Savoie. Presque en même temps arriva le secrétaire de la duchesse, qui priait son frère de la tirer des mains du duc de Bourgogne. Il promit de s'y employer, et le fit en effet; car bientôt, grâce à ses soins, la duchesse s'échappa du château de Rouvres, et vint le trouver au Plessis-lez-Tours. Le roi la plaisanta quelque peu sur son dévouement à la cause de Charles; il la traita ironiquement de *Bourguignonne;* mais ce fut tout, et ils se réconcilièrent pleinement. Louis ne savait pas garder rancune à quiconque avait à se plaindre du duc de Bourgogne et pouvait faire avec lui cause commune contre ce puissant rival. La paix se conclut même entre la Suisse et la Savoie par l'intermédiaire de Louis XI, qui recevait précisément alors une magnifique ambassade composée des principaux capitaines de Granson et de Morat. Ces redoutables guerriers furent traités comme ils devaient l'être par l'habile monarque : il les combla de présents et de témoignages d'estime. Il leur promit de les aider à

Digitized by Google

consommer ce qu'ils avaient commencé si heureusement, la ruine du duc Charles. Pour cela, il fut convenu qu'il entrerait en Flandre aussitôt que les Suisses auraient envahi la Lorraine. Attaqué de deux côtés à la fois, Charles ne pourrait faire face au péril, et succomberait infailliblement.

Pendant que ces projets se tramaient contre lui, le duc s'était mis en tête de former une nouvelle armée pour rentrer en Suisse; il n'était pas de ces hommes à qui les leçons profitent; on eût dit qu'il avait juré la perte de tous les siens. Il se hâta d'envoyer dans toutes ses seigneuries des ordres pressants et sévères pour qu'on reprît les déserteurs, qu'on fît de nouvelles levées et qu'on taxât chacun de ses sujets au quart de sa fortune. En vain essaya-t-on, avec tout le respect imaginable, de lui représenter qu'il tentait une chose impossible; le seul mot de paix le faisait entrer en fureur. Les états de la comté de Bourgogne, assemblés et présidés par lui, furent intimidés d'abord du ton dont il leur parla; mais, après avoir délibéré tout un jour, ils refusèrent d'accéder à ses demandes, et offrirent seulement trois mille hommes pour défendre leur pays contre les courses de l'ennemi, ajoutant que la maison de Bourgogne avait bien assez de domaines sans faire de nouvelles conquêtes onéreuses à tout le monde. Les états de la duché, plus audacieux parce que le duc n'était pas là, répondirent sans hésiter que cette guerre leur semblait insensée, et qu'ils ne seconderaient point des projets qui amèneraient infailliblement la ruine de tous les pays soumis à la domination du duc. Les Flamands, naturellement peu soumis, et

Digitized by Google

d'ailleurs fort irrités contre Charles, déclarèrent qu'ils s'empresseraient de courir à la défense de leur seigneur s'il venait à être entouré par les Suisses et les Allemands, mais qu'ils ne lui fourniraient plus ni hommes ni subsides pour aucune agression, attendu que toutes ces guerres les avaient accablés déjà de charges et d'impôts sans porter profit à personne. Le prestige qui avait environné le nom de Charles le Terrible était bien dissipé.

Cette réponse mit le duc hors de lui : il jura qu'il démolirait les murs de Bruxelles, de cette ville perfide toute pleine de ses ennemis. Hélas! ses ennemis étaient partout, même parmi ses plus proches! Il les avait multipliés comme à plaisir. Liberté, commerce, fortune, famille, il avait tout ruiné pour satisfaire son orgueil, sans que rien dédommageât les peuples de tant de sacrifices. Ils se dévouaient sans plaisir et sans cœur, ou plutôt ils ne voulaient plus se dévouer à un maître au commandement dur et menaçant, à l'accueil plein de rudesse, qui n'avait jamais une parole de bonté pour eux, ni la moindre compassion pour leurs souffrances. Depuis sa jeunesse, on l'avait toujours connu fier et hautain; les revers l'avaient aigri et il était devenu cruel : il ne donnait jamais un ordre sans menacer de mort quiconque ne s'y soumettrait pas. Il ne lui venait pas en pensée qu'il pût trouver de la résistance sans en triompher. Celle des états, bien légitime certes, mais inattendue, éteignit ce qui lui restait de courage. Cette âme de bronze se brisa. L'impuissance de sa colère le jeta dans une désolation profonde, dans une morne atonie. Retiré au château

Digitized by Google

de la Rivière, entre Joux et Pontarlier, il s'ensevelit dans une solitude absolue, ne voulant ni se plaindre ni être plaint, car il était fier dans sa douleur comme en toutes choses, il passait des jours entiers sans apercevoir aucun être vivant. Aucun ami ne pouvait soulager sa peine; le duc n'en avait plus; il les avait tous détachés de lui. La présence de sa fille, de la seule créature qu'il aimât, aurait été peut-être un baume salutaire pour son âme ulcérée. Il ne voulut point la voir. Les caresses de Marie de Bourgogne lui seraient devenues autant de remords; il n'aurait pu poser ses lèvres sur ce front candide sans songer aux couronnes qu'il venait d'y briser! La religion même, cette suprême consolatrice, lui était de nul secours : il ne savait pas chercher son refuge dans le sein du Dieu de miséricorde qu'il avait tant offensé. Dédaignant le Ciel et les hommes, sombre, inabordable, étouffant les rugissements de sa colère comme un lion blessé à mort, Charles, durant deux mois entiers qu'il se tint inactif à la Rivière, laissa ce qui lui restait de fortune s'écrouler rapidement.

Deux hommes, pendant ce temps, travaillaient avec ardeur à sa perte, et mettaient sa détresse à profit : c'était le roi de France et le duc de Lorraine.

Aussitôt après sa victoire de Morat, René était entré dans son duché, où il avait été reçu avec une grande allégresse. Les villes étaient heureuses de rouvrir leurs portes à ce jeune prince aussi doux et aussi *accort* que Charles était rude et discourtois. Chacun mettait en lui affection et espérance; chacun

Digitized by Google

s'empressait de lui offrir de l'argent, dont il avait grand besoin. On raconte qu'un jour, comme il priait dévotement dans une église, une riche veuve s'approcha de lui, et, l'ayant salué très-humblement, lui remit une bourse d'or *pour l'aider à reconquérir son duché*. Louis XI lui avait envoyé quarante mille francs pour soudoyer des troupes. Partout les garnisons bourguignonnes étaient obligées de déloger. Nancy même, n'entendant point parler du duc de Bourgogne, se rendit au bout de peu de jours. René traita les habitants avec son affabilité ordinaire : il se concilia bien vite toutes les sympathies.

Ces nouvelles tirèrent Charles le Téméraire de son apathique abattement. En apprenant que le jeune duc était rentré dans sa capitale, il regretta de n'avoir point écouté les avis de ses prud'hommes. Depuis longtemps on le pressait de passer dans le Brabant et le Luxembourg, d'y rétablir son autorité, d'y refaire son armée, et enfin de se donner un puissant allié en accomplissant le mariage de Mademoiselle Marie avec l'archiduc Maximilien. Il n'avait pas d'autre espoir de salut; mais précisément parce que c'était le vœu de tous les gens sages, Charles pour rien au monde n'y aurait consenti. Maintenant il s'agissait de reprendre ce qu'il n'avait pas su garder. Il réunit à peu près six mille hommes des débris de son armée. Les comtes de Nassau et de Chimai vinrent le rejoindre en route, un corps de troupes lui fut envoyé des Pays-Bas, de sorte qu'il eut bientôt, malgré sa pénurie, des forces supérieures à

Digitized by Google

celles de René. Mais il était trop tard. Lorsque Charles arriva devant Nancy, le duc de Lorraine, se voyant hors d'état de livrer une bataille, venait d'enfermer dans la ville ce qui lui restait de soldats. Il avait promis aux habitants qu'il les secourrait sous deux mois, et il était parti pour aller réclamer l'assistance des Suisses.

Les deux mois furent durs à passer tant pour les assiégés que pour les assiégeants. Nancy se défendait avec une constance héroïque : ses murs tombaient chaque jour sous la canonnade de l'armée ennemie; presque tous les remparts étaient abattus. La disette sévissait cruellement dans la ville; après avoir mangé tous les chevaux, on avait fini par ne plus trouver d'autre nourriture que les chats et les rats. Mais, fidèles à la promesse qu'ils avaient faite au duc René de l'attendre, les habitants juraient au milieu de leur misère qu'ils mourraient tous plutôt que de livrer leurs portes. A la vérité, l'armée bourguignonne était encore plus à plaindre que la garnison, et elle ne se sentait pas soutenue par la pensée d'un généreux dévouement. Les convois de vivres n'arrivaient point; les gens de Lorraine et d'Alsace les pillaient en route. Le duc manquait d'argent pour la solde de ses troupes, et il n'osait en faire venir de peur qu'il ne fût enlevé le long du chemin. Le froid, la faim décimaient cruellement les soldats : dans une seule nuit, plus de quatre cents avaient été gelés. L'armée de Charles était tellement épuisée, qu'on n'y aurait peut-être pas compté trois mille combattants valides; les désertions étaient nombreuses; le duc

Digitized by Google

ne s'en montrait que plus opiniâtre; il ressentait peu de compassion pour des maux auxquels il n'était pas sensible lui-même, car nul prince ne se montra jamais plus dur pour son propre corps, et ne supporta mieux les privations et les fatigues.

Quoique sa perte fût évidente pour tous, il persistait dans son obstination; personne n'osait lui conseiller de lever le siége, sauf à revenir plus tard. Le comte de Chimai le tenta une fois; Charles lui répondit fort durement, et défendit qu'à l'avenir on laissât pénétrer qui que ce fût dans son logis sans son ordre formel. Il n'avait de confiance qu'en un seul homme, et cet homme était un traître. Le comte de Campo-Basso, ce *condottiere* napolitain qui lui avait vendu ses services, avait juré sa perte au roi Louis XI et au duc René. Outre que la perfidie lui était naturelle, il gardait un sombre ressentiment d'un soufflet que le duc lui avait donné dans un instant de colère. Même avant cet outrage, il avait fait offrir au roi de le servir de tout son pouvoir. Depuis il renouvela ses propositions avec tant d'instances, que Louis en eut des soupçons, et craignit un moment de tomber lui-même dans quelque piége. Mais lorsqu'il eut acquis la certitude que l'Italien trahissait réellement son maître, il usa d'un des plus grands raffinements que puisse suggérer la ruse : sans accepter les offres de Campo-Basso, qui pouvaient lui devenir inutiles si Charles se perdait lui-même (car il est à remarquer que Louis XI, si célèbre par sa perfidie, n'y recourut jamais sans utilité), il écrivit au duc de se méfier de cet homme,

Digitized by Google

parce qu'il avait des preuves certaines de sa déloyauté. C'était le plus sûr moyen d'enraciner Charles dans son aveuglement. « Si c'était vrai, dit-il, le roi se garderait bien de me le faire savoir. » Et il s'attacha de plus en plus au comte de Campo-Basso. Voyant que les choses n'allaient pas assez vite à son gré, Louis se repentit de n'avoir pas cédé aux offres du condottiere, et il tenta à son tour de le séduire. Quelques jours avant la bataille de Morat, il écrivit au comte de Dunois :

« MONSIEUR DE DUNOIS,

« Si vous pouviez gagner le comte de Campo-
« Basso, et qu'il eût la volonté d'être des miens et de
« se déclarer entièrement, je serais bien content...
« Vous pourrez dire au poursuivant que j'appointe-
« rais son maître de pension et lui de bon office,
« de manière qu'ils seraient tous deux satisfaits. Par-
« lez en comme de vous-même. Et s'il vous dit que
« son maître n'y voudrait entendre, laissez-le aller,
« et n'en parlez pas.

« Lyon, le 5 juin 1476. »

De ce jour, le Napolitain fut l'homme du roi; il resta au service du duc, afin de le mieux perdre. Il négociait en même temps avec le duc René. Toutes ses intrigues étaient conduites avec un tel talent, que Charles ne se douta jamais de rien, et croyait fermement le comte de Campo-Basso aussi intéressé que lui à reprendre la capitale de la Lorraine.

Cependant le duc René s'avançait à grandes jour-

Digitized by Google

nées, à la tête de vingt mille Suisses qui s'étaient joyeusement enrôlés sous ses ordres, animés par les souvenirs de Morat, et aussi par l'or qu'il leur promettait sous la caution du roi de France. Le jeune duc, pour entretenir la bonne et sympathique impression causée par leur commune victoire, avait eu soin de revêtir un costume semblable au leur, ce qui avait produit un excellent effet. A la nouvelle de leur arrivée, Campo-Basso jeta le masque; il déserta avec tous ses gens et alla rejoindre le duc René. Il enlevait à Charles la meilleure partie de ses troupes. Les Suisses refusaient de le recevoir dans leurs rangs. « Nous ne voulons point que ce traître d'Italien combatte à nos côtés, dirent-ils tous. Nos pères n'ont jamais usé de telles gens ni de telles pratiques pour remporter la victoire. » Campo-Basso fut obligé de se retirer; mais il choisit son poste à part.

Le 4 janvier 1477, l'armée du duc de Lorraine se trouvait à deux lieues au plus du camp de Bourgogne. Le cas sembla grave à Charles; contre son habitude, il assembla son conseil, et demanda aux capitaines ce qu'il convenait de faire. Tous furent d'avis que prendre la ville était impossible, et qu'il fallait à tout prix éviter la bataille, puisqu'un échec était certain. Ils souhaitaient donc qu'on se retirât dans le Luxembourg pour y réparer leurs forces, tandis que le duc René épuiserait les siennes. Mais le duc n'entendait pas pousser la condescendance jusqu'à suivre les conseils qu'il avait daigné demander. « Je ferai souvenir les Lorrains, dit-il, que mon père et moi nous avons su les vaincre. Par saint Georges, je

Digitized by Google

ne m'enfuirai point devant un enfant, devant René de Vaudemont, qui, en indigne chevalier, marche en tête de cette canaille. A ce soir l'assaut de la ville! et à demain la bataille! » Chacun put remarquer qu'il y avait beaucoup de tristesse sous cette ardeur factice. L'assaut fut donné comme Charles l'avait voulu. Il n'eut pas plus de succès que les précédents. Les assiégés avaient aperçu en haut du clocher de Saint-Nicolas-de-Pont un grand feu que le duc de Lorraine y avait fait allumer pour annoncer son approche. Enthousiasmés par cette vue, ils repoussèrent vigoureusement les assiégeants, et lorsque ces derniers se retirèrent, ils les poursuivirent jusque dans leur camp, dont ils brûlèrent une partie.

Le lendemain de grand matin, le duc rangea son armée en bataille pour bien recevoir les Lorrains, qui arrivaient par deux routes différentes. La neige tombait à gros flocons; on ne voyait pas à deux pas devant soi. C'était comme le linceul de la gloire des Bourgognes qui s'étendait sur la terre. Charles se sentait le cœur serré. Moreau, son beau cheval de bataille, n'avait pas non plus son ardeur accoutumée. Soudain un grand bruit se fit entendre au loin et par trois fois : c'étaient les trompes des gens d'Uri et d'Untervalden. Ce son terrible, qui lui rappelait Granson et Morat, lui fit courir dans toutes les veines un frisson glacé. Il ne perdit pourtant pas contenance, et se hâta de mettre son casque pour courir au combat. Comme il le posait sur son front, le lion d'or qui en formait le cimier se détacha et roula par terre. ***Hoc est signum Dei*** (ceci est un signe

Digitized by Google

de Dieu), dit tristement le duc. Et, piquant des deux, il se précipita au-devant de l'ennemi.

Le combat ne dura pas longtemps : la petite armée bourguignonne fut promptement écrasée, comme il était facile de le prévoir, et comme Charles n'en avait été que trop averti. De même qu'à Morat, la poursuite fut terrible. Bien avant dans la nuit, les vainqueurs couraient encore de tous côtés, égorgeant sans merci tous ceux qu'ils rencontraient.

Le duc René fit une entrée triomphale dans sa bonne ville de Nancy. La vaillante garnison, qui avait soutenu un si terrible siége; les habitants, qui avaient tant souffert pour se conserver à lui, se pressaient en foule à sa rencontre. Les maisons étaient illuminées; les rues retentissaient des cris de : « Vive le duc René! Vive notre bon et vaillant seigneur! » La joie était sincère, et bien partagée par le duc de Lorraine. Pourtant un souci se lisait sur le beau visage du jeune prince : il demandait avec anxiété à chacun de ceux qui revenaient du combat ce qu'était devenu le duc de Bourgogne, et personne ne pouvait rien lui apprendre de son illustre ennemi; personne ne l'avait vu depuis le moment où le sort de la journée avait été décidé.

Le lendemain, jour des Rois, René fit faire des recherches minutieuses sur le champ de bataille : le duc ne fut point trouvé parmi les morts. Il y aurait été en bonne et noble compagnie, car beaucoup de vaillants hommes furent reconnus qui avaient péri là glorieusement. Les prisonniers furent interrogés : aucun n'avait de nouvelles de leur maître. On ne re-

Digitized by Google

cueillit pas plus d'informations sur les routes qu'il aurait pu prendre pour fuir. Nulle part le duc n'avait laissé de traces. Réduit aux conjectures, le peuple ne tarda pas à répandre les versions les plus contradictoires : le duc s'était enfermé dans un château fort du Luxembourg; il avait été emporté blessé dans une retraite inconnue, où l'un de ses serviteurs le soignait secrètement; il était prisonnier d'un seigneur d'Allemagne, de l'autre côté du Rhin; il s'était retiré dans un couvent; il était caché dans la forêt des Ardennes, etc. Mais ce qui passait pour certain dans l'esprit de tout le monde, c'est qu'il n'était point mort, et qu'on le verrait bientôt reparaître plus terrible que jamais.

Campo-Basso en savait plus que personne sur le compte de Charles le Téméraire. Le troisième jour après la bataille, il amena au jeune duc René un page qui pourrait, dit-il, guider les recherches, car il avait vu de loin tomber son maître. Le page, qui se nommait Jean-Baptiste Colonna, mena les gens du duc vers l'étang de Saint-Jean, à quelque distance de Nancy. Là on trouva, dans la vase glacée du ruisseau qui forme cet étang, douze cadavres entièrement dépouillés; l'un d'eux était le grand prince de Bourgogne! Ce fut une pauvre blanchisseuse de sa maison qui le reconnut la première. Les loups et les chiens avaient commencé à dévorer le visage; la glace seule, en les recouvrant, avait protégé ces tristes restes. Il fut difficile d'abord de constater l'identité du cadavre; mais en examinant ce corps avec soin, quoiqu'il fût méconnaissable, on acquit bientôt la certitude que

Digitized by Google

c'était réellement le duc de Bourgogne. Son chambellan, son chapelain et son médecin le reconnurent à des marques incontestables : deux dents lui manquaient à la mâchoire supérieure; on retrouva les traces de la blessure qu'il avait reçue à Montlhéry, et de deux abcès, l'un à l'épaule, l'autre au bas-ventre; l'orteil gauche avait un ongle retourné dans la chair; le duc portait ses ongles d'une longueur démesurée, ce qui aurait pu servir comme indice certain; enfin il avait la tête fendue de l'oreille à la bouche, et le corps traversé de deux coups de pique.

Comment avait été frappé Charles le Téméraire? L'opinion la plus accréditée fut celle-ci : le premier coup lui avait été porté à la tête par un boulanger de Nancy. Charles, blessé, avait voulu traverser le ruisseau de l'étang de Saint-Jean, et les pas de son cheval avaient enfoncé la glace. Alors il avait crié : « Sauvez le duc de Bourgogne! » Mais le châtelain de la Tour du Mont de Saint-Dié, qui le poursuivait, crut entendre : « Vive Bourgogne! » et il acheva le duc d'un coup de pique. On prétendit plus tard que ce seigneur était mort de chagrin d'avoir tué un si noble prince. D'autres affirmaient que le comte de Campo-Basso avait aposté des hommes chargés de tuer le duc de Bourgogne, et que c'étaient eux qui lui avaient porté les derniers coups. Charles le Téméraire n'avait que quarante-quatre ans; il en avait régné dix à peine.

Lorsque le duc de Lorraine sut qu'on avait enfin retrouvé ce corps, objet de tant de recherches, il ordonna qu'on le transportât à Nancy. Il fut déposé dans une chambre ardente tendue de velours noir. Le

Digitized by Google

grand-duc d'Occident, étendu sur un lit de parade aussi de velours noir, était revêtu d'une camisole de satin blanc, et recouvert d'un manteau de soie cramoisi. Une couronne ducale ornée de pierreries reposait sur son front. On lui avait chaussé des houseaux d'écarlate et des éperons d'or. Tous les grands seigneurs de Bourgogne et de Lorraine vinrent jeter de l'eau bénite sur le corps du malheureux prince. Le duc René vint à son tour, les yeux pleins de larmes et le cœur ému. Il prit par-dessous le poêle la main glacée de Charles le Téméraire et la baisa pieusement. « Ah! mon cousin, dit-il, Dieu veuille avoir votre âme! Vous nous avez fait bien du mal! » Puis il s'agenouilla, et resta longtemps en prières.

« Et puis le fist ledit duc de Lorraine enterrer en sépulture bien et honorablement, et lui fit faire un moult beau service (1). »

Les funérailles furent, en effet, des plus somptueuses. René menait lui-même le deuil, portant une longue barbe d'or qui lui tombait jusqu'à la ceinture, selon l'usage des anciens preux et des généraux romains lorsqu'ils avaient remporté quelque grande victoire. Un long manteau noir recouvrait sa cotte de mailles; il suivait à pied. Les chefs captifs de l'armée vaincue et les serviteurs du duc assistaient tristement au convoi funèbre de leur maître; les capitaines victorieux ne pouvaient eux-mêmes se défendre des plus tristes réflexions en déposant dans le caveau de l'église Saint-Georges les restes de Charles le

(1) Jean de Troyes.

Digitized by Google

Hardi, de ce prince intrépide qui durant dix années avait tenu en échec les puissances européennes.

« Je l'ai vu, dit Commines, grand, honorable, et autant estimé que nul qui fust dans la chrestienté... Il désiroit grande gloire... Ores, sont finies toutes ses pensées, et le tout a tourné à son préjudice et honte; car ceux qui gagnent ont toujours l'honneur. »

VII

Qu'allait-il avenir du noble duché de Bourgogne, maintenant que son chef était tombé? Qui devait se charger de soutenir la renommée de cette puissante maison illustrée par quatre grands princes et redoutée de toute l'Europe? Qui prendrait les rênes de ces vastes États auxquels le titre seul manquait pour compter parmi les plus grands royaumes? Cette proie si longtemps, si avidement convoitée par le roi de France, allait-elle devenir son partage, sans que personne la lui disputât? Le grand-duc avait-il emporté dans sa tombe les dernières armes de la seconde branche des Valois? Telles étaient les questions que se posaient la France, la Bourgogne, l'Angleterre, l'Allemagne, enfin toutes les nations parties intéressées ou simplement spectatrices du grand événement qui venait de s'accomplir sous les murs de Nancy.

Hélas! des mains bien délicates, bien inhabiles, allaient essayer d'arrêter la chute du grand et somp-

Digitized by Google

tueux édifice près de s'écrouler! Un front bien jeune allait être meurtri sous le poids de la couronne ducale! Marie de Bourgogne était appelée à régner... Pauvre enfant, ignorante des ruses plus encore que de la science politique; éloignée, par la droiture et la simplicité de son cœur, de ces mille intrigues dont les fils s'étaient à son insu embrouillés autour d'elle, il lui fallut entrer en lutte avec des volontés acharnées, des calculs d'une effrayante habileté, des perfidies dont la pensée ne pouvait se faire place dans son intelligence.

Marie de Bourgogne avait alors dix-neuf ans. C'était une des femmes les plus distinguées de son époque. Elle joignait à toutes les grâces de la jeunesse une grande élévation de sentiments, beaucoup de cœur et de courage, et tous les talents en harmonie avec son haut rang; mais elle ignorait l'art de gouverner. Sa vie s'était écoulée paisible, au milieu d'occupations modestes, près de la duchesse Marguerite, qu'elle aimait et qu'elle vénérait avec toute la tendresse et toute la confiance que méritait la princesse anglaise. Charles n'avait pris aucun soin d'initier sa fille à ses affaires. Lui qui ne savait rien prévoir des choses mêmes les plus probables, ne pouvait pas s'aviser que la mort l'atteindrait au milieu de sa course pour le frapper dans toute la force d'une puissante constitution.

Marie n'était point préparée à cette rude nouvelle. Trompée par les vaines espérances de son père, elle le croyait près d'entrer triomphant dans Nancy. Les plus intimes serviteurs de sa famille durent veiller à ce qu'elle apprît avec quelque ménagement que Dieu l'a-

Digitized by Google

vait faite à la fois orpheline et souveraine de Bourgogne. Ce fut messire Hugonnet qui s'en chargea, lorsqu'il eut la certitude que tout espoir de voir reparaître le duc était bien perdu. Il avertit d'abord les gouvernantes de la jeune princesse pour qu'elles la préparassent à ce terrible coup; puis il se présenta lui-même, accompagné du sire d'Imbercourt. L'entrevue fut déchirante, malgré les précautions que prirent les deux chevaliers pour conjurer le désespoir de la noble orpheline. Ils la supplièrent de mettre son recours en Dieu, de ne point se laisser abattre, et de se confier aux serviteurs et conseillers de son père, qui lui seraient entièrement et affectueusement dévoués. Écrasée par sa douleur, Marie n'entendait, ne comprenait rien, sinon qu'elle avait perdu son père. Ses larmes, ses sanglots gagnèrent les dignes seigneurs, qui se prirent à pleurer amèrement avec elle. Puis ils essayèrent de les calmer en lui parlant longuement du feu duc, des regrets, de la désolation des peuples. Ces propos étaient doux au cœur de la pauvre Marie; mais il s'en fallait qu'ils fussent l'expression de la vérité; l'intention seule les rendait respectables. La mort de Charles avait causé une joie plus universelle que ne fit jamais celle d'aucun prince, car nul ne fut plus généralement détesté.

Marie de Bourgogne ne devait pas avoir le loisir de pleurer longtemps. Le recueillement nécessaire à une profonde douleur ne devait point être permis à la fille des ducs. Ses ennemis ne dormaient pas, et de grands embarras allaient lui être suscités dès les premiers jours de son règne.

Digitized by Google

Louis XI avait été très-promptement informé de la catastrophe de Nancy. Il en ressentit une joie si vive, qu'il ne put la dissimuler, lui qui dissimulait toujours. Ses serviteurs se crurent obligés de paraître également joyeux; cependant on n'avait encore nouvelle que de la perte de la bataille; on ne savait pas ce que le duc était devenu. Le roi écrivit sur-le-champ la lettre suivante à messire de Craon, qui commandait ses troupes sur les marches de Lorraine, et qui lui avait envoyé un cavalier pour l'informer :

« Monsieur le comte, mon ami, j'ai reçu vos lettres « et les bonnes nouvelles que vous m'avez fait savoir, « dont je vous remercie autant que je puis. Mainte- « nant il est temps de déployer vos cinq sens de na- « ture pour mettre le duché et le comté entre mes « mains. Pour ce, avec votre bande et le gouver- « neur de Champagne, si ainsi est que le duc de « Bourgogne soit mort, mettez-vous dans lesdits « pays, et gardez-les. Si cher que vous m'aimez, « faites-y tenir aux gens de guerre meilleur ordre « encore que si vous étiez dans Paris. Remontrez à « ceux du pays que je les veux mieux traiter et gar- « der que nuls de mon royaume, et qu'au regard de « ma filleule, j'ai intention de parachever le mariage « que j'ai déjà fait traiter, de Monseigneur le Dau- « phin et d'elle. Monsieur le comte, j'entends que « vous n'entrerez auxdits pays, et ne ferez mention de « ceci, sinon que le duc de Bourgogne soit mort. « Pourtant, je vous prie que vous me serviez ainsi « que j'en ai la fiance. Et adieu.

« Écrit au Plessis-du-Parc, le 9 janvier. »

Digitized by Google

Le même jour, il dictait à Mesme, son secrétaire, cette autre lettre :

« *A nos chers et bien amés les conseillers, bourgeois,*
« *manants, et habitants de la ville de Dijon.*

« CHERS ET BIEN AMÉS,

« Nous avons su l'inconvénient advenu à notre « beau-frère de Bourgogne, dont nous déplaît. Et « pour ce, si estoit que sa personne fût prise ou « morte, ce que Dieu ne veuille ! vous savez que vous « êtes de la couronne et du royaume ; et aussi que « sa fille est notre proche parente et filleule, à qui « nous voudrons garder son droit en toute façon « comme le nôtre propre, et que faire nous le devons. « Par quoi nous avisons qu'à nul ni sous autre main « ne vous mettiez que la nôtre ; et nous y garde- « rons le droit de notre dite filleule, comme dit est. « Et de votre volonté, nous avertirez ensemble de « vos affaires, si aucunes en avez, pour y pourvoir en « manières que serez contents.

« Donné au Plessis-du-Parc, le 9 janvier. »

Beaune, Châlon, Mâcon, Auxerre, toutes les principales des bonnes villes de Bourgogne reçurent des dépêches semblables. D'autres furent immédiatement expédiées lorsque arriva la nouvelle certaine de la mort de Charles le Téméraire. Louis y promettait de nouveau sa toute-puissante protection à Mademoiselle Marie de Bourgogne, et toutes sortes d'avantages pour ses sujets ; mais il rappelait adroitement que le duché était réversible à la couronne.

Digitized by Google

C'était prendre habilement et promptement ses mesures; mais aussi la fortune se montrait si favorable à Louis XI, qu'il ne fallait pas la négliger. Son plus cher désir allait être accompli; le plan qu'il poursuivait depuis le commencement de son règne allait se réaliser; la ruine de la maison de Bourgogne était assurée! *Vulpe leo cecidit :* Le renard avait vaincu le lion! Et cela, sans que le roi y eût en apparence mis la main, par le cours naturel des choses, grâce à l'incroyable témérité du dernier duc. L'emportement, l'obstination de Charles le Hardi avaient servi Louis XI mieux que toutes les brigues de ce dernier auraient jamais fait. Certes, le Ciel se déclarait pour lui, pensait-il; il ne fallait pas se montrer ingrat. Cette réflexion le conduisit en pèlerinage à Notre-Dame du Puy-d'Anjou.

Pendant que Louis s'agenouillait dévotement devant la sainte image, l'amiral de France et le sire de Commines, passé depuis quelques années au service du roi, se dirigeaient vers l'Artois et la Picardie, afin de requérir et de recevoir soumission de tous les pays de la domination du feu duc. Messire de Craon, le prince d'Orange, naguère au service de Charles, et l'évêque duc de Langres entraient en Bourgogne avec des troupes; et les états s'assemblaient à la hâte pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire dans ce grand *espouvantement*,

Les états n'étaient point du tout certains de la mort du duc, malgré les assertions des chevaliers qui juraient sur leur honneur l'avoir vu enseveli. De plus, en supposant que Charles fût réellement mort, les

Digitized by Google

droits du roi paraissaient fort contestables. La coutume de Bourgogne admettait les transmissions féminines, et l'acte d'apanage du duché ne stipulait la réversion à la couronne qu'en cas d'extinction de la race, sans mentionner le sexe des représentants. Les états voulaient donc demeurer fidèles à leur jeune duchesse, qui descendait directement de Philippe le Hardi, et se trouvait leur souveraine légitime. Et quand même on aurait rejeté la transmission féminine, ce qui n'était point le cas, le roi n'aurait eu encore aucune prétention fondée, puisqu'il restait à la maison de Bourgogne un représentant dans la personne de Philippe de Nevers, petit-fils de Jean sans Peur.

Cependant les troupes royales entouraient Dijon, menaçantes, bien équipées : comment leur résister? La ville n'avait ni gens d'armes, ni argent; tout avait été absorbé par le feu duc. Le peuple murmurait. Chacun songeait à se tirer d'affaire le mieux possible. On ne connaissait pas la princesse; elle n'avait donné encore aucun ordre ni aucun avis. La jeune fille des ducs, éperdue, désolée, ne songeait qu'à pleurer la mort de son père, à faire célébrer pour lui de grandes cérémonies funèbres. Elle n'entendait point l'orage gronder autour d'elle; elle ne s'occupait point de le conjurer. Quel secours attendre de cette vierge affligée? Mieux valait traiter avec le roi, s'il promettait franchement de garder les droits de Mademoiselle Marie, de respecter les franchises du pays, et de cimenter la paix par le mariage du fils de France et de l'héritière de Bourgogne. Les commissaires royaux jurèrent tout au nom de Louis XI, et au bout de peu

Digitized by Google

de jours la capitale de la province, le berceau de la puissance bourguignonne voyait flotter sur ses tours les panonceaux de Sa Majesté.

Le duché s'était laissé prendre à la gorge : la comté fut moins docile ou plus hardie. Elle repoussa durement d'abord les propositions royales et les offres de protection qui lui étaient faites. La comté voyait les ruses de Louis XI sous ses protestations de dévouement à la jeune orpheline. « Vous ne parlez pas pour nous, répondit-on au prince d'Orange; moins encore pour Mademoiselle Marie; vous plaidez pour le roi. Si les deux Bourgognes vouloient s'entendre, on lui feroit la conquête fort difficile. Au pis aller, grande en seroit la gloire, et la souvenance éternelle (1). » La force triompha de cette résistance généreuse; les Allemands d'un côté, les troupes royales de l'autre, menaçaient le territoire. L'assentiment fut enlevé à la pointe de la lance, et le 18 février, quoique la comté relevât de l'Empire, et non du royaume, les états confiaient au roi la garde de leur province pour le profit de Mademoiselle Marie, et en faveur du mariage qui devait s'accomplir entre elle et le fils de France.

La jeune duchesse ne se doutait de rien, lorsqu'elle vit arriver en toute hâte un courrier qui lui apportait nouvelle des sommations faites à la Bourgogne. Ce messager était dépêché par les gens du conseil des comptes et des finances de Dijon. Dans leur empressement d'avertir la princesse, ils avaient acheté un vigoureux cheval pour que le voyage se fît plus vite.

(1) Gollu.

Digitized by Google

Marie fut étrangement surprise et troublée. Sans argent, sans appui, sans conseil, elle se voyait exposée à des périls incalculables et imprévus; car la trêve conclue à Soleure entre le roi et le feu duc était une sauvegarde au moins momentanée dans l'esprit de tous les Bourguignons.

Rien de plus digne que l'attitude de Marie de Bourgogne en présence de la mauvaise foi de son adversaire. Elle rassembla au plus vite les débris du conseil ducal; elle fit rechercher et vérifier avec soin tous ses titres à l'héritage de son père; puis elle signa la protestation suivante, qui ne devait pas lui conserver ses provinces, mais qui était destinée à peser sur la mémoire de Louis XI comme un certificat de perfidie et de déloyauté. C'est la voix ferme du bon droit opprimé par l'injustice.

« Président, gouverneur de la chancellerie, et gens « des comptes,

« J'ai su ce que vous avez mandé au chancelier, « touchant les sommations faites par l'évêque de « Langres et le gouverneur de Champagne, de rendre « la duché de Bourgogne au roi, comme à lui échue « par le trépas de monseigneur mon père, de la mort « duquel n'ai encore aucune certaineté; et aussi d'a- « voir la garde de la comté, dont vous avez eu délai « de douze jours.

« Sur quoi, pour vous faire réponse, vous êtes « bien informés que la duché de Bourgogne ne fut « onques du domaine de la couronne de France, mais « étoit en ligne d'autre nom et d'autres armes quand,

Digitized by Google

« par la mort du jeune duc Philippe, elle vint et « échut au roi Jean, comme son cousin germain, du « côté et de la ligne dont la duché procédoit; laquelle « fut ensuite donnée par lui à monseigneur le duc « Philippe son fils, pour lui et toute sa postérité « *quelconque*, et n'est aucunement de la nature des « apanages de la France.

« Aussi la comté de Charolais fut acquise par « monseigneur le duc Philippe du comte d'Arma- « gnac.

« Et les comtés de Mâcon et d'Auxerre ont été trans- « portées par le traité d'Arras à feu monseigneur mon « aïeul, pour lui et ses hoirs mâles et femelles des- « cendant de lui.

« Lesquelles choses, si fait ne l'avez, vous remon- « trerez; et de plus, que j'ai envoyé devers le roi, « et que les choses se mettront en communication et « appointement, car le roi fait savoir qu'il ne veut « rien ôter de mon héritage.

« Par quoi, et autres moyens, contendrez à délayer « la matière.

« Et si le gouverneur de Champagne ne se veut « contenter, disposez-vous à tenir le pays en mon « obéissance, et à garder les meilleures places et « villes. Avec l'aide de Dieu, vous aurez brièvement « bon soulagement, ou par appointement, ou autre- « ment. D'ailleurs le temps n'est point bon pour as- « seoir des siéges.

« Quant à la garde de la comté, il n'est point « besoin que ceux qui veulent m'ôter mon bien d'un « côté s'avancent pour me le garder de l'autre.

Digitized by Google

« Et pour appointer avec les Allemands, je vous « envoie lettres et instructions par ce porteur pour « Simon de Cléron, par lequel vous ferez conduire « la chose. Tant à la duché qu'à la comté, tenez les « pays en mon obéissance autant que possible, au cas « que vous ne puissiez pas mettre la chose en délai, « à quoi vous tendrez le plus que vous pourrez. « Au surplus, croyez le porteur de ce qu'il vous « dira.

« Écrit à Gand, le 23 janvier.

« MARIE. »

« Recommandez-moi aux prélats, nobles et villes « de par delà, auxquels je prie qu'ils retiennent tou- « jours en leur courage la foi de Bourgogne, quand « même ils seroient contraints de parler autrement. »

Cette missive de la jeune orpheline était bien de nature à ébranler les intérêts de Louis XI. Elle ne promettait aucun secours par elle-même; mais elle attendait l'aide de Dieu, et elle comptait sur la parole du roi. On ne sentait point de découragement dans son âme; elle exposait simplement et clairement ses droits, en priant de les *remontrer*. Et puis quelle touchante invocation terminait sa lettre! quel éloquent appel à la fidélité des serviteurs de sa maison! *Qu'ils retiennent toujours en leurs courages la foi de Bourgogne!* Que le dévouement reste dans le cœur si les lèvres sont obligées de servir la cause adverse! La fille des ducs a cette noble confiance que pas un des siens ne la trahira. L'effet que pouvait produire cette dépêche était trop redoutable pour qu'on ne s'empres-

Digitized by Google

sât pas de le prévenir. La lettre fut supprimée à Dijon par les hommes du roi; en Franche-Comté par les partisans mêmes de la jeune duchesse, qui se réservèrent toutefois d'en faire usage en temps plus opportun.

Les progrès du roi n'étaient pas moins rapides en Picardie qu'en Bourgogne. Depuis longtemps les villes de la vallée de la Somme étaient lasses du gouvernement ducal; elles ne demandaient pas mieux que de rentrer dans l'obéissance de la France. Toutes se soumirent avec empressement, à la réserve d'Arras, qui refusa d'ouvrir ses portes au sire de Commines; mais cette résistance céda devant l'arrivée du roi lui-même. Louis avait retrouvé l'intrépidité de sa jeunesse. Il s'était, malgré la rigueur extrême de l'hiver, dirigé vers les frontières de la Flandre, afin de se rapprocher davantage de la jeune duchesse, et d'être ainsi plus à même de multiplier les difficultés autour d'elle. Les intentions qu'il annonçait n'avaient rien d'hostile : il voulait seulement faire retourner à la couronne les fiefs qui lui appartenaient directement, et prendre sous sa protection royale les autres États de Bourgogne, afin de les garder à sa chère filleule, comme c'était son devoir de suzerain à l'égard d'une vassale mineure. Il n'avait pas de plus grand désir que d'unir Mademoiselle Marie à Monseigneur le Dauphin; il était donc tout naturel qu'il s'occupât des intérêts de sa future belle-fille. C'était pour cela sans doute qu'il reprenait les villes picardes sans payer les deux cent mille écus d'or stipulés par le traité de Conflans. Certes l'injustice était assez flagrante pour

Digitized by Google

que personne ne s'y trompât; mais cette pensée de mariage que Louis avait soin de mettre en avant de tous ses projets trompait les mieux intentionnés parmi les serviteurs de Mademoiselle Marie.

Louis n'employait pas seulement les capitaines et hommes d'armes pour arriver à ses fins. Il avait envoyé en Flandre un agent d'une autre espèce sur lequel il comptait beaucoup. C'était son barbier, Olivier le Daim, ou le Diable, qu'il avait récemment promu à la dignité de comte de Meulan. Cet odieux personnage, malheureusement trop célèbre, et détesté de toute la cour à cause du rôle honteux qu'il y jouait sans cesse, rendait au roi des services très-importants. Il avait le secret de surprendre les choses les mieux cachées, et d'en faire à son maître un rapport exact ou infidèle selon que les circonstances lui paraissaient plus ou moins opportunes, c'est-à-dire de manière à ce que le rapport fût toujours agréable. Les plus honteuses commissions ne lui coûtaient rien à remplir; c'était le bras droit de Louis XI.

Maître Olivier fut donc chargé d'aller semer le désordre chez les Flamands, et de tirer bon parti de leur amour naturel pour la révolte. La tâche était facile. Avant même que les insinuations du barbier du roi eussent pénétré dans le Hainaut, Marie de Bourgogne avait éprouvé les effets de l'insubordination innée chez ces peuples turbulents. Dès les premières nouvelles de la mort du duc, les Gantois avaient signifié qu'ils entendaient reprendre leurs libertés perdues, et que dorénavant ils ne paieraient plus les taxes qu'on leur avait imposées malgré eux. Ils avaient manifesté de la

Digitized by Google

manière la plus indécente leur haine contre le duc Charles. Le service funèbre que Marie avait ordonné pour son père fut célébré dans des églises désertes. Ils s'étaient tous entendus pour ne point y assister, et des plaintes très-aigres couraient parmi le peuple sur les dépenses occasionnées par ces cérémonies religieuses. Anvers, Bruges, Bruxelles, avaient agi exactement de même. Le désordre était en proportion de la pesanteur du joug qu'on avait subi pendant dix années.

Ce n'était pas seulement l'amour de la liberté qui animait les Flamands : c'était le désir de la vengeance. Tous ceux qui avaient pris part à la domination du duc Charles, tous ceux qui lui devaient leurs titres ou leurs places devenaient l'objet de l'animadversion populaire. La noblesse principalement avait tout à craindre de l'effervescence des petites gens. On lui reprochait d'avoir toujours servi la tyrannie des ducs et de garder dans le cœur moins d'amour pour la Flandre que pour la France ou la Bourgogne. On accusait les grands de vouloir livrer le pays au roi. Il est certain que les nobles, touchés des promesses de Louis XI, se montraient fort bien disposés pour le mariage du Dauphin et de Mademoiselle Marie, tandis que le peuple se souciait uniquement d'étendre ses priviléges, et ne voulait pas n'avoir perdu un maître que pour en retrouver un autre.

La jeune duchesse fit tout ce qui lui sembla humainement possible pour apaiser les Flamands : elle cassa les collecteurs accusés d'avoir exercé trop rigoureusement leur charge, plusieurs impôts furent suppri-

Digitized by Google

més, et elle restitua les priviléges enlevés par Charles le Téméraire. Ces concessions ne firent que redoubler l'arrogance des Gantois, qui se faisaient un cruel plaisir de tenir en leur pouvoir la noble fille des ducs, et d'imposer leur volonté brutale à une jeune princesse faible, sans soutien, inexpérimentée, et presque sans conseil; car, hélas! ses plus proches parents consultaient plus leur intérêt propre que son avantage dans les avis qu'ils lui donnaient. Et comme le mariage de la riche héritière de Bourgogne était le but de toutes les ambitions, chacun cherchait à l'incliner du côté qui pouvait le mieux servir la sienne. Au milieu du trouble qui suivit la mort de son père, Marie s'était naturellement jetée dans les bras des protecteurs que sa famille pouvait lui offrir : la duchesse douairière, le vieux duc de Clèves, son oncle, et son cousin le sire de Ravenstein. Or chacun de ces deux parents voulait qu'elle épousât son fils, et la duchesse Marguerite, Madame la Grande, comme on l'appelait, lui proposait son frère, le duc de Clarence. Ces projets étaient arrivés à la connaissance de Louis XI, qui avait fait remontrer au peuple, par messire Olivier le Daim, qu'une vassale ne pouvait se marier qu'avec le consentement de son seigneur.

Les embarras se multipliaient sans qu'aucun remède se présentât. Marie résolut d'envoyer au roi une ambassade solennelle. Les principaux des ambassadeurs étaient le chancelier Hugonnet et le sire d'Imbercourt. Ils trouvèrent Louis XI à Péronne, ville qui lui rappelait d'assez fâcheux souvenirs, et ne le disposait pas à la bienveillance pour la fille du prince qui

Digitized by Google

l'avait tenu captif. Là ils lui remirent leur lettre de créance, écrite en partie par la jeune duchesse elle-même. Marie de Bourgogne informait Louis XI qu'elle avait pris en main le gouvernement des États qui lui étaient échus par la mort de son père; qu'elle plaçait sa confiance dans un conseil privé, composé de la duchesse douairière, du sire de Ravenstein, du chancelier Hugonnet et du sire d'Imbercourt; qu'elle suivait les avis de ces seules personnes, qui la gouvernaient entièrement. Pour plus d'authenticité, cette lettre portait les signatures des membres du conseil.

Lees ambassadeurs firent, an nom de la jeune duchesse, des propositions aussi modestes que l'exigeait l'état présent de sa fortune. Ils offraient de réduire le duché de Bourgogne à ses limites du temps de Philippe le Hardi, et de restituer au roi tout ce que les traités d'Arras, de Conflans et de Péronne lui avaient arraché. A ce prix, on conjurait le monarque d'observer la trêve de Soleure conclue pour neuf ans avec le duc Charles, et de retirer ses armées des États de Bourgogne, de Flandre et d'Artois.

Ces conditions étaient humbles, sans doute; mais elles ne suffisaient pas à l'avidité de Louis XI. Il espérait bien tout accaparer, et ne se souciait pas de laisser subsister une puissance qui pouvait redevenir dangereuse. Il répondit fort courtoisement qu'il ne songeait pas le moins du monde à dépouiller Mademoiselle de Bourgogne; qu'elle était sa proche parente et sa filleule; qu'il voulait uniquement protéger sa personne et ses États, et qu'il avait amené dans cette vue des forces suffisantes pour lui faire rendre

Digitized by Google

justice; qu'il souhaitait par-dessus toutes choses de voir Mademoiselle Marie épouser son fils le Dauphin, et qu'il ne doutait pas que les ambassadeurs ne s'y employassent comme à la solution la plus désirable de toutes les difficultés actuelles. Il s'y prit ensuite aussi adroitement que possible pour attirer à lui les deux Bourguignons et les détacher de la jeune duchesse; mais ses insinuations, ses promesses et ses flatteries furent inutiles. Ceux-là gardaient dans leur cœur cette foi de Bourgogne implorée par l'infortunée princesse; ils y restèrent fidèles. Tout ce que le roi put obtenir, ce fut la promesse de leur intervention dans la question du mariage projeté. Il réussit encore à leur faire déclarer, avec l'assentiment de la duchesse, que la cité d'Arras serait tenue pour le roi par le sire d'Esquerdes, sauf les réserves de droit.

Les ambassadeurs se retirèrent assez peu contents de Louis XI; car rien n'avait été conclu. En arrivant à Gand, ils trouvèrent la ville dans un effroyable tumulte, et la jeune princesse en plus grand péril que jamais. L'irritation populaire avait pris des proportions alarmantes : plusieurs magistrats venaient d'être massacrés, d'autres jetés en prison. Les réclamations avec menaces arrivaient de tous côtés. On ne voulait plus pour gouverneurs que des gens du pays; l'horreur pour ce qu'ils appelaient des étrangers n'avait plus de bornes. La jeune duchesse, éperdue, ne sachant auquel entendre, ni comment conjurer des mécontents si furieux, avait pris, pour les apaiser, un parti extrême, le seul qui lui offrît quelque chance de sécurité. Elle s'était engagée solennellement, dans une

Digitized by Google

assemblée tumultueuse, à n'agir que d'après les avis et volontés des trois états de Flandre, et à écarter d'elle les conseillers français de son père, notamment le chancelier Hugonnet et le sire d'Imbercourt. Il va sans dire que la pensée du mariage avec le Dauphin était repoussée avec indignation. Les Flamands ressentaient un profond mépris pour l'esclavage dans lequel vivaient les sujets de Louis XI, et n'étaient rien moins que disposés à l'accepter pour leur propre compte. En outre, ils détestaient ce monarque ingrat et perfide qui voulait ruiner la noble maison de Bourgogne, et dépouiller la fille de ses bienfaiteurs.

Marie de Bourgogne, en s'engageant comme elle l'avait fait avec les états de Flandre, venait de commettre une imprudence dont les conséquences devaient être déplorables. Cette double promesse à la bourgeoisie et au roi devait amener une terrible catastrophe, une tragédie sanglante. Mais faut-il accuser la jeune duchesse de duplicité et de mauvaise foi? Non, sans doute. Marie agit sous l'empire de la crainte, non par l'effet d'un calcul. Qu'on se figure l'embarras, l'anxiété d'une pauvre jeune fille seule pour lutter contre les menaces d'une populace sans frein, livrée aux impulsions de la crainte, d'un effroi mortel; et l'on comprendra que Marie ait dit « oui », malgré ses engagements antérieurs, à ceux qui la sommaient, l'injure sur les lèvres, de répondre selon leurs vœux. L'arrivée des sires Hugonnet et d'Imbercourt fut un grand soulagement pour la pauvre Marie, qui sentait en eux des défenseurs dévoués et fidèles; elle ne se doutait pas de ce qui l'attendait.

Digitized by Google

Satisfaits d'avoir dicté des conditions à leur souveraine, les Gantois songèrent à s'entendre avec Louis XI, afin d'assurer de toutes parts leur indépendance et leur liberté. Ils envoyèrent des députés à Péronne. Louis aimait à traiter avec les gens de cette espèce. Comme ils n'entendaient rien à la politique et ne pénétraient pas ses desseins, il lui était facile de leur en imposer. Il reçut pour le mieux les envoyés de Gand. Ceux-ci dirent simplement qu'ils venaient réclamer l'exécution de la trêve de Soleure, et prier le roi d'assister l'héritière de Bourgogne plutôt que de la dépouiller. Mademoiselle Marie, ajoutèrent-ils, ne souhaitait que paix et repos, et n'avait aucun mauvais dessein contre le roi. Ils pouvaient l'affirmer, puisqu'elle avait fait serment de ne se gouverner que d'après les conseils de Flandre.

Louis fut ravi de cette confiance des Gantois, qui le mettait à même d'exciter leur indignation contre la jeune duchesse. « Vous vous trompez, leur dit-il, si vous croyez diriger le gouvernement de Mademoiselle de Bourgogne. Elle a d'autres conseillers que vous, et ceux-là ne veulent pas la paix, je vous en réponds. »

Les Gantois, blessés dans leur vaniteuse présomption, ne répondirent qu'en justifiant de leurs pouvoirs, et en produisant les instructions qu'ils avaient reçues de Mademoiselle, ajoutant avec orgueil que c'était à eux seuls désormais qu'il faudrait s'adresser.

Le roi feignit une profonde surprise. « En vérité, dit-il, je ne sais plus que croire, ni à qui m'en rapporter. Vous prétendez que la duchesse délègue son autorité aux états de Flandre, et moi je sais de source certaine qu'elle l'a déjà confiée à un conseil

Digitized by Google

privé. — C'est impossible ! s'écrièrent les députés. — Je pourrais, ajouta le roi, vous produire telle preuve que vous ne sauriez mettre en doute, et qui vous ferait connaître les intentions réelles de Mademoiselle de Bourgogne; mais je ne veux pas compromettre ma jeune parente. — Montrez-la ! » demandèrent impérieusement les Gantois. Louis sembla hésiter quelques instants, comme s'il se fût fait une grande violence. Enfin, paraissant céder aux instances des députés, il leur fit voir la lettre de la jeune duchesse par laquelle elle annonçait la composition de son conseil privé, conseil où figuraient Hugonnet et Imbercourt, justement les deux hommes que les Gantois détestaient le plus. Surpris et indignés, ils demeurèrent sans parole. « Gardez cette lettre, leur dit Louis XI, je n'en ai que faire maintenant; elle vous est plus utile qu'à moi. »

Les députés se hâtèrent de retourner à Gand, impatients de faire partager leur fureur à leurs concitoyens, et de se venger de la mystification qu'ils venaient de subir.

Il ne leur fallut pas longtemps pour ameuter la populace. On convoqua immédiatement l'assemblée, et Marie fut sommée de s'y rendre pour écouter le récit de la mission des bourgeois. Dès qu'elle parut, un murmure désapprobateur courut dans la foule. La princesse, peu accoutumée au respect de la part de ces gens grossiers, n'en tira aucune induction fâcheuse. A peine était-elle assise, qu'un des bourgeois de la députation de Péronne, se plaçant brutalement tout près de la jeune duchesse, et la regardant en face, s'écria : « Bourgeois et populaire, on vous trahit

Digitized by Google

indignement! on vous joue! on se moque de vous! Ce n'est point aux états de Flandre qu'est confié le gouvernement des affaires; c'est à vos plus grands ennemis, Hugonnet et Imbercourt! Nous avons une lettre qui en fait foi! » A ces mots, Marie, étrangement troublée, se leva et prit la parole. « C'est faux, dit-elle; je n'ai rien écrit de semblable. Produisez la lettre dont vous parlez! » Confiante encore dans l'honneur royal, elle ne pouvait croire que Louis XI l'eût mise à la merci de ces manants. Alors le brutal orateur, tirant de son sein la lettre fatale, l'approcha grossièrement du visage de la princesse consternée, et, les yeux étincelants de colère : « Reconnaissez-vous cette écriture? dit-il? Nierez-vous votre signature et celle de vos conseillers intimes? — Trahison! hurla toute la multitude. Hugonnet et Imbercourt traitent avec les ennemis de l'État! Ils veulent marier Mademoiselle avec le Dauphin! Aux armes! aux armes! Sauvons les libertés de la Flandre! les franchises des Gantois! »

L'orage était déchaîné. Marie, frappée d'épouvante, abîmée sous cette humiliation publique, ne savait comment cacher sa honte. Hugonnet et Imbercourt s'étaient échappés de la salle à la faveur du premier trouble, et avaient gagné un asile secret, un couvent où ils espéraient échapper à la fureur populaire. On ne tarda pas à les y découvrir. Ils furent saisis et traînés en prison au milieu des vociférations de la foule. La multitude en armes se groupa dans tous les quartiers environnants pour se bien assurer que les victimes n'échapperaient point à sa haine. Jour et nuit

Digitized by Google

cette garde improvisée stationnait sur les places et dans les carrefours.

Contrairement aux habitudes violentes des Gantois, qui n'admettaient aucun délai pour se faire justice eux-mêmes, des commissaires furent choisis parmi le peuple pour instruire le procès : procès pour la forme, car la sentence était prononcée dans l'esprit des juges avant que l'enquête eût commencé. L'instruction ne fut pas longue. Hugonnet et Imbercourt étaient accusés de trois crimes capitaux : 1° d'avoir livré Arras au roi; 2° d'avoir reçu de l'argent d'une des parties dans un procès; 3° d'avoir contribué à la violation des franchises de Gand, sous le gouvernement du duc Charles. Il ne fut pas difficile aux accusés de se justifier de ces charges, qui n'étaient que des prétextes; mais on écartait avec soin le grief principal, qui était d'avoir voulu servir les projets du roi relativement au mariage de Mademoiselle avec le Dauphin. Les Flamands repoussaient de tous leurs vœux pour elle un prince français : ils souhaitaient un seigneur de peu d'importance, qui leur procurât l'appui de l'Empire et leur laissât toute l'autorité. Il fallait donc perdre ceux qui cherchaient à imposer un maître à la Flandre. C'était bien aussi l'avis du duc de Clèves, qui désirait donner son fils pour époux à la princesse. Enfin les Liégeois, en haine de leur ancien gouverneur Imbercourt, et le comte de Saint-Pol, par ressentiment contre les deux hommes qui avaient livré son père entre les mains du roi, excitaient les esprits de manière que la commisération ne pût pas y trouver place.

Marie de Bourgogne fut admirable de dévouement

Digitized by Google

pour les accusés. Elle mit en œuvre tous les moyens de défense que lui suggéra son cœur, ne craignant pas de se compromettre elle-même pour justifier ses amis. Si quelque chose put adoucir les souffrances de ces fidèles serviteurs de la famille des ducs, ce fut l'affection que leur jeune maîtresse leur témoigna.

Durant six jours entiers, Hugonnet et Imbercourt furent torturés avec une cruauté inouïe. Enfin on leur lut leur sentence de mort. Ils en appelèrent au parlement de Paris; l'appel fut rejeté. On leur accorda trois heures pour se préparer à mourir. Hugonnet partagea ce temps entre la réception des sacrements et les adieux qu'il voulait adresser à la compagne de sa vie. Il lui écrivit la lettre suivante, touchant témoignage d'une résignation toute chrétienne, d'une chaste tendresse et d'une grandeur d'âme que la mort ne déconcerte point.

« *A ma sœur Louise, dame d'Époisses et de Saillant.*

« Ma sœur, ma loyale amie, je vous recommande « mon âme de tout mon cœur. Ma fortune est telle « que j'attends aujourd'hui mourir et partir de ce « monde pour satisfaire au peuple, comme ils disent. « Dieu, par sa bonté et sa clémence, leur veuille par- « donner, et à tous ceux qui en sont cause; de bon « cœur je leur pardonne.

« Mais, ma sœur, ma loyale amie, je sens la dou- « leur que vous prendrez de ma mort, tant à cause de « cette séparation de notre cordiale compagnie que « pour la honteuse mort que je vais souffrir, et le « sort que vous et nos pauvres enfants en éprouverez.

Digitized by Google

« Ainsi donc, je vous prie et requiers, par toute la « bonne et parfaite amour que vous avez pour moi, « de vouloir présentement vous conforter et prendre « consolation sur deux motifs : le premier, que la « mort est commune à toutes gens, et plusieurs l'ont « passée et passent en plus jeune âge ; le second, que « la mort que je souffrirai est sans cause, sans que « j'aie fait, sans qu'on puisse trouver que j'aie fait « chose pour laquelle je mérite la mort. Par quoi, je « loue mon Créateur qui m'accorde de mourir en cette « sainte semaine, en le glorieux jour qu'il fut livré « aux Juifs pour souffrir sa passion tant injuste. Et « ainsi, ma mie, j'espère que ma mort ne sera hon- « teuse ni à vous ni à vos enfants.

« Pour ce qui est en moi, je la prends bien en gré, « en l'honneur et l'exemple de notre Créateur, et pour « la rémission de mes péchés. Quant aux biens, celui « qui nous a fait la grâce de mettre nos enfants sur la « terre les nourrira et soutiendra selon sa sainte misé- « ricorde.

« Pour ce, ma mie, réconfortez-vous, d'autant « que je suis, je vous certifie, résolu et délibéré, « moyennant l'aide et la grâce divines, de recevoir « sans regret la mort pour venir à la gloire du pa- « radis.

« Enfin, ma mie, je vous recommande mon âme « et la décharge de ma conscience; et tant sur cela « que sur autre chose, j'ai prié mon chapelain de « vous déclarer mon intention, et ajoutez-lui foi « comme à moi-même.

« Adieu, ma sœur, ma loyale amie, je remets vous

Digitized by Google

« et nos enfants à la recommandation de Dieu et de sa « glorieuse Mère.

« Ce jeudi saint, que je crois être mon dernier jour. »

Pendant que le vertueux chancelier traçait ces lignes si pleines de douceur évangélique, la multitude, animée d'une fureur sauvage, se pressait sur la place du Marché, où devait avoir lieu l'exécution. L'échafaud s'élevait au milieu des cris forcenés qui retentissaient jusque dans le cachot des victimes. Marie de Bourgogne entend ces clameurs furieuses; elle apprend la foudroyante nouvelle de la condamnation de ses deux loyaux amis. La timide jeune fille trouve tout à coup dans son cœur un courage sublime. Seule, sans crainte de la foule qui rugit dans la cité, en dépit des gardiens que les bourgeois ont mis à ses portes, elle s'échappe de son palais et court à l'hôtel de ville. Elle se fraie un passage au milieu de ses ennemis; elle pénètre dans la salle du conseil. « Grâce! s'écrie-t-elle, grâce! ils sont innocents! Ce sont des serviteurs fidèles! Moi seule suis coupable. C'est moi que vous frappez en leur personne! Écoutez-moi, je vous en supplie! épargnez-les! »

L'apparition inattendue de la jeune duchesse étonna un instant les juges. « Assurément, répondit le grand doyen, ils ont été condamnés sans cause; mais voyez tout ce peuple en fureur: il le faut bien contenter. » Le magistrat qui prononça de telles paroles dut bien rougir de lui-même, quand le temps lui permit de les apprécier.

Au même instant les condamnés sortaient de leur

Digitized by Google

prison pour être conduits au supplice. Marie les voit déposer sur une charrette; car il leur était impossible de faire un mouvement, tant la torture les avait brisés. Elle court; elle les devance sur la place du Marché, où le peuple se presse en armes. Elle se précipite aux pieds de ces hommes de sang, elle joint les mains devant eux; elle les implore; elle les conjure avec des sanglots de lui laisser les protecteurs, les tuteurs de sa jeunesse, les consolateurs de son infortune. Un spectacle si touchant attendrit quelques-unes de ces âmes de fer. Cette jeune femme en deuil dont le voile noir s'accroche à leurs armes; cette belle Marie, les cheveux épars, le visage baigné de pleurs, dans l'attitude d'une suppliante, c'est la fille de ce grand prince devant qui les rois ont tremblé; c'est une noble orpheline éperdue, abandonnée, qui fait appel à la générosité de ceux à qui elle aurait droit de donner des ordres. Il se fait un instant de grand silence. L'émotion gagne la foule; quelques voix s'écrient: « Il faut faire ce plaisir à la pauvre princesse! » Le peuple, livré à lui-même, est presque toujours bon. Une grande partie des factieux se rangent autour de la jeune fille désespérée; ils l'exhortent dans leur grossier langage à se confier en eux; ils vont lui rendre ses amis qu'elle demande avec tant de larmes. Mais ceux qui veulent à tout prix la mort raniment la fureur près de s'éteindre; les injures, les menaces sont prodiguées à la princesse. Deux partis se forment, les piques s'abaissent, le combat va s'engager... Dans le désordre, Marie est entraînée au pied de l'échafaud, elle lève les yeux; elle voit la hache suspendue sur la tête d'Hugonnet et d'Imbercourt. Elle

Digitized by Google

jette un cri : « Grâce ! grâce ! » et elle s'évanouit. Le sang de ses deux serviteurs venait de jaillir jusque sur son visage.

VIII

Louis XI n'avait point précisément prévu les conséquences de sa perfidie lorsqu'il avait livré aux bourgeois de Gand la lettre confidentielle de Marie de Bourgogne. Il savait seulement qu'il jetait une bombe incendiaire au milieu d'une cité tumultueuse ; et comme le désordre des affaires d'autrui lui semblait merveilleusement propre au succès des siennes, il attendait avec confiance le résultat de sa ruse démagogique. Mais la Providence, qui souffre souvent le triomphe de l'injustice, permet aussi quelquefois que les méchants tombent dans leurs propres piéges ; c'est ce qui devait arriver à Louis XI. Décidément la ville de Péronne lui portait malheur.

Après l'exécution d'Hugonnet et d'Imbercourt, Marie de Bourgogne était rentrée chez elle le cœur ulcéré contre le roi. Dans l'espace de quelques jours, Louis lui avait fait subir un grand affront et une grande douleur : il l'avait publiquement convaincue de mensonge, et il avait fait tomber sous ses yeux la tête de deux hommes en qui seuls elle pouvait espérer quelque appui. Tout espoir d'alliance était désormais perdu : il ne pouvait plus rien y avoir de commun entre le roi de France et l'héritière de Bourgogne. C'est un mal-

Digitized by Google

heur que la postérité s'est crue en droit de reprocher à Louis XI comme une faute capitale. Si Marie de Bourgogne eût épousé le Dauphin, ou même un simple prince du sang, trois siècles de guerres désastreuses auraient été épargnées à l'Europe, et des flots de sang français n'auraient point rougi tant de champs de bataille.

Le traitement auquel fut soumise la jeune duchesse ne contribua pas à calmer ses ressentiments. Elle était comme prisonnière au milieu de ses sujets; personne ne pouvait pénétrer auprès d'elle sans le consentement des bourgeois; toutes ses lettres étaient ouvertes avant de lui parvenir. On avait contraint le duc de Clèves et la duchesse douairière à sortir de la ville pour avoir signé la lettre au roi. Louis, pendant ce temps, gagnait tous les jours de nouvelles places; les cités se soumettaient presque sans résistance. Il venait de faire hommage à la Vierge de la seigneurie de Boulogne, qu'il reconnaissait devoir à sa bénigne protection. Rien ne faisait présager que l'heure des revers dût sonner de sitôt pour l'auteur de tant de brigues et de mensonges; et pourtant une grande réaction était sur le point de s'accomplir.

Les vieilles haines entre France et Bourgogne restaient vivaces dans le cœur du peuple. Les seigneurs et les capitaines se montraient favorables au roi, parce qu'ils y trouvaient leur compte; mais les gens des villes et des campagnes, qui n'avaient rien à gagner, murmuraient hautement contre la domination française. Dans le Hainaut, que le comte de Dammartin était chargé de maintenir avec son armée, l'aversion

Digitized by Google

se manifestait sans contrainte. L'Artois ne se montrait pas mieux disposé. Arras était divisée en deux parties : la ville et la cité. La cité seule avait été confiée au roi par les ambassadeurs de Marie de Bourgogne. La ville refusa de se soumettre. Louis réduisit les gabelles, accorda aux bourgeois des priviléges de noblesse, les exempta du logement des gens de guerre, fit remise de toutes les dettes; rien ne put triompher du mauvais vouloir des gens d'Arras. Après quelques jours d'une obéissance apparente, ils entrèrent en pleine révolte, fermèrent leurs portes, augmentèrent leurs fortifications, et demandèrent du secours aux villes voisines. Sans calculer la force des troupes de Louis XI, ils invectivaient les Français du haut de leurs murailles, vomissant contre eux des insultes, des railleries et des bravades. Ils avaient écrit au-dessus d'une de leurs portes :

> **Quand les rats mangeront les chats,**
> **Le roi sera seigneur d'Arras.**

Louis fut obligé de faire avancer le gros de son armée et toute l'artillerie contre la ville obstinée. Il faillit périr en donnant l'assaut; car un arbalétrier l'ajusta, et l'aurait tué sans un boucher qui détourna le coup. Le roi fut seulement blessé. Plusieurs jours s'écoulèrent sans succès pour les troupes françaises rangées sous les murs d'Arras. Ce ne fut qu'après des pertes considérables que Louis put entrer par la brèche. Il promit de pardonner aux bourgeois; mais on sait ce que valaient ses promesses.

Le mécontentement du roi était d'autant plus grand,

Digitized by Google

que, tandis qu'il faisait le siége d'Arras, il recevait de fâcheuses nouvelles de Bourgogne. Le duché et la comté lui échappaient. Voici comment.

Le prince d'Orange, à qui Louis XI devait les deux Bourgognes, avait reçu promesse formelle d'être nommé gouverneur de ces provinces; mais au fond Louis ne se souciait pas de remettre un gouvernement aussi important aux mains d'un seigneur dont la puissance lui déplaisait déjà fort. En outre, il avait plus de confiance dans le sire de Craon, généralement connu sous le nom de la Trémouille. La rivalité entre les deux chefs ne tarda pas à éclater. Jean de Châlon, prince d'Orange, sommait le roi de tenir sa parole; la Trémouille, sire de Craon, refusait de livrer à son rival les villes qu'il occupait. Le roi faisait semblant de lui donner des ordres auxquels le fier baron se gardait bien d'obéir. La lutte se termina par la nomination officielle de la Trémouille au gouvernement des deux Bourgognes. Il prit possession de sa charge avec toute la solennité possible; des forces considérables furent mises à sa disposition, et le roi lui accorda des pouvoirs illimités.

Le prince d'Orange sentit amèrement le manque de foi du monarque. Le triomphe de son rival l'avait blessé au cœur. Il jura de se venger, et de réparer d'une manière terrible aux yeux des Bourguignons l'échec qu'il venait d'essuyer.

A ce moment même la comté se mettait en pleine révolte. Le joug français n'y avait été accepté que par force, et c'était le prince d'Orange qui l'avait imposé. La chute de ce grand seigneur releva les courages.

Digitized by Google

Les partisans de Marie de Bourgogne se hâtèrent de publier la lettre par laquelle la jeune duchesse protestait contre les prétentions du roi. Cet appel à leur dévouement électrisa les Francs-Comtois : la Bourgogne allait changer d'aspect ; elle allait se rallier à la cause de la fille des ducs. Toute la comté prit les armes. Quelques historiens prétendent que cette révolte était l'œuvre de l'empereur d'Allemagne, qui avait rappelé aux états de la comté leurs devoirs envers l'Empire, dont ils relevaient, et leur avait annoncé que très-probablement son fils, le duc Maximilien, épouserait Mademoiselle de Bourgogne, et leur viendrait en aide avec une puissante armée. Un habile écrivain, d'une érudition profonde, M. Rossignol, démontre l'impossibilité de cette assertion. Il prouve que l'Empereur ne pouvait pas tenir à cette époque le langage qu'on lui prête, puisque Marie de Bourgogne était alors isolée, captive des Gantois, et pensait encore au Dauphin. C'était donc à elle et à ses féaux de la Bourgogne supérieure qu'appartenait l'initiative de la résistance.

Le mouvement insurrectionnel partit de Dôle, capitale de la comté. On s'était concerté avec le plus grand secret pour jurer fidélité à Mademoiselle. Les plus honorables citoyens étaient du complot. Un beau jour de février, les cloches de l'église sonnèrent à grande volée : à ce signal convenu, les conjurés tout armés sortirent de leurs maisons et se répandirent par la ville en criant : « Vive Bourgogne ! mort aux Français ! Vivent Dôle et Mademoiselle ! » La multitude fit écho. Le signal une fois donné, toutes les villes comtoises y répondirent. Auxonne, Saint-Jean-de-Losne, Pontar-

Digitized by Google

lier, Vesoul, Rochefort, Saint-Aubin, Noseroy et une foule d'autres cités, sans compter les bourgs, les châteaux et les villages, arborèrent l'étendard bourguignon et les bannières de Mademoiselle. Les fleurs de lis et les écharpes blanches disparurent de presque partout.

La Trémouille fit des prodiges pour ressaisir la proie qui lui échappait; mais l'activité et les forces qu'il déploya n'aboutirent à rien : les guerriers de Louis XI furent contraints de reculer devant ceux de Marie. On refusait de payer les impôts aux collecteurs qui ne présentaient pas des lettres de Mademoiselle. Moins d'un mois après le début de l'insurrection, le sire de Traisignies écrivait de Besançon à Mademoiselle de Bourgogne : « Vous n'avez plus dans votre comté de Fran-« çais que les communes n'aient pris ou tués. Hors « Gray, que tient encore Craon, tout ce pays est en « votre pouvoir. Claude Vaudrey occupe Auxonne, « Rochefort et Montmirey. Guillaume, son frère, est « à Vesoul. Si l'on avait eu de l'argent et congé de « vous pour prendre des Allemands à gage, les Fran-« çais ne se fussent pas tant avancés (1). »

Le prince d'Orange trouva dans la révolte de la comté une occasion magnifique d'assouvir sa haine contre la Trémouille. Il changea subitement de parti, et se déclara pour Marie de Bourgogne. De ce moment la cause ducale reprit sérieusement le dessus. Le prince d'Orange entraîna à sa suite une foule de seigneurs que son influence avait jetés dans le parti français. Il

(1) Béchet, *Recherches sur Salins.*

Digitized by Google

travailla pour Marie avec plus de zèle encore qu'il n'avait agi contre elle. Il lui voua avec de grandes protestations tout le reste de sa vie, et s'efforça de réparer autant qu'il était en lui les dommages dont sa défection avait été cause. En conséquence, il se hâta d'informer le duché de ce qui se passait dans la comté, afin de tâcher de le mettre en feu à son tour. De concert avec le comte de Ravenstein, il écrivit à Dijon et aux principales villes des lettres destinées à soulever toutes les communes en faveur de Marie de Bourgogne. Il les invitait à s'en tenir exactement aux termes du traité, et à ne recevoir aucune garnison française, sous peine d'attirer une guerre cruelle sur le duché, attendu que la comté allait être très-prochainement délivrée. Il leur rappelait l'amour que les ducs leur avaient toujours porté, et les maux dont les menaçait l'audacieuse injustice des soldats de Louis XI. « On ne peut tout « écrire, ajoutait-il; mais si vous envoyez devant nous « un féal personnage, rien ne vous sera celé, et vous « saurez des choses qui vous plairont. »

Quelle habile espérance sous ces paroles voilées! Ces succès prédits à demi-mot valaient mieux que les plus magnifiques assurances. Le maieur et les échevins de Dijon ne furent point d'avis de publier cette dépêche, comme le demandait Jean de Châlon. « Soyez contents « de lire nos lettres devant la commune de votre ville, « et nous faites réponse. » La lettre originale fut remise entre les mains de la Trémouille après qu'on en eut levé deux copies, dont l'une fut déposée dans les archives de la ville, et l'autre envoyée au maieur.

Sans cette précaution, la révolte eût immédiatement

Digitized by Google

éclaté; car les exactions des gens de guerre et la tyrannie de la Trémouille excitaient un mécontentement général. Le sire de Craon n'avait rien fait pour se concilier l'affection de ses provinces; l'obéissance qu'il obtenait n'était due qu'aux forces militaires mises à sa disposition. Dès qu'il eut reçu la lettre du prince d'Orange, il comprit qu'un grand péril le menaçait, et il voulut affermir par la terreur l'autorité détestée qu'il exerçait sur les populations, et que les missives du défenseur des droits de Marie de Bourgogne étaient bien capables d'ébranler. Il fit promptement alliance avec les Suisses, dont Jean de Châlon, dépourvu d'argent, n'avait pu acheter que trois mille; puis il se jeta dans la comté pour y réprimer le désordre. Il débuta par des massacres, et parvint à reprendre quelques places; mais, à la voix du prince d'Orange, le Charolais se souleva, ce qui divisa les forces de la Trémouille, comme l'habile gouverneur bourguignon l'avait bien prévu.

C'était Claude de Toulonjon, resté secrètement fidèle à la maison de Bourgogne, qui venait de donner à la fille des ducs ce point d'appui dans le duché. L'excès des malheurs de la jeune orpheline éveillait enfin la pitié, et lui ramenait le cœur de ses sujets. Claude de Toulonjon, quand il vit la Trémouille commencer en Franche-Comté sa campagne sanglante, n'écouta plus que la voix de l'honneur, et se prononça ouvertement pour Mademoiselle.

Louis XI venait d'entrer dans Arras lorsqu'il apprit ces événements, qui excitèrent fortement sa colère. « Si vous pouvez prendre le prince d'Orange, écrivit-il

Digitized by Google

« à la Trémouille, faites-le aussitôt brûler, ou bien « pendre et brûler après. » Jean de Châlon eut le bon esprit de ne pas se laisser prendre; on le brûla seulement en effigie, pendu par les pieds, dans toutes les villes soumises au roi. Il n'en fit que rire. Sa principauté d'Orange fut confisquée, et l'on rasa, par ordre de Louis, le bel hôtel qu'il avait à Dijon, place Saint-Jean.

Le prince aux trente deniers, comme le roi appelait ironiquement Jean de Châlon, n'en harcela que mieux ses adversaires, au bénéfice de Marie de Bourgogne. Il évitait les rencontres sérieuses en pleine campagne, parce que les troupes de la jeune duchesse n'étaient pas en état de les soutenir; mais il tombait à l'improviste sur les Français avec de petits corps d'armée qu'il plaçait en lieux sûrs. On le trouvait partout à la fois: sur les routes, dans les villages, sous les murs des villes. Grâce à lui, le duché était sens dessus dessous. Marie de Bourgogne ne voulut pas que le peuple fît les frais de cette guerre. Elle aliéna une partie de ses domaines, en hypothéqua d'autres par des emprunts considérables. Elle se montra, quoique dénuée de tout conseil, presque grande politique. Elle trouvait mille secrets moyens pour correspondre avec ses partisans éloignés.

La Trémouille tenait à reprendre Dôle, et à se venger sur cette capitale de la comté des embarras que lui suscitaient les gens de la duchesse. Il réunit donc toutes ses forces pour les déchaîner contre cette ville. Il fit venir une énorme bombarde, appelée Bourg-en-Bresse, qui avait acquis une grande célébrité. Cette

Digitized by Google

précaution, jointe aux quatorze mille hommes qu'il conduisit devant Dôle, ne l'empêchèrent pas d'être battu complétement, et de se voir obligé de faire retraite après deux assauts meurtriers. Pendant ce temps, Dijon se déclarait pour Mademoiselle, tuait dans ses rues Jean Jouard, ancien chef du conseil ducal, devenu tout français, et accusé d'entraver les progrès de l'héritière de Bourgogne. On chassait la garnison royale; on rétablissait l'ancien maïeur. Il fallut un grand déploiement de forces et de cruelles exécutions pour rétablir l'ordre.

Louis avait eu jusque-là du succès en employant les armes : il comptait qu'il devait changer de tactique pour s'assurer l'héritage de Charles le Téméraire. Il revint avec plus d'acharnement que jamais au projet de faire épouser son fils à Marie de Bourgogne. Ce désir n'avait rien eu de sérieux tant qu'il avait cru pouvoir s'emparer autrement des États de Marie; mais maintenant c'était son unique ressource; il fallait absolument réussir. Ce qui le mettait dans l'embarras, c'est que, par le traité de Picquigny, il avait été convenu que le Dauphin épouserait la fille du roi d'Angleterre, et qu'il n'eût pas été prudent alors de se brouiller avec Édouard. Les deux princes étaient dans les meilleurs termes; ils s'envoyaient des présents, et Louis avait de nombreux amis soudoyés à la cour de Londres. Il promettait au roi d'Angleterre une partie de la dépouille du duc Charles, s'il voulait lui fournir un renfort de dix mille Anglais. Édouard ne s'en souciait guère; il n'avait pas grand intérêt au partage proposé, et son indolence naturelle ne le portait pas à

Digitized by Google

se mêler de guerre ; aussi se borna-t-il à renforcer de douze cents hommes la garnison de Calais.

Ces troupes arrivaient sous la conduite du grand chambellan d'Angleterre, lord Hastings, le seul peut-être de tous les seigneurs anglais qui eût résisté aux séductions du roi de France. Il restait fidèlement attaché à Mademoiselle de Bourgogne, comme il l'avait été au duc Charles. Louis le vit arriver avec un extrême déplaisir. Il fit publier partout que lord Hastings venait pour enlever Mademoiselle de Bourgogne, la conduire en Angleterre, et lui faire épouser le duc de Clarence. Cela n'empêchait pas Commines d'offrir secrètement au chambellan, de la part du roi, une pension double de celle qu'il recevait de la cour de Bourgogne. Louis multipliait les témoignages d'amitié envers Édouard. Ce dernier tenait essentiellement au mariage décidé à Picquigny ; il n'y avait pas moyen de solliciter ouvertement la main de Mademoiselle de Bourgogne pour le Dauphin. Louis eut une idée malheureuse : il confia la négociation de cette affaire à maître Olivier le Daim, qui avait si bien réussi à soulever les Gantois. Une fois sûr de la main de Marie, peu lui importait ce que penserait le roi d'Angleterre : il serait de force à lui tenir tête ; mais il fallait agir avec un grand secret.

L'astucieux barbier entra merveilleusement dans son rôle ; seulement il n'eut pas le bon sens de comprendre que ce rôle ne lui convenait point. Les Gantois l'avaient parfaitement accueilli lorsqu'il était venu les exciter au tumulte, pour lequel ils se sentaient une sympathie constante ; il n'en pouvait être de même au sujet d'un mariage qui leur était odieux, car ils crai-

Digitized by Google

gnaient par-dessus tout de voir leur jeune duchesse devenir française par cette alliance. Il n'y avait donc rien à attendre du peuple. Quant à Marie, la pensée d'épouser le Dauphin lui inspirait maintenant autant d'horreur qu'aux Gantois. Ce n'était pas tant l'âge du prince qui l'éloignait, bien qu'il n'eût que sept ans et qu'elle en eût vingt, que l'abominable trahison dont le roi s'était rendu coupable à son égard. Tous ses maux étaient venus de là. Marie s'était sentie blessée dans sa dignité de femme et de souveraine; elle ne voulait point accepter pour époux le fils de Louis XI. Sous ce rapport, la brutale populace de Gand et la jeune princesse qu'elle retenait comme captive s'entendaient au mieux.

Olivier le Daim, qui ne se rendait pas bien compte de la disposition des esprits, ne doutait nullement du succès de sa mission. Son attente fut trompée. Comme il venait de la part du roi, si basse et si méprisée que fût sa personne, on lui devait des égards. Il fut admis à une audience publique. Il s'était magnifiquement vêtu pour cette présentation solennelle, et se fit annoncer sous le titre de comte de Meulan. Mademoiselle le reçut du haut de son trône, entourée de ceux de ses conseillers échappés à la rage des Gantois. « Expliquez votre commission, » dit la princesse à cet étrange ambassadeur, lorsqu'il lui eut remis sa lettre de créance. « Je ne le puis pas ici, répondit maître Olivier, qui avait ses raisons. J'ai ordre de ne parler que devant Mademoiselle de Bourgogne seule. » La princesse et son conseil se regardèrent, stupéfaits de tant d'audace. « Vous ne réfléchissez pas, reprit gravement l'un des

Digitized by Google

seigneurs, que Mademoiselle, n'étant pas mariée, ne peut donner des audiences secrètes. — Alors, repartit Olivier, il m'est impossible d'accomplir mon message.» Les conseillers ne pouvaient en croire leurs oreilles. Ils s'échauffèrent, Olivier riposta; il fut congédié avec menaces. Mademoiselle était très-irritée. « Le roi mon cousin me croit donc malade, disait-elle, qu'il m'envoie son médecin? Grâce à Dieu, je me porte bien et n'ai rien à dire à cet homme.» Tous les seigneurs trouvaient le choix de cet ignoble barbier très-offensant pour la jeune duchesse. On savait fort bien ce qu'il avait à dire : le peuple, exaspéré de son message et de son insolence envers la princesse qu'il se réservait seul le droit d'outrager, ne tarissait pas en railleries sur ce chétif individu travesti en comte de Meulan. Les conversations n'avaient pas d'autre sujet; on s'anima insensiblement contre lui, au point qu'il fut décidé qu'on le jetterait à la rivière pour lui apprendre à vivre. Il n'eut que le temps de se sauver à Tournai.

Cette persistance du roi à vouloir le mariage de Mademoiselle avec le Dauphin inquiétait d'autant plus les Flamands, qu'ils avaient résolu de donner un époux de leur choix à leur jeune duchesse. Les bourgeois de Gand lui destinaient un homme infâme, Adolphe d'Egmont, fils du duc de Gueldre : ce misérable assassin de son père, que le grand chapitre de la Toison d'or avait condamné à la perte de ses États et à une prison perpétuelle, en châtiment de son parricide. C'était dans les bras de ce monstre que les brasseurs de bière voulaient jeter la fille des grands ducs de Bourgogne. Ils l'avaient tiré de son cachot, et lui avaient annoncé la

Digitized by Google

brillante fortune qu'ils lui réservaient dans leur folie. Marie se sentit défaillir à la pensée d'une union si révoltante; mais qui la préserverait de cette infamie? Comment résister à la volonté furieuse de ces manants qui la tenaient en leur pouvoir? Ah! si le glorieux duc de Calabre eût encore été là, il aurait su prendre sa défense, quand bien même il n'eût pas réclamé sa main! Si ses loyaux amis Hugonnet et Imbercourt n'étaient pas tombés victimes de la rage populaire, elle eût trouvé en eux secours et conseil! Si son noble parent le comte de Ravenstein, si la duchesse douairière n'eussent pas été violemment séparés d'elle, ils lui eussent indiqué peut-être un moyen de salut! mais elle était seule, livrée à ses douleurs et à ses angoisses... Dieu, qui l'avait faite ainsi délaissée, se chargea de la protéger.

Pour se relever aux yeux du roi de l'échec qu'il venait d'essuyer à Gand, Olivier le Daim avait imaginé de lui rendre un autre service en mettant à son entière disposition la grande et belle ville de Tournai. Cette ville relevait directement du royaume; mais elle avait de grands priviléges qui lui permettaient de rester neutre dans les guerres, et elle en usait largement pour ne s'occuper que de son commerce avec les autres cités flamandes. Olivier profita de quelques intelligences qu'il avait dans les murs pour y introduire des gens de guerre, que les franchises de la ville lui donnaient le droit de ne pas recevoir. A cette nouvelle, les Flamands, ne voulant pas souffrir que Tournai fût occupée par une garnison française, s'avancèrent pour la délivrer. Il s'ensuivit, entre les deux partis, un combat dans lequel les troupes royales eurent l'avantage;

Digitized by Google

l'époux destiné à Marie de Bourgogne, Adolphe d'Egmont, qui commandait les troupes flamandes, resta sur la place frappé à mort. Marie éprouva un grand soulagement, et sa joie fut partagée par tous ceux qui avaient intérêt à se mêler de son mariage.

Dans les conditions où se trouvait Marie de Bourgogne, il était indispensable qu'elle ne tardât point à faire un choix. C'était l'avis général ; aussi les prétendants se pressaient-ils nombreux autour de la riche héritière. Louis XI insistait toujours pour qu'elle épousât le Dauphin; mais c'était une cause perdue. « Il nous faut un homme, et non un enfant, » disait avec franchise la gouvernante de Marie de Bourgogne. Le duc de Clèves présentait son fils. La duchesse douairière n'osait plus guère soutenir les prétentions du duc de Clarence, depuis qu'elle s'était aperçue que le roi d'Angleterre n'était pas favorable à ce projet. Édouard IV n'avait point pardonné à son frère ses nombreuses rébellions; en outre, il tenait à procurer cette grande alliance au frère de la reine, lord Rivers. La fierté de Marie se révoltait à l'idée d'épouser un si chétif seigneur, elle qui pouvait ceindre son front d'une couronne royale. La duchesse de Savoie conservait des espérances pour son fils Philibert. Le prince de Tarente s'appuyait sur les promesses de Charles le Téméraire. Enfin l'empereur d'Allemagne se posait hardiment comme le beau-père avoué de Marie de Bourgogne. Au milieu de toutes les instances dont elle était obsédée, Marie ne disait rien, ne laissait rien paraître qui pût faire supposer de quel côté penchait son choix. Elle était impénétrable à tous, même au vieux duc de Clèves,

Digitized by Google

qui mettait en œuvre toutes les influences qu'il pouvait exercer sur la princesse, afin de vaincre la répugnance naturelle pour un prince méprisable. Ce silence de la jeune duchesse donnait espoir et crainte à tous. Louis XI ne redoutait rien tant qu'une alliance avec l'Autriche, et Madame la Grande, depuis qu'elle avait perdu toute espérance pour son frère, soutenait les prétentions de Maximilien.

Cependant le roi ne perdait pas le temps en de simples démarches. Il lui fallait recommencer la conquête de l'Artois et du Hainaut, où les soulèvements et les échecs se multipliaient. Il s'était emparé en personne des villes de Cambrai et de Bouchain. Le Quesnoy lui fit une vive résistance. Toute l'artillerie, qui était terrible, fut nécessaire pour entamer les murailles. Les canons des assiégés ripostaient avec une merveilleuse ardeur. Le roi, au milieu de ses francs-archers, distribuait lui-même des encouragements et des récompenses; il ne voulait pas laisser ses troupes se démoraliser, ni les autres cités s'enorgueillir. A la fin, les assiégés se rendirent à composition.

Après avoir remercié Dieu de cette victoire, Louis assembla le clergé, les magistrats et les principaux bourgeois. Il leur prodigua les flatteries; mais ces moyens n'avaient plus d'action sur les peuples qu'il voulait soumettre; on savait à quoi s'en tenir. Les villes de l'Artois et du Hainaut continuèrent à résister intrépidement : Valenciennes, Avesnes, Lille, Douai firent preuve d'un dévouement héroïque à Mademoiselle de Bourgogne, ou tout au moins d'un éloignement insurmontable pour la domination du roi. Philippe

Digitized by Google

de Béveren défendait Saint-Omer : le roi lui fit dire que, s'il persistait à conserver la ville, son père, Antoine de la Roche, qu'il tenait en son pouvoir, allait avoir la tête tranchée. « J'ai grand amour pour monsieur mon père, répondit le sire de Béveren ; mais j'aime encore mieux mon honneur. Ainsi, je tiens et je tiendrai loyalement mon parti, quand le roi devrait faire de mon père ce que bon lui semble. »

La fierté de cette réponse, l'obstination du courage que montraient la plupart des villes, tout concourait à exciter chez Louis XI un désir de plus en plus vif de conclure le mariage de son fils avec Mademoiselle de Bourgogne. Il s'efforçait de tout son pouvoir de regagner la bienveillance de la jeune princesse, qu'il avait tant et si cruellement outragée. Dans cette vue, il témoigna tout à coup une grande indignation de la mort inique du chancelier Hugonnet, dont il était positivement cause. Il ordonna que tous ses biens fussent restitués à sa veuve, exaltant les loyaux services de ce fidèle serviteur de Bourgogne, et traitant de perversité et de cruauté la conduite des gens de Gand. Il s'occupait aussi de s'assurer des intelligences dans le conseil de la duchesse, afin de l'amener à céder à ses vœux. Il ne désespérait pas encore de triompher de sa résistance, non plus que de celle des Flamands. Parfois le dépit qu'il ressentait de rencontrer tant d'obstacles, soit au sujet de la conquête, soit à l'endroit du mariage, lui suggérait des mesures violentes. Il avait ordonné, dans la Flandre et dans le Hainaut, des dévastations terribles, qui redoublaient l'horreur qu'on avait pour lui. « Monsieur le grand maître, écrivait-il

Digitized by Google

un jour au comte de Dammartin, je vous envoie trois à quatre cents faucheurs pour faire le dégât, comme vous savez. Je vous prie, mettez-les en besogne ; ne plaignez pas cinq ou six pièces de vin pour les faire bien boire et les enivrer. Le lendemain, mettez-les à l'œuvre, tellement que j'en entende parler. Monsieur le grand maître, mon ami, je vous assure que ce sera la chose qui fera plutôt dire le mot à ceux de Valenciennes. Et adieu. » Une autre lettre contient ceci : « Je vous prie, qu'il n'y ait pas à retourner une autre fois pour faire le dégât, car vous êtes aussi bien officier de la couronne comme je le suis ; et si je suis roi, vous êtes grand maître. »

Les ravages, les massacres, les incendies ordonnés par Louis XI produisirent un effet tout contraire à celui qu'il attendait. Au lieu de lui soumettre les populations par la crainte, ces excès inspirèrent aux Flamands le désir de trouver un défenseur dans le mari que choisirait Marie de Bourgogne ; et ils en arrivèrent insensiblement à souhaiter avec une extrême impatience l'union de leur jeune duchesse avec le fils de l'Empereur. Eux qui jusqu'alors avaient témoigné autant d'éloignement pour ce prince que pour le Dauphin, maintenant ils montraient un empressement unanime pour la conclusion de cette affaire. La pensée d'humilier le roi de France les stimulait autant que leurs propres intérêts. Bientôt il ne fut plus question que des moyens de hâter l'arrivée du jeune duc d'Autriche. La Flandre se serait volontiers mise en route pour aller le chercher ; que Marie se souciât ou non de cette alliance, peu importait aux bourgeois. On écon-

Digitized by Google

duisit tous ceux qui s'étaient montrés favorables à d'autres mariages. La duchesse douairière fut rappelée, parce qu'on apprit qu'elle s'employait en faveur de Maximilien. Toutes ces menées se firent à l'insu du duc de Clèves, qui croyait toujours les affaires de son fils en très-bonne voie.

Madame Marguerite informait jour par jour l'Empereur de ce qui se passait à Gand. Lorsque tout fut disposé, elle lui fit dire d'envoyer une ambassade solennelle pour demander publiquement la main de Mademoiselle de Bourgogne. Le duc de Clèves fut fort troublé en apprenant que le duc de Bavière, l'évêque de Metz, le chancelier du duc d'Autriche et plusieurs autres seigneurs allemands, étaient déjà arrivés à Bruxelles. Il leur fit promptement dire de ne pas aller plus loin, et d'attendre les ordres du conseil. Mais la duchesse douairière les avait fait avertir secrètement de passer outre, et d'arriver le plus tôt possible à Gand, où ils seraient fort bien reçus. Cet avis fut trouvé bon.

Aussitôt qu'ils eurent pénétré dans la ville, le duc de Clèves se rendit auprès de Marie. Il lui dit que les Allemands s'étaient permis de venir en la cité de Gand pour une démarche fort déplacée; qu'il était impossible de leur refuser audience, mais que Mademoiselle devait veiller avec soin sur les paroles qu'elle leur dirait, afin qu'ils ne pussent pas en tirer avantage. Qu'en conséquence, il l'engageait à répondre simplement qu'ils étaient les bienvenus; qu'il serait délibéré en conseil sur leur demande, et qu'on leur ferait savoir ce qui aurait été résolu. Le vieux duc espérait ainsi gagner du temps, et trouver moyen de se tirer

Digitized by Google

d'affaire. La jeune princesse ne fit aucune objection aux propositions de son oncle, et elle promit de parler aux ambassadeurs ainsi qu'il conviendrait.

Le lendemain, les envoyés furent admis en grande audience. Ils présentèrent leurs lettres de crédit; puis ils exposèrent avec beaucoup de respect le vœu de l'Empereur et de Monseigneur Maximilien touchant l'alliance de Mademoiselle Marie. Ce mariage, ajoutèrent-ils, avait été convenu et décidé par le duc Charles, de concert avec Mademoiselle. Ils en apportaient les preuves dans des lettres écrites par elle-même, et un anneau envoyé de sa part au duc Maximilien. « Nous vous prions très-humblement, Madame, dirent les envoyés de l'Empereur, de déclarer si vous reconnaissez cette signature, et de faire connaître quelles sont vos intentions touchant la promesse dont voici les gages. »

Chacun attendait avec anxiété la réponse de la princesse. Le duc de Clèves et les principaux du conseil, qui avaient préparé son discours, étaient fort tranquilles là-dessus; mais le commun de l'assistance dévorait d'avance chacune de ses paroles. Quelques instants s'écoulèrent dans cette attente; enfin Marie de Bourgogne, sans consulter personne de la voix ni du regard, sans paraître éprouver aucune indécision, aucun trouble, après s'être recueillie en elle-même, d'une voix ferme et pleine de dignité, parla ainsi aux ambassadeurs :

« Je reconnais que Monseigneur mon père, à qui Dieu fasse paix, a consenti et accordé mon mariage avec le duc Maximilien. C'est par son vouloir et son

Digitized by Google

commandement que j'ai envoyé ce diamant et écrit les présentes lettres. J'en avoue le contenu, et je suis délibérée à ne point avoir d'autre mari que le fils de l'Empereur. »

Cette réponse, qui témoignait d'une volonté froidement, mais irrévocablement arrêtée, foudroya le duc de Clèves. Comprenant que tout espoir était perdu, il se retira dans ses domaines. Louis XI ne prit pas aussi vite son parti. En apprenant que Mademoiselle de Bourgogne avait solennellement avoué la correspondance échangée, au sujet du mariage, par le feu duc et l'Empereur, il s'empressa de produire deux promesses pareilles envoyées par Charles le Téméraire à la duchesse de Savoie, lesquelles promesses stipulaient le mariage de Mademoiselle Marie avec le duc Philibert. Cette réclamation n'eut aucun effet. S'il avait fallu tenir compte de tous les engagements de cette nature, on se serait trouvé dans un étrange embarras; car le duc Charles en avait été prodigue. Présentement ce n'était point sa volonté qu'on respectait, mais bien la décision de la jeune duchesse, et la gravité des circonstances, qui réclamaient un protecteur pour les États de Bourgogne et pour leur jeune souveraine.

Le consentement de Marie de Bourgogne causa en Flandre une joie universelle. On s'occupa immédiatement de pourvoir aux frais du voyage de l'Empereur et de son fils; on savait qu'ils étaient dans une grande pénurie d'argent, et que d'ailleurs le vieil Empereur serait fort sensible aux dépenses qu'on voudrait bien lui épargner, car il était avare. Comme on se pressait également de part et d'autre, les choses allèrent si

Digitized by Google

vite, que, lorsque Louis XI tenta d'entraver le départ des princes allemands, ils étaient déjà sur le point d'arriver à Francfort, où devaient se trouver les ambassadeurs de Bourgogne, afin de régler les conditions du mariage. Alors le roi expédia bien vite à Francfort un messager chargé de lettres importantes pour les électeurs. Par ces lettres, Louis représentait que l'Empire et le royaume vivaient en grande union, ce qui leur était extrêmement profitable; que cette paix allait être troublée par le mariage projeté, attendu que l'héritière de Bourgogne, étant de la race des rois, ne pouvait se marier sans l'agrément de son souverain, et que l'Empereur ne pouvait conclure une telle alliance sans blesser la justice et les prérogatives du royaume de France. Malheureusement pour Louis XI, ces dépêches ne furent pas même ouvertes en temps opportun : dans l'empressement des deux partis, on décida que l'assemblée de Francfort n'était pas nécessaire; en conséquence, l'Empereur et son fils ne s'y arrêtèrent point; ils descendirent le Rhin jusqu'à Cologne. Ils étaient précédés dans toutes les villes où ils devaient passer par les envoyés du roi, chargés d'indisposer les esprits contre ce mariage; mais la mission de ces agents était si difficile, qu'ils n'osaient pas même l'avouer. Les seigneurs auprès de qui ils se risquèrent les reçurent fort mal. « Rien n'était plus facile au roi que d'accomplir le mariage du Dauphin et de Mademoiselle de Bourgogne, disaient-ils; pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Maintenant il est trop tard. La Flandre et l'Allemagne n'ont qu'un vœu pour l'union de Mademoiselle et du fils de l'Empe-

Digitized by Google

reur; il arriverait mal à quiconque tenterait de s'y opposer. »

L'équipage dans lequel se présentait le duc Maximilien n'était pourtant pas de nature à lui concilier la faveur des riches Flamands : sa suite était mesquine, et composée de gens grossiers. Il avait de sept à huit cents lances au plus, et point d'argent. Les électeurs de Mayence et de Trèves, les ducs de Saxe et de Bavière, les margraves de Brandebourg et de Bade lui faisaient cortége. Mais, fût-il arrivé dans l'appareil le plus somptueux, il n'eût point excité des transports plus vifs que ceux qui éclataient sur son passage. On eût dit que la Flandre voyait en lui son libérateur. Tous les cœurs s'étaient rapprochés de la duchesse; partout on entendait des protestations de dévouement, de fidélité, à Mademoiselle Marie et à Monsieur Maximilien. Arrivé à Gand, le duc fut reçu comme en triomphe. « Et le soir, après souper, Monsieur Maximilien, archeduc d'Autriche, vint veoir Mademoiselle de Bourgogne; et à l'aborder fust si grande foulle et si grande presse, qu'on ne savoit où se sauver (1). »

Les futurs époux ne purent point se parler, car Marie ne savait pas l'allemand, et Maximilien n'entendait pas le français; mais ils se virent, et ce fut assez pour qu'ils se convinssent et se sentissent attirés l'un vers l'autre. Tous deux avaient vingt ans; tous deux étaient beaux et pleins de bonne grâce; leur union semblait être pour la jeune orpheline la délivrance de ses chagrins et le signal d'un avenir meilleur. Ils ne perdirent

(1) Olivier de la Marche.

Digitized by Google

point le temps en pourparlers. On fit venir un évêque, qui les fiança immédiatement; et les noces furent fixées au lendemain, sans plus attendre.

Le 19 août 1477, Mademoiselle Marie de Bourgogne, accompagnée du comte de Chimai et du sire de la Gruthuse, se rendit à l'église où elle devait engager sa foi à l'archiduc Maximilien. Deux beaux jeunes enfants, Joncker de Gueldres et Mademoiselle de Gueldres sa sœur, portaient des cierges devant elle. Les quelques serviteurs et dames qui marchaient à sa suite portaient comme elle le deuil du duc de Bourgogne. Ce fut sans nulle autre solennité que s'accomplirent les noces de la plus riche héritière du monde. Il n'y eut aucune fête à cette occasion.

« Ainsi se termina en quelques heures, presque dans l'ombre et par surprise, comme se fait un coup d'État, un mariage depuis si longtemps entrepris, rompu, renoué avec tant de hauts personnages, à travers tant de vicissitudes, tant de machiavéliques et sanglants débats, préludes de combats séculaires; car cette prodigieuse Iliade était à peine finie au seuil du XIX^e^ siècle (1). »

Personne alors, pas même Louis XI, ne prévit les conséquences de cette union. L'avenir seul devait en révéler toute la portée.

(1) Rossignol.

Digitized by Google

IX

Le mariage de Marie de Bourgogne fut une cruelle déception pour Louis XI, bien qu'il eût mille raisons de s'y attendre. Ce n'était plus à l'orpheline craintive et abandonnée qu'il allait avoir affaire; désormais c'était avec l'archiduchesse d'Autriche, la fille adoptive de l'Empire, l'épouse d'un noble et vaillant prince, qu'il lui faudrait compter. La bonne mine, les manières affables, l'air martial de leur nouveau seigneur avaient ranimé le courage des Flamands; et par conséquent leur haine contre le roi s'était encore accrue. Ils ne doutaient plus de rien, maintenant qu'ils voyaient à leur tête un chef jeune, de haut lignage, et plein du désir de faire valoir les droits de la princesse qui lui avait confié ses destinées. Les États de Bourgogne venaient de trouver un maître qui saurait tenir d'une main ferme le sceptre ébranlé des anciens ducs. ***Maximilien et Marie*** aurait bien autrement de puissance que le simple nom de ***Mademoiselle*** pour imposer aux ennemis de la jeune duchesse. L'espoir renaissait dans tous les cœurs dévoués à cette grande maison, qu'on avait vue si près de succomber.

Huit jours après son mariage, Maximilien écrivit à Louis XI pour se plaindre de la violation du traité de Soleure conclu avec le duc Charles, et qui devait durer neuf ans, que les parties fussent mortes ou vives. Il représentait qu'une notable partie des domaines de

Digitized by Google

Madame Marie sa femme avait été injustement envahie, et il réclamait satisfaction. Il ajoutait qu'il ne demandait pas mieux que de tout pacifier par voie d'accommodement, si le roi de France avait quelques différends à régler; dans le cas contraire, il ne manquerait ni de courage ni de secours, car l'Allemagne était riche en vaillants princes qui s'honoreraient à lui venir en aide.

Louis, de qui les affaires allaient assez mal pour le moment, fut enchanté de trouver l'occasion de traiter. Il répondit que son intention n'avait jamais été de dépouiller Mademoiselle Marie, mais qu'il avait dû, par respect pour le serment de son sacre, prendre les armes afin de conserver à la couronne les provinces qui devaient y retourner par la mort du feu duc; qu'il ne lui était point loisible d'agir autrement. Mademoiselle de Bourgogne, disait-il, avait retenu contre toute justice plusieurs de ces provinces, et n'avait point fait hommage pour les autres seigneuries. Le roi était donc en droit de se trouver offensé. Cependant, comme il ne prisait rien au monde plus que la paix, il offrait d'envoyer à Lens des ambassadeurs chargés de concilier les intérêts du royaume et ceux de Madame l'archiduchesse. Des pourparlers eurent lieu, en effet, entre les représentants des deux puissances. On stipula d'abord une suspension d'armes de dix jours, ensuite une trêve sans limite, que chacun serait libre de rompre en prévenant la partie adverse quatre jours d'avance. Cette trêve, on le pense bien, fut fort mal observée; néanmoins les peuples y trouvèrent quelque soulagement à leurs maux.

Digitized by Google

Il importait grandement à Marie et à Maximilien de se faire des alliés; c'est à quoi la jeune duchesse avait déjà songé avant son mariage. Il n'avait pas dépendu d'elle que l'Espagne se déclarât contre Louis XI; malheureusement les ambassadeurs qu'elle y employa étaient pensionnés par le roi de France; Marie échoua donc dans ses tentatives. Une alliance bien plus désirable était celle des Suisses. A la vérité, c'étaient ces terribles montagnards qui avaient détruit le duc Charles et commencé ainsi tous les malheurs de la princesse; mais plus ils s'étaient montrés redoutables, plus il importait de s'assurer leurs services. Louis XI le savait bien; aussi avait-il donné à la Trémouille liberté absolue de puiser dans ses coffres pour acheter les ligues. Un traité avait été renouvelé dès le début du soulèvement des Bourgognes. Le prince d'Orange en avait eu le premier la pensée; seulement les moyens dont il pouvait disposer ne lui permettaient pas d'offrir des avantages assez séduisants pour l'emporter sur ceux que proposait le roi. Il n'avait donc point conclu de marché avec la Confédération en masse; mais il soldait par-ci par-là, selon ses ressources du moment, de petites bandes suisses qui renforçaient merveilleusement ses troupes, et compromettaient d'une manière assez grave les intérêts du roi en Bourgogne. Peu importait aux gens des ligues de servir tel ou tel parti; pourvu qu'on les payât, ils se déclaraient satisfaits. Louis XI fit de grandes plaintes aux avoyers, landammans et gouverneurs des cantons; il leur reprocha amèrement de recevoir l'or de France et de l'employer au profit de la Bourgogne, alléguant avec raison que les enrô-

Digitized by Google

lements individuels compensaient et au delà l'avantage d'une alliance publique qu'il payait cependant un haut prix.

Les Suisses se trouvèrent fort embarrassés : ils souhaitaient de rester en bonne intelligence avec tout le monde, et ne voulaient désobliger ni le roi, ni la princesse de Bourgogne. Ils se sentaient en outre une grande sympathie pour la comté, qui était allemande comme eux et leur semblait parfaitement en droit de revendiquer son indépendance. Excepté Lucerne, tous les cantons étaient en intelligence de bonne amitié avec la duchesse Marie. Ils ne virent qu'un moyen de tout arranger : c'était de tenter la pacification des Bourgognes et la réconciliation du roi et de la princesse. Ils résolurent donc d'envoyer des ambassadeurs aux deux cours, afin de les engager à s'entendre, et de les conjurer de faire la paix. Adrien de Bubenberg, Waldmann et Im-Hof, landamman d'Uri, furent dépêchés vers le roi, tandis que Goldi, bourgmestre de Zurich, et Diétrich An-der-Halden, landamman de Schwitz, allaient trouver la duchesse d'Autriche et de Bourgogne. Les deux ambassades étaient aux frais des Comtois, qui devaient en recueillir le bénéfice.

Pour arriver au roi il fallait traverser le duché. Adrien de Bubenberg et ses compagnons en profitèrent pour voir la Trémouille, et s'entendre avec lui sur *certaines grandes choses et matières secrètes*, disent les comptes de Bourgogne. Ils furent reçus à Dijon dans le magnifique hôtel de Guillaume Chambellan. Les capitaines suisses prièrent le sire de Craon de se montrer plus clément envers leurs voisins de la comté, et

Digitized by Google

de leur rendre le joug royal plus supportable. Leurs discours furent fort mal accueillis par ce rude soldat, qui croyait par sa hauteur et sa brusquerie se donner de l'importance. Il répondit brutalement : « C'est un joug de fer qu'il faut à vos Comtois. » Le doyen du chapitre de Grenoble, Jost de Sillinen, qui revenait de Suisse avec les ambassadeurs, tenta quelques paroles conciliantes pour atténuer l'effet de ce dur langage. « Arrière ! s'écria le farouche gouverneur ; je n'ai rien à démêler avec les prêtres. » Tant d'insolence poussa à bout la patience des Suisses. « Mort Dieu ! dit entre ses dents Waldmann, si l'on nous prise si peu, l'on nous trouvera, et même avant de nous chercher. » La Trémouille fit quelques efforts pour radoucir son ton et ses manières ; l'idée lui vint sans doute que le duc Charles avait payé cher son arrogance avec les Suisses ; mais il ne put empêcher que les capitaines ne continuassent leur route fort irrités contre lui, et en général contre tous ces orgueilleux Français, si différents des Allemands aux mœurs douces et aux cœurs sincères.

Louis XI les reçut avec plus de courtoisie que le sire de Craon ; mais comme il était occupé à négocier la trêve, il ne voulut rien conclure avant de s'être assuré la soumission de la Bourgogne. C'est pourquoi il différa l'audience solennelle de jour en jour, et s'efforça, en attendant, de les séduire par ses promesses secrètes ; tant qu'à la fin Adrien de Bubenberg, le plus loyal des hommes, s'échappa clandestinement de la cour et retourna en Suisse, où il publia partout la déloyauté du roi de France et la cruauté du gouverneur de Bour-

Digitized by Google

gogne; de sorte que le parti ducal prit des forces considérables parmi les cantons.

Les ambassadeurs envoyés en Flandre avaient été bien autrement satisfaits de l'archiduc et de Madame Marie. Le prince et la princesse les avaient traités avec toutes sortes d'égards et d'honneurs. Ils en furent d'autant plus touchés qu'ils craignaient que le souvenir de Granson, de Morat et de Nancy n'indisposât contre eux la fille de Charles le Téméraire. Marie, qui devina tout de suite leur pensée, les rassura avec sa grâce habituelle. « C'est le malheur de la guerre, dit-elle aux capitaines suisses; rien ne doit vous être et rien ne vous sera imputé. » Les présents de la cour de Bourgogne furent faits publiquement, et surpassèrent en richesse ceux que le roi glissait dans l'ombre. Aussi, sans rompre leurs alliances avec Louis XI, les ligues renouvelèrent-elles de grand cœur les trêves avec la duchesse. Les montagnards s'enrôlèrent plus nombreux sous la bannière du prince d'Orange; et bientôt on les vit paraître dans l'armée du duc Maximilien.

Le roi espérait empêcher que l'Empereur ne se mêlât des affaires de l'archiduc. Dans ce but, il faisait sonner hautement l'avantage des alliances entre l'Empire et le royaume, paraissant ne pas même mettre en doute que les choses restassent en cet état. Il aurait dû comprendre cependant que Frédéric III était l'allié naturel de son fils et de la duchesse Marie, et que rien ne pourrait priver de sa protection les jeunes seigneurs de Bourgogne. Le vieil Empereur, à la demande de sa belle-fille, qu'il aimait avec tendresse, s'était empressé de faire des remontrances au roi de France, en annon-

Digitized by Google

çant hautement l'intention de soutenir les droits de ses enfants. Louis lui avait répondu que son devoir de souverain l'obligeait de réunir au domaine de France les seigneuries qui devaient y faire retour, aussi bien que de mettre la main sur les terres dont le duc Charles avait encouru la confiscation pour crime de trahison et de lèse-majesté. Frédéric écrivit en cette occasion une lettre pleine d'énergie et de dignité.

Louis XI mit deux mois à préparer sa réponse à l'Empereur. Bien entendu, il essaya de se justifier de tous les reproches que Frédéric lui adressait. Il rejetait tous les torts sur le feu duc et sur Mademoiselle Marie, qu'il accusait d'avoir la première violé la trêve en retenant les provinces et en ne prêtant point l'hommage. Il protestait de son désir d'entretenir bonne intelligence et amitié avec l'Empire, et terminait en disant :

« Si Votre Sérénité prend en main une si injuste « querelle, ce sera sans y avoir sainement réfléchi, « dans l'intérêt particulier de votre fils et de la maison « d'Autriche; nullement dans l'intérêt de l'Empire, « qui par la suite ne peut en retirer que dommage. « C'est ce que Votre Sérénité devrait considérer. »

Mais le vieil Empereur, qui se souciait peu des menaces du roi de France, n'avait pas attendu ses conseils pour se déclarer. Cinq jours après lui avoir expédié ses lettres, il en adressait d'autres aux villes de la comté dont il fallait soutenir ou réveiller le patriotisme. Ces démarches, si propres à relever le courage des communes, nuisaient singulièrement aux affaires de Louis XI en Bourgogne. Il n'avait pas lieu d'être

Digitized by Google

satisfait de la tournure que prenaient les choses; aussi s'était-il bien donné garde de comprendre le duché et la comté dans les trêves provisoires conclues avec Maximilien.

Le mariage de Marie de Bourgogne, que le duc d'Autriche s'était empressé d'annoncer partout, avait excité un enthousiasme universel; c'était comme le signal de la délivrance. Les cris de : Bourgogne et Notre-Dame ! retentissaient en témoignage de la joie publique. Le prince d'Orange profita si habilement de ces heureuses dispositions, que bientôt il se vit maître de toute la Bourgogne supérieure. De tels succès tournaient à l'extrême confusion de la Trémouille. Ce gouverneur était de plus en plus détesté. Il venait de s'enrichir d'une manière scandaleuse en s'appropriant le mobilier du palais des ducs à Dijon. ***Ses pilleries estoient à la vérité excessives*** (1), et soulevèrent contre lui une grande indignation. Louis XI, exaspéré des échecs qu'il avait récemment subis, le révoqua tout à coup, et lui donna pour successeur Charles d'Amboise, sire de Chaumont, comte de Brienne, gouverneur de Champagne, conseiller du roi et son chambellan.

Le nouveau gouverneur avait pour mission de réduire les Bourgognes révoltées; il fallait lui en fournir les moyens. Les forces mises à sa disposition par le roi attestent l'importance qu'il attachait à la soumission des provinces que lui disputait le chef des armées ducales. Furent contraints de marcher à la voix du sire

(1) Commines.

Digitized by Google

d'Amboise toutes gens de guerre des pays de Poitou, de Saintonge, de Touraine, du Blésois, de l'Orléanais, de Gien, du bailliage de Montargis, des sénéchaussées de Toulouse, de Carcassonne et de Beaucaire; des bailliages du Vivarais, du Gévaudan, etc. La liste entière des pays obligés de venir en aide au lieutenant général se trouve enregistrée à la chambre des comptes de Dijon; on y peut voir que la moitié de la France était soumise à la juridiction de Charles d'Amboise, en vue de la soumission des Bourgognes. Et de peur que ces troupes auxiliaires ne se prêtassent pas volontiers au secours qu'on leur demandait, le gouverneur reçut pleins pouvoirs de punir de mort quiconque se montrerait récalcitrant ou retardataire, ou se permettrait même de murmurer.

En même temps Louis trouva moyen de jouer un tour *qu'un pauvre roi n'eust su faire*, dit Commines: il retira du service de la princesse Marie la plupart des Suisses qui s'y étaient engagés, et qui avaient fait grand tort aux armées royales. Le moyen qu'il employa fut fort simple: il les flatta et les paya plus richement que la duchesse. Les bourgeois de Berne eurent l'honneur de le compter, sur sa demande, parmi les citoyens de leur république; et des mulets chargés d'or gravirent de nouveau les montagnes de l'Helvétie. L'avidité de *Messieurs des Ligues* fut tellement notoire et sordide en cette occasion, que c'est de là que date cet adage: *Point d'argent, point de Suisses.*

C'est dans ces circonstances si périlleuses pour la cause ducale qu'arrivèrent en Bourgogne les lettres de l'empereur Frédéric. Le prince d'Orange se servit avec

Digitized by Google

adresse de l'espoir qu'elles rallumèrent pour préparer un soulèvement général dans le duché. Pendant que Charles d'Amboise réunissait ses forces pour reprendre la Bourgogne supérieure, le prince se disposait à envahir l'autre côté de la Saône. « Il ne se laissa pas épouvanter par les énormes préparatifs qui se faisaient dans toute la France méridionale, de la Loire aux Pyrénées; par la formidable artillerie qu'on forgeait autour de lui; par la retraite des Suisses que lui enlevait l'or de la France; par l'épuisement des ressources et la désolation d'une contrée mise à feu et à sang pendant plus d'une année. Le prince d'Orange compta sur les promesses impériales, sur le jeune chef qui succédait aux ducs de Bourgogne, sur le terrain glorieusement conquis, et d'où il avait deux fois chassé la Trémouille; enfin sur la foi de Bourgogne et le courage de la chevalerie franc-comtoise (1). »

Le succès répondit à son attente : la fermentation qui couvait sourdement dans le duché éclata tout à coup. Comme par enchantement, Semur, Châtillon-sur-Seine, Monsanjou, Salmaise, Flavigny, Saulieu, Mont-Saint-Jean, Seurre, Beaune, et quantité d'autres villes se trouvèrent au pouvoir des Francs-Comtois, pour la princesse Marie. Les vieilles affections se réveillaient en faveur de la Bourgogne, et ne servaient pas moins activement les intérêts de la fille des ducs que le zèle éclatant du prince d'Orange. Dijon, enfermé dans un cercle de feu, s'insurgea. D'Amboise accourut : il prit à la hâte les mesures les plus éner-

(1) M. Rossignol.

Digitized by Google

giques; il se fit livrer les clefs de la ville, contrairement aux priviléges du maïeur. A grand'peine, et à force de sévérité, il parvint à garder au roi ce dernier abri pour ses troupes; mais ce fut là tout ce que Louis XI put conserver. Quelques jours avaient suffi pour chasser ses armées des deux Bourgognes. C'est alors que, dans la crainte de voir lui échapper encore l'unique appui qui lui restât dans le duché, il ordonna que Dijon serait fortifié d'un château, que le temps et les démolisseurs ont respecté jusqu'aujourd'hui. L'herbe croît dans ses fossés; des fleurs sauvages voilent ses meurtrières; les enfants jouent sur le couronnement de ses créneaux : les Dijonnais contemplent avec indifférence la vieille forteresse; bien peu d'entre eux savent maintenant qu'elle fut autrefois destinée à établir irrévocablement la dépendance royale de la ville, et à lui ôter tout espoir d'affranchissement.

Les choses allaient aussi bien dans le nord que sur les bords de la Saône. Les troupes françaises reculaient partout. Marie de Bourgogne triomphait sans orgueil; car c'était une simple et douce princesse. Avec la tendresse délicate d'une jeune épouse, elle reportait sur Maximilien tout l'honneur de ces succès, et se trouvait heureuse de lui attribuer la splendeur renaissante de sa maison. Elle ne s'attendait pas au nouvel affront que le roi lui destinait.

Les armes faisaient défaut à Louis XI pour écraser sa chère filleule; il recourut aux forces judiciaires, espérant en tirer meilleur secours. Depuis longtemps il rêvait d'intenter un procès à la mémoire de Charles le Téméraire; maintenant il était résolu à y impliquer

Digitized by Google

sa fille, et à la confondre avec le feu duc dans les accusations de félonie et de lèse-majesté dont il voulait outrager sa tombe.

Bien des griefs s'étaient amoncelés dans le cœur du roi contre cette famille de Bourgogne, qu'il accusait sans cesse de trahison, sans jamais rien prouver. Montlhéry, Péronne, Beauvais, le ravage de la Normandie, les alliances avec les ennemis du roi, le refus de rendre l'hommage avaient laissé des souvenirs ineffaçables; c'étaient autant de chefs d'accusation qui entraînaient la confiscation des domaines de Charles, et justifiaient par conséquent les entreprises du roi contre Marie de Bourgogne. Toutes ces choses, disait Louis, étaient publiques et notoires; néanmoins, afin que chacun connût davantage le bon droit, la grande justice et raison que le roi désirait garder en telle matière, il voulait qu'elle fût traitée en cour de parlement, à Paris. En conséquence, il ordonnait de faire, à la requête du procureur général, toutes les informations nécessaires, et de publier ses *grandes lettres* à son de trompe dans toutes les bonnes villes du royaume. Rien ne fut négligé pour donner à ces débats la publicité la plus éclatante. La duchesse Marie et le duc Maximilien furent sommés plusieurs fois d'y comparaître en personne, afin d'être entendus et jugés. On leur envoya même des saufs-conduits à cet effet. Pour toute réponse, ils portèrent plainte à la diète; c'était le moyen d'intéresser l'Empire à leur outrage.

Marie vengea noblement son jeune époux de l'humiliation qu'il subissait pour sa cause. Elle lui rappela que l'ordre célèbre de la Toison d'or, qui avait ré-

Digitized by Google

pandu tant d'éclat sur la cour ducale, faisait partie de son héritage aussi bien que les provinces contestées, et elle le pressa de ne point laisser à Louis XI le temps de s'en emparer.

L'ordre de la Toison d'or, institution toute bourguignonne, fondée par Philippe le Bon, sous le patronage de saint André, ne pouvait avoir pour chef que le souverain de Bourgogne. C'était l'expression la plus complète du dévouement et de la fidélité à l'honneur ducal; il importait donc beaucoup de ne pas souffrir qu'un autre que le duc légitime usurpât les prérogatives de grand maître de l'ordre; car la pompe de la tenue d'un chapitre frapperait certainement les esprits, et serait comme une sanction publique donnée au prétendant, quels que pussent être ses droits. Louis XI ne l'ignorait pas; et il était fermement décidé à ne point permettre à l'époux de Marie de Bourgogne de toucher à cette précieuse dépouille des ancêtres de la duchesse; seulement il était indécis, ne voyant pas trop lequel serait plus avantageux, ou d'anéantir l'ordre, ou de le placer solennellement sous la dépendance de la couronne. Mais les soucis qu'il se donna pour le procès du duc Charles détournèrent son attention, et Maximilien mit cette négligence à profit.

Par les soins d'Olivier de la Marche, chambellan de la cour de Bourgogne, de grands préparatifs furent faits à Bruges pour la solennité, qui eut lieu le 30 avril. Les chevaliers étaient peu nombreux; car les guerres ou les défections en avaient enlevé beaucoup. Ils portaient, comme aux jours de leur splendeur, le manteau d'écarlate fourré de gris, avec un chaperon sem-

Digitized by Google

blable, et le collier, formé de pierre de silex et de briquets d'or lançant des étincelles. On y lisait la devise : *Je frappe ainsi !* Maximilien était en costume fort simple. Le trône que devait occuper le chef de l'ordre était couvert d'un coussin de velours noir, sur lequel reposait le collier du feu duc Charles. Les sires de Ravenstein, de Nassau, de Chimai, de la Gruthuse et de Lannoi, demandèrent à l'archiduc de relever la Toison, en se mettant au lieu et place de son chef, comme c'était son droit et son devoir. Maximilien y ayant consenti, tous se levèrent pour se rendre à l'église Saint-Sauveur.

La marche du cortége était ouverte par quatre officiers de la Toison ; le coussin et le collier du feu duc étaient placés sur une haquenée blanche drapée de noir ; deux chevaliers la menaient par la bride. Les membres de l'ordre suivaient deux à deux ; Maximilien marchait le dernier. Arrivés à l'église, les chevaliers et l'archiduc montèrent sur une grande estrade préparée à cet effet. De là ils pouvaient voir leurs écussons peints au-dessus des stalles du chœur, et rappelant le dernier chapitre tenu dans cette même basilique. Monseigneur de Tournon, chancelier de l'ordre, fit un beau discours en langue latine, afin que les Allemands pussent le comprendre. Il loua selon leur mérite la noble chevalerie de la Toison, les ducs Philippe le Bon et Charles le Hardi, et tous les princes, seigneurs et capitaines, qui s'étaient fait gloire de porter le collier de Bourgogne. Jean de la Bouverie, président du conseil de Maximilien, répondit au nom du prince que, pour l'honneur de Dieu, la protection de la foi catho-

Digitized by Google

lique et l'illustration de la chevalerie, il se montrerait digne de ses devanciers. Alors Maximilien tira son épée et la présenta au sire de Ravenstein, qui le fit chevalier, aux grandes acclamations du peuple. Ensuite le récipiendaire fut conduit dans une chapelle où on le revêtit du manteau de velours écarlate, et on lui passa au cou le collier flamboyant. Le jeune grand maître baisa fraternellement tous les membres du chapitre. Après que la messe fut célébrée, il fit une grande promotion de chevaliers; puis le cortége, *bel et piteux à veoir*, dit Olivier de la Marche, reprit sa route dans le même ordre qu'il était venu, sauf qu'on n'y voyait plus figurer la haquenée ni le coussin, car le collier avait retrouvé sa place.

Marie de Bourgogne fut sans doute bien joyeuse lorsqu'elle vit rentrer auprès d'elle l'époux de son choix portant les insignes de cet ordre célèbre, qui avait gagné tant d'affection et de loyaux services à son père et à son aïeul. Elle ne pensa pas qu'elle venait de dépouiller la Bourgogne, au profit de l'Autriche, d'une de ses plus nobles illustrations. Pour la jeune archiduchesse, Autriche et Bourgogne ne faisaient qu'un.

Louis XI, qui s'intitulait hautement duc de Bourgogne, et qui par conséquent apprit avec une notable déplaisance ce qui venait de se passer à Bruges, n'eut pas le loisir de s'en occuper beaucoup. Il avait en ce moment de grandes inquiétudes au sujet de l'Angleterre, et ces inquiétudes lui venaient encore de la cour de Marie.

On sait que la duchesse douairière avait toujours

Digitized by Google

porté à la fille du duc Charles une vive et sincère tendresse. Elle avait adopté dans son cœur l'époux de la jeune princesse, et n'appelait Maximilien que *son cher fils*. De leur côté, l'archiduc et Marie conservaient à Madame la Grande une profonde reconnaissance pour la part active qu'elle avait prise à leur mariage. Il existait donc entre ces trois personnes une grande solidarité d'intérêts. Or Marguerite d'York exerçait une grande influence sur l'esprit d'Édouard IV, son frère, et il était fort à craindre qu'elle ne s'en servît en faveur de ses enfants d'adoption. Louis XI n'avait pas songé assez tôt à ménager cette puissante princesse. En envahissant les domaines de sa filleule, il avait saisi ou dévasté les seigneuries sur lesquelles était assis le douaire de Madame Marguerite. Elle détestait déjà la France et son monarque; aussi ne perdit-elle pas un instant pour se plaindre au roi d'Angleterre.

Le roi Édouard, malgré son indolence et son apathie, fut touché des supplications de sa sœur. Il envoya au roi son confesseur, maître Thomas Daney, pour réclamer en faveur de Madame Marguerite. Louis répondit, selon sa coutume, d'une manière évasive. Il parla beaucoup de son amour pour le roi Édouard, du désir qu'il avait de marier le Dauphin avec la princesse d'Angleterre; mais, touchant la douairière de Bourgogne, il ne fit que des promesses vagues et tout à fait insignifiantes. Si le roi s'en contenta, le peuple ne fit pas de même. Chaque jour des mécontentements plus vifs se manifestaient en Angleterre contre ce roi de France qui, loin de tenir sa parole en partageant avec ses alliés les dépouilles du duc Charles, les resserrait

Digitized by Google

de plus en plus dans Calais. Les libéralités de Louis n'atteignaient que les grands; le menu peuple n'en ressentait point l'influence. De leur côté, les Flamands établis en Angleterre prenaient soin d'exciter les haines nationales; de sorte qu'un jour, dans un mouvement d'emportement et de colère de la populace, l'hôtel de l'ambassade française à Londres fut saccagé, et les pensionnaires du roi de France dans le parlement dénoncés avec énergie au ressentiment public. Ces manifestations alarmantes furent habilement conjurées par Louis XI. Il redoubla de largesses et de flatteries, parla plus que jamais du mariage entre son fils et Madame Élisabeth, et parvint à endormir les colères d'outre-Manche. Du reste, les discordes qui divisaient la famille royale d'Angleterre, et que le roi de France entretenait avec soin, contribuaient plus que toute autre influence à maintenir la paix entre les deux royaumes.

Louis XI veillait aussi avec une grande sollicitude sur les mouvements du pape, qui montrait beaucoup de penchant pour Marie et pour Maximilien, et permettait que le mari de la fille du duc Charles prît à la cour de Rome le titre de duc de Bourgogne. L'influence de l'Empire sur l'Italie entrait bien pour quelque chose dans cette prédilection; le roi ne parvint pas à la détruire, mais il empêcha du moins qu'elle ne se traduisît par des mesures avantageuses pour l'archiduc.

Ayant ainsi pourvu à ce que les alliés sur lesquels auraient pu compter le duc et la duchesse gardassent au moins la neutralité, comme il détestait la guerre,

Digitized by Google

comme il eût mieux aimé perdre dix mille écus qu'un seul homme d'armes, il entama des pourparlers avec Maximilien pour obtenir, non pas la paix, mais une suspension prolongée des luttes qui désolaient le royaume et le duché.

Pendant les négociations, qui durèrent plusieurs mois, un grand événement vint consoler la famille ducale, la Flandre et les Bourgognes. Le 22 juin 1478, Madame la duchesse Marie accoucha d'un fils. *Grande joye fust parmy l'ost de la nativité de ce noble enfant* (1). L'archiduc était alors à Bruges. Le peuple fit éclater des transports d'allégresse, et prépara de magnifiques réjouissances pour célébrer l'heureuse délivrance de Madame Marie et la naissance du prince appelé à perpétuer la race des ducs. O profondeur des secrets de Dieu! cet enfant, qui semblait le lien naturel entre l'Empire et la France orientale, devait être père de Charles-Quint, le plus cruel ennemi de notre patrie!

Les Flamands prièrent Maximilien de vouloir bien permettre que son fils portât le nom de Philippe, en souvenir du bon duc sous le gouvernement duquel leurs pays avaient joui de tant de paix et de prospérité. Maximilien y consentit de grand cœur. Le noble enfant fut baptisé à Bruges. Il eut pour parrains Monsieur Adolphe de Clèves, sire de Ravenstein, et Madame Marguerite d'York, douairière de Bourgogne. *Et fust porté à Sainct-Donas par-dessus un pont élevé, à grand nombre de torches et de lumières. La estoyent Madame de Ravenstein, Madame de la Vère,*

(1) Olivier de la Marche.

Digitized by Google

et si grand nombre de dames et de damoiselles, que c'estoit plaisir à veoir. Les nations, tant estrangères que privées, firent de cette solennité grande feste. Et fust l'enfant baptisé solennellement, et eut nom Philippe. Maximilien, quoiqu'il fût très-proche de Bruges, ne voulut point quitter son armée pour le baptême; des intérêts trop importants le retenaient à portée de Louis XI.

Les pourparlers se poursuivaient activement pour la trêve. Le roi, qui craignait de voir le vieil empire germanique s'ébranler contre la France, fit toutes les concessions demandées. Il retira ses troupes de Cambrai et du Hainaut, et consentit à ce que Tournai reprît la neutralité qu'il lui avait enlevée. A la vérité, les villes rendues ne furent livrées aux troupes ducales qu'après avoir été cruellement rançonnées et pillées; mais il ne fallait pas se montrer trop exigeant. Ce qui rendait le roi si facile à traiter, c'est qu'il avait appris que, dans l'intervalle des négociations, presque tout le duché de Bourgogne était rentré sous son obéissance, grâce au zèle et à l'intelligence politique de Charles d'Amboise. La trêve fut signée le 11 juillet.

Maximilien était père depuis trois semaines; il se hâta de courir à Bruges pour embrasser son fils. Il voulut jouir par lui-même des démonstrations populaires; malgré le mauvais état de ses finances, il fit de grandes distributions d'argent; et les fêtes du baptême, *joustes, tournois, banquets, danses, carolles, toutes manières de bonne chère et réjouissances,* recommencèrent pour solenniser les relevailles de Madame la duchesse.

Digitized by Google

X

La trêve entre le roi et l'archiduc n'était qu'un mensonge. Louis comptait en profiter pour avancer ses conquêtes; Maximilien et les Flamands espéraient recouvrer ce qu'ils avaient perdu. Il y avait donc de part et d'autre des mouvements de troupes, des dispositions, des préparatifs fort peu compatibles avec la paix qu'on s'était jurée pour douze mois. Cette fois l'offensive vint des Pays-Bas: ce furent eux qui n'eurent pas la patience d'attendre l'expiration de la trêve. Dès le 26 avril 1479, ils envahirent brusquement Cambrai, par surprise, sans respect pour la neutralité qui lui était assignée; puis ils occupèrent le Vermandois. La guerre se fit alors ouvertement; mais le roi ne jugea point à propos de soutenir la lutte dans le Nord; c'était vers la Bourgogne qu'il tournait ses desseins et son espoir.

Comptant sur l'habileté de Charles d'Amboise, il lui avait envoyé des renforts considérables d'hommes et d'artillerie, pour tâcher de reprendre la comté comme il avait fait du duché. Cependant, afin d'agir, en apparence, selon les règles de l'honneur et de la justice, dont il ne se souciait guère; afin de jeter l'odieux sur son rival en le taxant de déloyauté, il envoya au duc Maximilien un héraut pour se plaindre de la violation des trêves et demander réparation des dommages qu'il

Digitized by Google

avait soufferts, établissant bien que ses attaques personnelles ne seraient que des représailles s'il n'obtenait pas satisfaction. D'Amboise n'attendit pas pour agir la réponse de l'archiduc; il entra immédiatement en Franche-Comté, et distribua son armée dans les environs de Dôle, qu'il tenait absolument à soumettre.

La ville se défendit avec une constance admirable. Ni les séductions ni les assauts ne servant à rien, d'Amboise eut recours à une ruse diabolique. Il gagna à force d'argent les Allemands de l'Alsace et du pays de Férette qui marchaient au secours de Dôle. Les habitants eurent bien quelque méfiance de voir que le sire de Chaumont ne faisait aucune tentative pour s'opposer à l'entrée de ces troupes dans leurs murailles. Dans leur pieuse simplicité, ils crurent avoir trouvé un moyen infaillible de s'assurer la fidélité des Allemands; un prêtre portant le saint ostensoir se plaça, entouré de tous les magistrats, sous la porte de la ville. Chaque chef, en passant, faisait sur le corps de Notre-Seigneur le serment de bien défendre Dôle. Les soldats levaient leurs piques en signe d'assentiment. Ils étaient reçus à bras ouverts. On leur apportait du pain, du vin; on les faisait asseoir à des tables préparées pour eux.

Lorsqu'ils furent tous entrés, ils crièrent de toutes parts: « Ville gagnée! France! France! » Un combat terrible s'engagea. Les bourgeois et la garnison tombèrent avec fureur sur les traîtres. Ce fut devant l'église Notre-Dame que la lutte se montra le plus acharnée: en quelques instants la place fut couverte de monceaux de cadavres. D'Amboise lui-même fut tou-

Digitized by Google

ché de l'héroïsme de ces braves gens. « Assez! assez! s'écriait-il; laissez-en quelques-uns pour graine. » La force finit par triompher du petit nombre. La ville fut pillée pendant deux jours, et ensuite livrée aux flammes; il ne resta debout qu'une seule maison, celle de Jean Vurry, qui fut épargnée, quoiqu'elle appartînt au trésorier général de Marie de Bourgogne, parce qu'elle avait servi de demeure au général en chef de l'armée du roi.

Quelques années après, en relevant les murs de la ville de Dôle, on érigea une croix de pierre sur la place de l'église, comme sur le *général tombeau* des habitants qui avaient rendu le dernier devoir à leur infortunée patrie. Une perfidie abominable et sacrilége avait seule pu triompher de la *foi de Bourgogne.* Dôle craignit que cette vérité ne fût point suffisamment attestée par les traditions; les magistrats placèrent donc en tête de leurs nouveaux registres une protestation par laquelle ils déclaraient que la trahison avait livré l'entrée de leur ville aux troupes françaises.

La ruine de la capitale de la comté entraîna celle de toutes les autres villes, intimidées ou découragées. Le prince d'Orange ne savait plus quel parti prendre; ses principaux capitaines passaient au service du roi; il manquait d'argent pour combler ces défections multipliées. Bientôt les bannières aux fleurs de lis d'or flottèrent par toute la comté. Louis XI, transporté de ce succès, écrivit aussitôt au maïeur de Dijon qu'il allait venir en Bourgogne pour réconforter les troupes par sa présence et visiter cette province, qu'il avait eu tant de peine à conquérir. Le maïeur et les échevins s'em-

Digitized by Google

pressèrent d'ordonner de magnifiques préparatifs pour recevoir le roi. Quarante pièces des meilleurs vins de Bourgogne furent mises en réserve pour sa table. On aurait pu ne pas se presser; car le roi n'arriva que deux mois après sa lettre. Il était allé d'abord s'acquitter d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Victoire, près de Senlis, et s'était occupé de différentes affaires en Champagne. Il était précédé par son chancelier d'Oriolles.

Louis XI fut reçu à Dijon comme l'avaient été tous les ducs de Bourgogne lorsqu'ils étaient venus prendre possession de la province. Le clergé, la noblesse, la municipalité, les bourgeois, les marchands sortirent de la ville pour aller à sa rencontre. Il n'y avait pas encore bien des années que pareil cérémonial s'était pratiqué pour la réception de Charles le Hardi. Plusieurs en faisaient la remarque, en observant que la comparaison des deux princes n'était pas à l'avantage du roi de France. On se rappelait la mine fière et chevaleresque du feu duc, la pompe et l'éclat de son cortége, et la magnificence de son costume, tout éblouissant d'or, de broderies, de perles et de pierres précieuses. Les Dijonnais ont de tout temps été moqueurs. Quelques railleries malignes couraient dans la foule, et même fort près du roi, sur ce monarque décrépit, mal vêtu et encore plus mal escorté.

La solennité fut froide; les serments d'amour et de fidélité avaient peine à sortir des lèvres. Louis jura tout ce qu'on voulut lui demander de priviléges, de libertés et de vieilles coutumes. Il baisa les reliques de saint Bénigne, et reçut l'anneau, symbole de l'al-

Digitized by Google

liance qu'il contractait avec la Bourgogne. Mais sa joie ne fut vraiment complète que lorsqu'il s'assit en maître dans ce palais des ducs où depuis si longtemps il désirait siéger. On avait à la hâte masqué ce bel édifice avec des décorations royales. Les armes de Bourgogne disparaissaient sous quelques couches de plâtre pour laisser briller celles du roi. Le palais semblait aussi mal à l'aise sous ce déguisement que les seigneurs bourguignons avec la livrée de la couronne. Louis XI distribua habilement autour de lui les dépouilles du parti vaincu. Bien des hontes se cachèrent ce jour-là sous des monceaux d'or ou de riches seigneuries; plus d'une main, chaude encore de l'étreinte de ses seigneurs légitimes, dut trembler au contact des dons de l'usurpateur. Des noms bien illustres pourraient être cités parmi les déserteurs intéressés de la cause ducale; mais à quoi bon flétrir leur mémoire? Nous racontons l'histoire de Marie de Bourgogne, soyons généreux comme notre jeune héroïne; ne dévoilons point sans nécessité des faiblesses dont d'autres que nous ont fait justice.

Le roi ne resta pas longtemps à Dijon. Il y reçut de l'Artois de mauvaises nouvelles, qui le déterminèrent à se rendre dans le Nord et à y emmener Charles d'Amboise avec son armée, puisque les affaires du duché étaient en règle.

Les Français établis dans Arras avaient formé le projet de s'emparer de Douai, qui obéissait encore à Marie de Bourgogne. Ils voulaient prendre la ville par surprise. Malheureusement les bourgeois d'Arras découvrirent le complot et en informèrent ceux de Douai;

Digitized by Google

de sorte que ces derniers, sans attendre l'attaque, tirèrent sur l'embuscade où s'étaient cachés les Français, et les contraignirent à prendre la fuite. Quand Louis XI apprit cela, il entra en fureur contre les habitants d'Arras. Dans la crainte de soulever le Nord contre lui, et pour ne pas perdre une place qu'il lui importait, au contraire, de fortifier, il n'osa ni incendier la ville, ni en passer la population au fil de l'épée; mais sa vengeance fut presque aussi cruelle. Il chassa sans pitié de l'enceinte des murs tous les habitants de la cité : hommes, femmes, enfants, vieillards, furent contraints de quitter leurs demeures, et d'errer au hasard dans la campagne. Rien ne fut plus digne de compassion que ce spectacle. Louis, dans sa colère, aurait voulu effacer jusqu'au souvenir d'Arras : il lui ôta son nom, et ordonna qu'à l'avenir on l'appellerait *Franchise*. C'est ainsi qu'elle est désignée dans les traités. Liberté fut donnée à tous les gens sans aveu de s'y établir à leur guise, pourvu qu'ils fussent Français.

Cette rigueur ne servit point au roi. Depuis quelque temps, tout préoccupé des affaires de Bourgogne, il avait dégarni son armée du Nord. Maximilien et Marie, encouragés par la faiblesse des garnisons qu'il y avait laissées, et désireux de venger le désastre de la comté, s'étaient déterminés à rassembler leurs forces et à fondre sur les Français. Le duc avait réussi à réunir vingt-sept mille hommes, qu'il vint placer devant Thérouanne, le 25 juillet. La ville n'était défendue que par quatre cents lances et quinze cents arbalétriers; il y avait tout lieu de croire qu'elle serait facilement

Digitized by Google

emportée, lorsqu'on apprit que l'armée française arrivait nombreuse du côté d'Hesdin. Cela changeait singulièrement la situation. Quelques membres du conseil étaient d'avis qu'on délogeât au plus vite, attendu qu'il serait impossible de soutenir le choc de l'artillerie; mais le duc était jeune et brave; ses capitaines désiraient autant que lui une bataille, que Louis XI avait toujours eu grand soin d'éviter; il fut décidé qu'on marcherait à la rencontre des gens du roi.

La lutte allait être terrible; car les forces étaient à peu près les mêmes, et les deux partis également acharnés l'un contre l'autre. Les soldats de Louis XI étaient excités jusqu'à la férocité par le haut prix dont leur maître payait leurs services. « L'armée de Maximilien était remplie de haine contre les Français, contre leur cruel et perfide roi, contre tous ses capitaines, gens de rapine, sans miséricorde pour les peuples, nourris dans les guerres et ne connaissant d'autre Dieu que leur épée. Une autre cause d'indignation, c'était de les voir commandés par le sire d'Esquerdes, lui qui avait été enrichi et illustré par la maison de Bourgogne, honoré de l'ordre de la Toison d'or, intime conseiller du duc Charles, et qui avait trahi Madame Marie, sa fille, peu de jours après qu'elle avait reçu son serment et lui avait donné toute sa confiance (1). »

Les deux armées se rencontrèrent près des collines d'Enquinegate ou Guinegate. Avant le combat, Maximilien conféra la chevalerie à quelques gentilshommes.

(1) De Barante.

Digitized by Google

L'attitude martiale du jeune prince électrisa les combattants; tous levèrent la main en jurant de faire leur devoir. Plusieurs chevaliers, pour montrer qu'ils ne craignaient point l'ennemi, coururent à la bataille le bras droit découvert. Les archers anglais se rangèrent en assez bon nombre sous la bannière ducale. Ce furent eux qui commencèrent à tirer. « Saint Georges et Bourgogne! » crièrent-ils, après avoir baisé la terre et fait le signe de la croix, comme c'était leur coutume. Ce premier choc ne fut pas heureux. Le sire d'Esquerdes fondit impétueusement sur la cavalerie bourguignonne : il la mit en fuite et la pourchassa jusqu'aux portes d'Aire. Les Français s'acharnaient à la poursuite des chevaliers flamands, dont le riche costume leur promettait une rançon considérable. L'un des fuyards, le sire de Traisignies, fut pris pour le duc d'Autriche, à cause de la robe de drap d'or qu'il portait sur une brillante armure. Cette erreur faillit lui coûter cher. La garnison de Thérouanne arrivait en ce moment au secours des Français; mais, au lieu de se jeter sur le corps de bataille, tous se précipitèrent d'un commun accord vers les chariots de bagages que les Bourguignons avaient coutume de traîner partout avec eux. L'attrait du combat disparut en présence de la richesse du butin. Les vêtements magnifiques, les riches tentures, la vaisselle d'or et d'argent, les provisions de toutes sortes furent éparpillés en un instant. Les malades, les prêtres, les femmes avec leurs petits enfants, qui se traînaient à la suite de l'armée, étaient impitoyablement massacrés et foulés aux pieds des chevaux. C'était un horrible spectacle.

Digitized by Google

Le péril devenait imminent pour Maximilien : il allait perdre la journée, lorsque Jacques de Savoie, comte de Romont, indigné de la cruauté et de la bassesse avide des gens du roi, voyant qu'un instant suffisait pour décider la victoire, se mit à la tête des Flamands, inébranlables derrière leurs piques, et les pressa de profiter du désordre. Plus animé qu'un lion entre ses lionceaux de valeureuse prouesse, selon l'expression de Molinet, il se jeta sur l'artillerie du duc, qui venait d'être conquise; il la reprit avec une rapidité sans pareille, et la tourna aussitôt contre les Français, qui se croyaient sûrs de triompher. Cet audacieux exploit changea immédiatement l'aspect du champ de bataille : de vaincus les Flamands étaient vainqueurs. Il y avait six heures que le combat durait.

Ce succès coûtait cher au parti de Bourgogne. Presque toute la fleur de sa chevalerie avait péri. Maximilien s'était conduit avec un héroïsme qui acheva de lui gagner l'amour de la noblesse flamande. On l'avait vu constamment au plus fort du danger, exposant sa vie pour défendre celle de ses capitaines. Marie de Bourgogne put être fière du successeur qu'elle avait donné à Charles le Hardi. Sa reconnaissance fut partagée entre lui et le vaillant comte de Romont.

La joie de la duchesse, à la nouvelle de la bataille de Guinegate, n'eut d'égale que le dépit de Louis XI. Le roi était encore à Dijon, quand il apprit le brillant début du jeune chef de l'armée bourguignonne; il sut qu'il devait cet échec à l'amour du pillage et à l'indiscipline de ses propres troupes. Il chargea le sire de Crèvecœur de réprimander sévèrement ses capitaines;

Digitized by Google

mais comme il ne voulait pas que son mécontentement fût publié, à cause du découragement qui pourrait s'ensuivre, il fit partout chanter des *Te Deum* et allumer des feux de joie, en réjouissance des grandes pertes que la chevalerie bourguignonne venait d'essuyer dans une rencontre avec les Français.

Il est certain que la victoire de Maximilien ne fut pas très-profitable. S'il avait su exploiter le premier trouble des ennemis, il lui aurait été facile de s'emparer de Thérouanne, peut-être même d'Arras. Mais on aurait pu lui appliquer le mot profond qu'un conseiller d'Annibal adressait à ce grand homme après la bataille de Cannes : « Vous savez vaincre ; mais vous ne savez pas profiter de la victoire. » Il manqua de hardiesse en présence de la destruction de ses bagages et d'une partie de son artillerie. Ce ne fut qu'après plus de deux mois qu'il rassembla de nouveau les milices de Flandre pour se remettre en campagne. Les hostilités se bornèrent à la prise de quelques châteaux et à des courses peu importantes, qui épuisèrent les forces ducales, sans amener aucun résultat décisif. Mais Maximilien et Marie eurent bientôt d'autres revers à déplorer.

Pendant que la guerre se poursuivait en Bourgogne et dans les États du Hainaut, de Flandre et d'Artois, le vice-amiral de France tenait la mer avec de beaux et bons navires. Il eut l'idée d'aller à la rencontre des flottes de Hollande et de Zélande, qui revenaient chargées de poisson salé. La pêche du hareng était une des grandes richesses de ces pays ; ils en approvisionnaient toute l'Europe. La flotte presque entière fut

Digitized by Google

capturée par l'amiral Coulon. Peu après il s'empara de même d'une cargaison de seigles venant de la Prusse. Ce fut une consternation sans pareille chez les Flamands et les Hollandais. C'était la première fois qu'une calamité de cette nature venait les frapper. La France commença à leur inspirer un grand effroi, qui ralentit beaucoup leur ardeur pour la guerre.

Au commencement de l'année 1480, la situation de Maximilien et de Marie était devenue critique. Louis XI avait habilement fait le vide autour d'eux en détachant leurs alliés à force d'or. Il venait de tendre la main à la Gueldre, qui s'était soulevée et réclamait ses libertés. Les désastres de la flotte avaient irrité les Flamands et les rendaient injustes envers leurs princes, qu'ils accusaient de tous leurs malheurs. Il fallait absolument soutenir la guerre, au moins à l'état de défense; le besoin d'argent se faisait vivement sentir. Les états furent assemblés à Gand : on leur demanda des subsides, ils refusèrent. En vain maître Carondelet, le chancelier, leur exposa la nécessité de venir en aide au pays, notamment au Luxembourg; en vain leur peignit-il la détresse de la maison ducale, si grande que Madame Marie manquait même du nécessaire, et que le duc était obligé de mettre ses joyaux en gage; en vain leur représenta-t-il la grande confiance que le prince et la princesse leur avaient témoignée en leur remettant, à la première réclamation qu'ils en avaient faite, leurs chers enfants, Monseigneur Philippe et Madame Marguerite, née depuis quelques mois. Les Gantois répondirent qu'ils étaient déjà surchargés d'impôts, qu'ils continueraient à pour-

Digitized by Google

voir à la sûreté de leurs villes, mais qu'ils ne feraient rien de plus, et ne se mettraient point en peine du Luxembourg.

Marie n'osa manifester son indignation, de peur de redoubler celle de son mari, déjà fort grande. Maximilien fut tellement outré du refus des Gantois, qu'il les menaça d'entrer en accommodement avec le roi de France, quelques dommages qui pussent en résulter pour eux. « Nous avons moyen, dit-il, de vous démontrer que vous êtes tenus d'obéir à votre naturelle princesse, et à nous votre prince. »

Ces menaces du duc n'effrayaient point les Gantois. Afin de mieux montrer le peu de cas qu'ils en faisaient, ils votèrent spontanément une somme très-forte pour la réparation de leurs fossés. Ils inondèrent la campagne en ouvrant leurs écluses. Les métiers levèrent leurs bannières et prirent les armes. Pour comble d'embarras, Maximilien tomba malade. Il était alors à Rotterdam. Les inquiétudes qui le minaient lui donnèrent une fièvre ardente qui mit ses jours en péril; le bruit courut même qu'il était mort.

Dans ces déplorables conjonctures, un seul secours pouvait être attendu : c'était celui de l'Angleterre; aussi Louis XI aurait-il considéré comme un inestimable avantage d'attirer dans son parti la douairière de Bourgogne, toute-puissante sur l'esprit du roi Édouard. L'unique espoir de Maximilien et de Marie était en cette princesse, dame d'un grand sens, aimée et estimée de chacun. Le roi lui offrit de belles seigneuries, et lui proposa même un grand mariage pour la séduire; mais elle resta fidèle à la haine qu'elle lui

Digitized by Google

portait, et au désir de lui faire tout le tort possible. Elle avait réussi à mettre les Anglais du parti de Maximilien et de Marie; mais comme elle craignait l'inconstance du caractère d'Édouard aussi bien que les artifices de Louis XI, et qu'elle se méfiait un peu de l'habileté et de la fidélité des entremetteurs, elle se fit donner pleins pouvoirs par le jeune duc, qui ne pouvait mieux placer sa confiance, et elle partit à la tête d'une solennelle ambassade. Le but de son voyage était d'abord d'obtenir des troupes; ensuite de négocier le mariage de Madame Anne, troisième fille du roi d'Angleterre, avec Monseigneur Philippe, comte de Charolais, fils de Marie et de Maximilien. De plus, elle devait renouveler toutes les anciennes alliances avec l'Angleterre. Édouard accueillit fort bien sa sœur, et protesta qu'il soutiendrait les droits de Marie de Bourgogne contre les injustes prétentions du roi de France; mais en même temps il recevait de magnifiques propositions que Louis XI lui faisait faire par lord Howard, ambassadeur d'Angleterre à sa cour. Le même lord Howard était porteur de grosses sommes d'argent, qui faisaient toujours merveille en arrivant à la cour d'un prince avare. Édouard n'osa se prononcer pour le roi; mais il ne s'occupa point non plus de secourir Maximilien, et se contenta de lui faire de belles promesses.

Louis XI, pendant ce temps, fit un coup de maître. Il trouva moyen de déjouer les plans de Marguerite d'York, en traitant avec Marie de Bourgogne et Maximilien sans qu'on l'en informât. Pour arriver à ce résultat, il avait répandu les bruits les plus propres à

Digitized by Google

ébranler l'espoir qu'on pouvait fonder sur les Anglais. Le conseil de Bourgogne, alarmé de la neutralité que gardait Édouard, ne voulut plus compter uniquement sur un prince indolent ou trompeur; on consentit à des négociations avec Louis XI. Madame la douairière le trouva fort mauvais. Elle avait promis qu'aucun traité ne serait fait sans la participation du roi d'Angleterre, et elle apprenait qu'une trêve de sept mois venait d'être signée; c'était la démentir publiquement, et outrager le roi son frère.

Édouard s'en souciait fort peu; au fond même, il était bien aise de cette trêve, qui lui permettait de rester tranquille; mais Maximilien se fit par là une grande réputation de légèreté, que ses ennemis ne manquèrent pas d'exploiter, car le prince n'était plus en faveur comme aux premiers jours de son arrivée en Flandre. On le trouvait insouciant, trop grand chasseur, quelque peu hautain, et prodigue de l'argent public. En outre, le secours qu'on avait espéré de lui, et surtout de son père, était complétement illusoire. L'Empereur, qui ne jouissait pas d'un grand crédit en Allemagne, s'était borné à quelques remontrances stériles au roi de France; il n'avait envoyé ni hommes ni argent. L'Angleterre ne voulait point se déclarer ouvertement pour un prince qui ne savait pas, disait-on, rendre son alliance désirable. Le duc de Bretagne était, comme au temps de Charles le Téméraire, un allié timide duquel on ne devait rien attendre. Des discordes terribles déchiraient la Hollande, la Frise, la Zélande, la Gueldre et les habitants d'Utrech. A tout cela le duc ne savait point trouver de remède. Le com-

Digitized by Google

merce souffrait beaucoup, et puis les peuples sont inconstants... Maximilien perdit peu à peu l'estime, la confiance et l'affection de ses sujets.

Quant à la duchesse Marie, c'était tout le contraire : elle leur devenait plus chère de jour en jour. Il semblait que les Flamands voulussent la dédommager de la rude vie qu'ils lui avaient faite dans les premiers temps qui avaient suivi la mort de son père, alors qu'orpheline et délaissée, elle s'était trouvée à leur merci. Ces hommes grossiers s'étaient à la fin laissé vaincre par la douceur, la bonté, la justice de leur jeune souveraine. Sa grande tendresse pour son mari, la simplicité de sa maison lui avaient concilié beaucoup de sympathie. Elle se mêlait peu, en apparence, des affaires du gouvernement, et on lui en savait fort bon gré ; mais on n'ignorait pas qu'elle n'était étrangère à rien de ce qui touchait aux intérêts du pays, et qu'elle était toujours disposée à accorder une grâce ou à rendre un service. Les Flamands étaient fiers des beaux enfants qu'elle leur avait donnés comme des gages d'avenir, et qui grandissaient au milieu d'eux comme de jeunes et florissants rameaux d'une tige respectée.

Peu de temps après la signature de la trêve, que ni le duc ni la duchesse ne voulaient transformer en une paix durable tant que le roi n'aurait point rendu ce qu'il leur avait pris, le cardinal de la Rovère, légat du pape, vint en France pour solliciter, au nom du souverain pontife, des secours contre les Turcs, qui menaçaient l'Italie. Louis XI lui fit un accueil magnifique, et voulut profiter de sa présence pour avancer

Digitized by Google

ses affaires. A sa prière, le légat écrivit à Maximilien. Il lui disait qu'il était envoyé par le pape pour rétablir la paix entre les princes chrétiens, et réunir leurs forces contre les ennemis de l'Église; que le roi de France, docile à ses avis, était tout disposé à entrer dans une voie de conciliation. « Je me remets en route, après quatre jours de repos seulement, et malgré la chaleur, ajoutait-il. J'ai hâte de remplir auprès de vous une mission qui doit donner la paix à tous, et sauver la chrétienté. »

Mais l'intimité du légat et de Louis XI avait inspiré de la méfiance à la cour de Bourgogne; Maximilien fit défendre au cardinal de pénétrer dans les Flandres. Il était éloigné de son conseil, disait-il, et ne pouvait seul traiter des affaires de cette importance; il fallait attendre. Le légat fit observer qu'un délai porterait atteinte à la dignité apostolique dont il était revêtu, et aux intérêts de l'Église, menacée de dangers pressants. Il pria, supplia, se plaignit, fit appel au pape, au roi d'Angleterre; tout fut inutile. Les refus de Maximilien furent respectueux, mais obstinés. Il ne voulait aucun contact avec un homme tout dévoué au roi, qui ne daignait pas même, dans ses lettres, donner à l'époux de la princesse Marie le titre de duc de Bourgogne. Louis XI fut piqué au vif de cette résistance; il tenta mille moyens pour en triompher, mais il ne put y réussir, et le légat fut obligé de battre en retraite.

Maximilien n'avait pas refusé d'entrer en négociations pour la paix, il s'était seulement opposé à ce que le légat y prît aucune part; aussi, tout en discutant

Digitized by Google

sur ce point, s'occupait-on de choisir des ambassadeurs, et de désigner un lieu pour les conférences. Ce fut chose très-difficile; on ne pouvait venir à bout de s'entendre. Les deux partis craignaient également ou de s'irriter, ou de se faire des concessions. Le roi fit valoir bien haut un grand plaisir qu'il causa à Madame Marie : ce fut de rendre la liberté à Wolfgang de Polhein, ami de Maximilien et de la duchesse, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Guinegate. Marie avait écrit plusieurs fois au roi pour lui dire le chagrin qu'elle ressentait de la captivité de ce jeune seigneur, et le supplier d'accepter une rançon. Louis s'était toujours montré inexorable. Il céda enfin au désir de se procurer de fort beaux lévriers d'une espèce très-rare, que la jeune duchesse lui offrit. Ce service intéressé n'avança point les négociations.

Le roi écrivit au pape que, s'il ne marchait pas contre les Turcs, ce n'était point sa faute, mais celle de Maximilien et de Marie, qui ne voulaient point conclure la paix. Il fit alliance avec le roi de Bohême, et flatta plus que jamais la Suisse et l'Angleterre. Maximilien, de son côté, envoyait messages sur messages au pape, qu'il assurait de son obéissance, et à qui il rappelait le dévouement constant de la maison de Bourgogne pour le saint-siége; au roi d'Angleterre, qu'il stimulait par l'appât de provinces dont il lui offrait la suzeraineté; enfin à l'Empereur, qui lui permit de convoquer à Metz une assemblée de seigneurs d'Allemagne. Mais ce qui relevait son courage bien plus que les promesses d'alliés indifférents, c'était l'état de la santé du roi, qui promettait de délivrer

Digitized by Google

bientôt les Bourguignons d'un ennemi puissant et dangereux.

Louis XI venait d'avoir une attaque d'apoplexie. Un dimanche, en sortant de table, dans un petit village de la forêt de Chinon, où il s'était rendu pour prendre le plaisir de la chasse, il perdit subitement le mouvement et la parole. Les soins les plus intelligents lui furent prodigés par Angelo Catho, cet habile médecin de Charles le Téméraire, qu'il avait pris à son service après la mort du duc. Durant trois jours, il resta presque sans connaissance, et pouvant à peine parler. Il se confessa de son mieux, croyant toucher à sa dernière heure; cependant il se remit peu à peu, et recouvra le sens et la parole; mais il resta faible, et surtout horriblement inquiet du retour de son mal, car jamais aucun homme ne craignit davantage la mort.

Maximilien, comptant que le roi n'avait pas longtemps à vivre, ne se montrait nullement pressé de conclure la paix. Il se flattait de rentrer bientôt en possession de tous les biens de l'héritière de Bourgogne, sans être obligé de faire les concessions que Louis XI aurait certainement exigées. On respectait fort peu la trêve de part et d'autre. A chaque instant, quelque nouvelle capture de l'un des partis venait irriter la partie adverse. C'est ainsi que presque toute la garnison d'Aire périt dans une embuscade que lui tendit le sire d'Esquerdes, qui feignit de vouloir se réconcilier avec le duc d'Autriche. Cette trahison de Philippe de Crèvecœur, un des plus anciens serviteurs de la maison ducale, fut extrêmement sensible à Marie de Bour-

Digitized by Google

gogne; elle ne put retenir ses larmes. Ces défections si multipliées, ces ruines d'honneur qui s'amoncelaient autour d'elle, la blessaient plus cruellement au cœur que la perte de ses provinces. Maximilien, qui ne perdait que des serviteurs, et non des amis de sa jeunesse et de sa famille, en ressentait plus d'irritation que de chagrin. Au lieu de pleurer, comme Marie, des partisans que l'intérêt seul lui avait ravis, il voulut jeter sur ces grands noms, qui passaient de la cour de Bourgogne à celle de France, toute la flétrissure qu'il était en son pouvoir de leur infliger. En conséquence, il tint à Bois-le-Duc, le 5 mai 1481, son chapitre de la Toison d'or.

« La cérémonie fut d'autant plus solennelle, que l'ambassade de l'Empereur, inutilement envoyée au roi de France, se trouvait alors en Flandre, et assista en grande pompe à cette fête. Après les célébrations accoutumées, et lorsque les nouveaux chevaliers eurent été nommés, le héraut de l'ordre retira les écussons des chevaliers qui avaient passé au service du roi de France, et à leur place on suspendit un écriteau portant une sentence conçue en ces termes :

« Messire Jean de Neufchâtel, sire de Montaigu,
« sujet naturel de très-haut, très-excellent et très-
« puissant prince monseigneur le duc d'Autriche et
« de Bourgogne, chef souverain du noble ordre de la
« Toison d'or, et de ma très-redoutée dame, madame
« la duchesse, sa noble compagne; natif de la comté
« de Bourgogne, étant chevalier, frère et compagnon
« de notre ordre; lequel, tant à cause de sondit lieu
« de naissance que par l'étroit et solennel serment

Digitized by Google

« qu'il avoit fait, étoit obligé et astreint auxdits sei-
« gneur et dame, et audit ordre, s'est allé rendre en
« France à l'obéissance du roi, et s'est parti de mon-
« dit seigneur sans avoir renvoyé le collier de l'ordre,
« et sans en observer les règles et détails qu'il avoit
« jurés. En conséquence, il est jugé hors dudit ordre,
« et inhabile à en porter jamais le collier. »

« Pareil jugement, et plus sévèrement écrit encore, puisqu'il rappelait de plus grands bienfaits, fut appendu au lieu de l'écusson de messire Philippe Pot, seigneur de la Roche-Nolay. De même pour messire Jacques de Luxembourg.

« La sentence fut prononcée contre le sire de Damas, encore qu'il fût mort récemment. Elle était ainsi conçue : « Messire Jean de Damas, seigneur de Clessi, si
« vous étiez en vie, vu et considéré les grâces, biens,
« honneurs et avancements que vous avez reçus de la
« maison de Bourgogne, notamment de défunt le duc
« Charles, et les étroites promesses que vous aviez
« faites à l'ordre de la Toison d'or, vous êtes noté de
« plusieurs causes suffisantes d'en être privé; mais,
« attendu votre trépas, monseigneur le souverain et
« messires les chevaliers, frères et compagnons en
« laissent le jugement à Dieu tout-puissant et souve-
« rain juge. »

« La sentence de messire d'Esquerdes était la plus dure de toutes. On y rappelait tout ce que le duc Philippe et le duc Charles avaient fait pour lui; la confiance qu'on lui avait témoignée en lui donnant la garde des villes et forteresses d'Artois et de Picardie; les serments qu'il avait renouvelés aux mains de Mademoi-

Digitized by Google

selle de Bourgogne, noble orpheline de ses anciens seigneurs; comment elle s'était fiée à lui plus qu'à nul autre, et l'avait institué son chevalier d'honneur. Puis on racontait toutes ses trahisons, et les villes qu'il avait livrées, les pays qu'il avait conquis pour le roi; le collier de l'ordre qu'il ne portait plus, dédaignant même de le renvoyer, et l'ayant remplacé par l'ordre du roi; l'audace qu'il avait eue de combattre son légitime souverain en personne à Guinegate; les complots et entreprises secrètes qu'il avait tramés. En conséquence, il fut déclaré inhabile et indigne de porter le collier de l'ordre; et son écusson fut non-seulement retiré, mais appendu renversé à la porte de l'église (1) »

Satisfait de cette réparation illusoire accordée à la gloire de l'ordre et à la dignité de la maison ducale, Maximilien ne s'occupa plus que de tenir en échec les révoltés de Gueldre, et à surveiller les progrès de la maladie du roi. Cette *anatomie cheminante*, comme l'appelle un de ses contemporains, ne pouvait aller loin; c'était l'espérance universelle. Le bruit de sa mort courait à chaque instant dans les Flandres, dans tous ces pays de Bourgogne qu'il avait si cruellement traités; en Angleterre, où l'on n'avait plus aucune foi dans sa politique, en Bretagne, dans l'Empire; partout enfin. Édouard conseilla au duc d'interrompre les pourparlers avec la France. Le duc de Bretagne, qui n'avait point osé jusque-là prendre de parti ouvert, signa une alliance avec Marie de Bourgogne; il s'enga-

(1) De Barante.

Digitized by Google

gea à se joindre avec l'Angleterre pour soutenir de toutes ses forces le duc d'Autriche et madame la duchesse. Une seconde attaque d'apoplexie vint resserrer les liens des trois alliés, et donner une nouvelle force à la ligue formée contre cette espèce de cadavre vivant qu'on appelait encore le roi de France.

Il ne s'agissait plus que d'attendre quelques jours, et la fille des ducs, la noble Marie de Bourgogne, allait enfin régner sans entraves sur les vastes et riches provinces que lui avait léguées Charles le Hardi. Le Ciel couronnait son union avec la maison d'Autriche de toutes les joies, de tout l'orgueil d'une féconde maternité : elle venait d'avoir un second fils. Son époux et ses peuples l'affectionnaient chaque jour davantage. Tout se réunissait pour assurer le repos, le bonheur d'une vie qui avait commencé sous de bien terribles auspices. Elle n'avait que vingt-cinq ans : l'avenir devait lui réserver de longs jours de prospérité paisible. Mais que les prévisions des hommes sont aisément trompées! et comme Dieu se joue de leur espoir!... Tandis que le vieux roi, chétif, décrépit, chancelant, haï de tous, repoussait victorieusement l'étreinte d'un trépas presque certain et reprenait peu à peu des forces que chacun croyait à jamais épuisées, la mort marquait du doigt cette belle et souriante jeune femme toute pleine de vie, de santé, de courage, et que semblait protéger contre les coups du sort l'amour de tous ses proches. Comme il avait vu tomber dans la plénitude de sa force son redoutable antagoniste l'indomptable et téméraire duc Charles, Louis XI devait voir se flétrir à ses pieds cette brillante fleur

Digitized by Google

qui avait si noblement résisté aux orages de l'infortune, et qui allait être brisée lorsqu'elle aurait pu s'épanouir en liberté sous un ciel plus doux.

Par un beau jour de printemps de 1482, Marie de Bourgogne, qui revenait radieuse d'un voyage dans le Hainaut, où elle avait été fêtée, ainsi que son mari, avec un empressement à la fois affectueux et splendide; Marie de Bourgogne, de retour dans la ville de Bruges, voulut se distraire des solennités pompeuses auxquelles elle venait d'être si longtemps condamnée. Elle avait témoigné le désir d'une de ces courses en pleine campagne qu'elle aimait tant, et Maximilien, empressé de complaire en tout à sa jeune femme, s'était hâté de donner des ordres pour une grande chasse à l'oiseau. C'était par une belle journée de mars : le soleil brillait du plus vif éclat. La princesse, entourée de toute sa cour, chevauchait gaiement, le faucon au poing. Elle était plus animée que de coutume, et tout heureuse de voir caracoler autour d'elle Maximilien, le prince d'Orange, Olivier de la Marche, nombre de chevaliers de la Toison d'or, et une foule de fauconniers, auxquels les princes se mêlaient familièrement. Il eût été difficile de voir plus brillante et plus joyeuse cavalcade conduite par un chef plus gracieux. Tout à coup la princesse aperçoit un héron à quelque distance. Bien vite elle déchaperonne son faucon et le lance sur sa proie; puis, hardie comme son père, elle se précipite à la suite de l'oiseau, sans s'inquiéter des obstacles du chemin. Un tronc d'arbre renversé lui barrait le passage : elle veut forcer sa haquenée à le franchir... Le cheval s'abattit; Marie,

Digitized by Google

violemment renversée contre le bois mort, tomba évanouie... Quand ses serviteurs la rejoignirent, ils crurent ne trouver qu'un cadavre, et relevèrent en pleurant ce beau corps brisé.

Marie cependant vivait encore : elle reprit connaissance. Ses douleurs étaient très-vives ; elle reconnut bientôt qu'elle s'était fait une blessure profonde ; mais, par pudeur, elle en garda le secret, et ne voulut la découvrir à personne. Ni larmes ni prières ne purent triompher de sa résolution. Le mal s'envenima. Le peuple et la cour, ne pouvant rien attendre des secours humains, se portèrent en foule dans les églises pour implorer le rétablissement de leur chère dame et duchesse. On fit à Bruges de grandes processions avec le saint Sacrement ; tout fut inutile. Elle mourut, le 27 mars 1482, dans toute la splendeur de sa jeunesse, entourée des chevaliers de la Toison d'or, pressant la main de Maximilien, prononçant les noms du prince d'Orange, de Claude de Toulongeon, d'Olivier de la Marche, de ses enfants ; en disant à Jacques de Savoie, comte de Romont, le héros de Guinegate : « Adieu, noble étendard de Bourgogne, vous qui « avez si vaillamment défendu mon pays et mon hon« neur (1) ! »

Nous ne parlerons pas des transports de Louis XI en apprenant la mort de Marie, et de la joie qui se mêla au deuil touchant et profond que ce cruel événement répandit sur les Flandres et les Bourgognes. La grande maison ducale était tombée : on y songeait à peine.

(1) M. Rossignol.

Digitized by Google